

Adrienne Monnier & Sylvia Beach : Un couple d'intermédiaires dans la vie littéraire parisienne de l'entre-deux-guerres

Auteur : Abiuso, Noa

Promoteur(s) : Huppe, Justine

Faculté : Faculté de Philosophie et Lettres

Diplôme : Master en langues et lettres françaises et romanes, orientation générale, à finalité spécialisée en édition et métiers du livre

Année académique : 2022-2023

URI/URL : <http://hdl.handle.net/2268.2/18984>

Avertissement à l'attention des usagers :

Tous les documents placés en accès ouvert sur le site le site MatheO sont protégés par le droit d'auteur. Conformément aux principes énoncés par la "Budapest Open Access Initiative"(BOAI, 2002), l'utilisateur du site peut lire, télécharger, copier, transmettre, imprimer, chercher ou faire un lien vers le texte intégral de ces documents, les disséquer pour les indexer, s'en servir de données pour un logiciel, ou s'en servir à toute autre fin légale (ou prévue par la réglementation relative au droit d'auteur). Toute utilisation du document à des fins commerciales est strictement interdite.

Par ailleurs, l'utilisateur s'engage à respecter les droits moraux de l'auteur, principalement le droit à l'intégrité de l'oeuvre et le droit de paternité et ce dans toute utilisation que l'utilisateur entreprend. Ainsi, à titre d'exemple, lorsqu'il reproduira un document par extrait ou dans son intégralité, l'utilisateur citera de manière complète les sources telles que mentionnées ci-dessus. Toute utilisation non explicitement autorisée ci-avant (telle que par exemple, la modification du document ou son résumé) nécessite l'autorisation préalable et expresse des auteurs ou de leurs ayants droit.



Faculté de Philosophie et Lettres
Département de Langues et Lettres françaises et romanes

Adrienne Monnier & Sylvia Beach :
Un couple d'intermédiaires dans la vie littéraire parisienne
de l'entre-deux-guerres

Travail de fin d'études réalisé en vue de l'obtention du grade de Master
en Langues et Lettres françaises et romanes, orientation générale,
à finalité spécialisée en édition et métiers du livre, par

Noa ABIUSO

Recherches menées sous la direction de :

Justine HUPPE

Comité de lecture composé de :

Luciano CURRERI et Siân LUCCA

Année académique 2022-2023

Remerciements

Je tiens tout d'abord à remercier chaleureusement ma promotrice, Mme Justine Huppe, pour sa bienveillance et son accompagnement. Ses précieux conseils et son écoute ont su me guider tout au long de ce parcours, toujours en respectant mes choix. Je la remercie également pour la découverte de ce cas d'analyse passionnant.

Je remercie d'avance M. Luciano Curreri et Mme Siân Lucca pour leur travail de lecture et l'intérêt qu'ils portent à cette étude.

Je remercie également mes parents pour leur soutien sans faille et leur disponibilité. Je remercie Nicolas d'avoir toujours cru en moi, de m'avoir écoutée parler pendant de longues heures ainsi que d'avoir participé à la relecture. Je remercie aussi Annette pour son avis critique.

Je remercie enfin Alexis, Mila et Marcello pour leur présence ainsi que mes amies et amis pour ces cinq magnifiques années passées à leurs côtés.

Introduction

Paris, Rive Gauche, rue de l'Odéon. Au numéro 7, La Maison des Amis des Livres. Au numéro 12, Shakespeare and Company. Deux librairies, l'une en face de l'autre, toutes les deux tenues par des femmes, Adrienne Monnier et Sylvia Beach, liées par une histoire d'amour pas comme les autres – mais y en-a-t-il vraiment une comme les autres ? Les auteurs français s'arrêtent au 7, les anglo-saxons discutent au 12, autant dire que toute l'intelligentsia littéraire des Années folles s'y croise et s'y rencontre pour former l'*Odéonie*, une petite nébuleuse sociale et esthétique. Et pourtant, de ce foyer d'idées né d'un désir commun de civilisation et de partage culturel, de ces deux femmes qui ont marqué l'entre-deux-guerres à bien des niveaux, que savons-nous ? Bien peu de choses en réalité. En effet, il semble que l'Histoire les ait en quelque sorte oubliées, voire occultées. Plusieurs éléments doivent alors être pris en considération : une époque peu tendre envers les femmes émancipées ; une période remplie de bouleversements ; une relation amoureuse lesbienne ; une position d'intermédiaire à bien des égards ; un monde du livre régi par les hommes ; la norme patriarcale et hétérocentrée.

Ce travail portera essentiellement sur le couple formé par Adrienne Monnier et Sylvia Beach, libraires et éditrices. Son but est d'essayer de comprendre en quoi leur couple a influencé ou non leur position d'intermédiaire au sein de la vie littéraire française durant l'entre-deux-guerres, leur identité et leurs accomplissements. Nous analyserons et décrirons différents facteurs qui ont participé à la singularité de ce couple : l'époque, la condition de la femme, le cercle social, la question identitaire, le métier. Nous tenterons également de prendre conscience de l'ampleur du rôle d'Adrienne Monnier et Sylvia Beach parmi les femmes, les femmes lesbiennes, les autrices, les auteurs, les lectrices et les lecteurs de leur époque et des futures. Pour ce faire, cette réflexion reposera en partie sur les études de genre qui, comme l'explique la chercheuse Anna Krykun, enrichissent la sociologie de la littérature. Ainsi, l'analyse du cas de Monnier et Beach associe des éléments de recherche contemporains du sujet et d'autres datant des dernières années¹.

¹ KRYKUN Anna, « Libraire, substantif masculin : Adrienne Monnier et Sylvia Beach ou l'avant-garde littéraire française à l'épreuve du genre », dans *Genre et sociologie de la littérature : perspectives croisées*, sous la direction de DEGRANDE Laura, DURIAU Nicolas, LUCCA Siân et ZINZIUS Laura, *CONTEXTES*, n° 33, septembre 2023 [à paraître].

Ce travail s'intéresse et met en lumière des figures intermédiaires et non des créatrices et productrices. Cette démarche peu courante est donc peu outillée. C'est pourquoi cette étude est avant tout un geste féministe, une occasion de donner de la visibilité aux femmes de l'ombre qui ont écrit l'histoire littéraire française de la première moitié du vingtième siècle et qui sont aujourd'hui malheureusement oubliées par certains.

La recherche se déroulera en quatre chapitres. Le premier chapitre délimitera dans les grandes lignes le contexte historique de l'entre-deux-guerres durant lequel Adrienne Monnier et Sylvia Beach ont réalisé la majeure partie de leur carrière et fera le point sur la condition et le statut des femmes à cette époque. Le deuxième chapitre, point central de cette analyse, tentera d'étudier en détail différents aspects du couple formé par Monnier et Beach. Nous commencerons par définir brièvement la notion de couple et décrire la vie des deux femmes. Nous poursuivrons avec une analyse et une réflexion sur leur relation pour comprendre la portée de celle-ci dans leur vie quotidienne, intime, sociale mais surtout professionnelle. Ensuite, nous tenterons d'évaluer la place que ce couple occupait au sein de leur réseau de socialisation et inversement afin de cerner leur position d'intermédiaire. Le troisième chapitre portera sur les questions de genre et d'identité sexuelle qui ont occupé toute la vie de Monnier et Beach. Nous commencerons ce chapitre par une réflexion sur le genre et le lesbianisme. Nous tenterons de voir comment Adrienne Monnier et Sylvia Beach se définissaient individuellement et en tant que couple (lesbien) dans la société. Enfin, le quatrième chapitre portera sur la pratique de la librairie. Nous procéderons à un bref état des lieux du métier de libraire au début du XX^e siècle et sur les spécificités des rares femmes dans le milieu. Nous y réinscrivons ensuite les librairies d'Adrienne Monnier et Sylvia Beach et nous aborderons leur problème de la reconnaissance dans l'histoire culturelle et littéraire.

À la croisée de l'histoire littéraire et des études de genre, de la sociologie de la littérature et de la sociologie générale, ce travail s'est donc nourri de la singularité de ces deux femmes pour construire sa méthode, son analyse et sa grille de lecture. Si la rue de l'Odéon est géographiquement et symboliquement centrale, y avoir accès intellectuellement nécessite d'hybrider nos outils et disciplines, de l'histoire de la librairie à celle de l'homosexualité. Débutons donc notre marche d'approche.

Chapitre I : L’histoire et les femmes au début du XX^e siècle

Nous allons au cours de ce premier chapitre brosser à grands traits quelques enjeux et changements fondateurs du début du XX^e siècle et particulièrement de l’entre-deux-guerres afin de saisir les forces en faveur (et en défaveur) de l’émancipation des femmes. À plus forte raison, nous essaierons de mieux comprendre le contexte dans lequel ont évolué Adrienne Monnier et Sylvia Beach et en quoi ce dernier a été déterminant dans leur vie et leur carrière.

A. Contexte historique : l’entre-deux-guerres à Paris

Comme son nom l’indique, l’entre-deux-guerres débute à la sortie de la première guerre mondiale qui a laissé l’Europe détruite matériellement, économiquement et surtout humainement. Comme l’explique Dominique Kalifa, l’expression « l’entre-deux-guerres » est tellement forte qu’elle définit une période à elle seule, ne laissant aucune ambiguïté quant à sa référence et ce presque mondialement. L’imposante portée du terme est sans aucun doute causée par l’impact mondial, voire total, de ces deux guerres. Or, il existe bien d’autres entre-deux-guerres et l’appellation fait surtout référence à l’euphorie des années 30 dans le monde occidental, particulièrement en France¹.

Dès 1918, il faut tout reconstruire, repartir sur de nouvelles bases, rompre avec ce passé douloureux et innover. Une forte nostalgie de l’optimisme insouciant de la Belle Époque se fera ressentir dans la littérature d’après-guerre. Par ailleurs, la guerre fut si violente et désastreuse que les soldats – toutes nationalités confondues – et même certains civils développeront une tolérance excessive à la violence, tant physique que verbale. Cela engendra des conséquences sociétales et psychologiques dévastatrices pour le vivre ensemble et la condition des femmes. À certains égards, les femmes verront l’étai se resserrer là où la guerre les avait laissé accéder à certaines positions et professions traditionnellement masculines – point sur lequel nous reviendrons au cours de ce chapitre. Le retour de la sécurité et de la sérénité est plus difficile et lent dans la capitale française. Au niveau économique, dès les années 1930, la France subit les conséquences directes du krach boursier de Wall Street qui a un impact sur le monde du

¹ KALIFA Dominique, « L’entre-deux-guerres n’aura pas lieu », dans *Littérature*, vol. 193, n° 1, 2019, p. 101-113. Disponible en ligne : <https://www.cairn.info/revue-litterature-2019-1-page-101.htm>

travail et en particulier le travail des femmes². En littérature, on cherche également un certain renouveau qui se traduit par un éclatement des formes du récit et de la narration, une place plus importante accordée aux lecteurs, l'utilisation de mythes anciens et le choix de diverses perspectives : c'est l'avènement des avant-gardes. La période est fortement marquée par la déstabilisation de repères qu'on pensait immuables tels la religion, le pouvoir royal, les différences de classes, de sexes et de genres³.

Paris dans les Années folles est une ville libre, ouverte et cosmopolite. De nombreux intellectuels américains, anglais, allemands et russes – notamment Elsa Triolet et Nathalie Sarraute – s'installent dans la capitale, certains par obligation, d'autres par désir d'intégrer la culture française qui les fascine⁴. De ce fait, beaucoup de jeunes américains s'étant enrôlés dans l'armée américaine pour aller aider la France et ayant vécu dans la Ville Lumière, estiment désormais avoir la légitimité d'y vivre et d'y être libres. À leur départ, ces soldats venus d'outre-Atlantique avaient, en réalité, le secret espoir d'aller découvrir le monde, de faire des rencontres, de vivre de nouvelles expériences et de quitter le puritanisme des États-Unis. C'est le cas notamment d'Ernest Hemingway et de John Dos Pasos. Ces jeunes gens resteront malheureusement profondément marqués par le conflit, comme on peut le constater dans leurs œuvres écrites à cette période. La drogue, l'alcool et certaines pratiques sexuelles devenues une banalité à Paris sont totalement proscrits dans leur pays d'origine. Paris jouit en effet d'une grande liberté sexuelle et vestimentaire, dénuée de toute pudeur. Des marchands vendent des cartes postales licencieuses, des machines à sous projettent des films pornographiques dans des salles discrètes, les toilettes publiques sont couvertes de dessins obscènes, des boutiques proposent librement des dessous et des jouets sexuels et l'homosexualité, aussi bien féminine que masculine, est vécue au grand jour – nous aurons l'occasion d'y revenir dans le chapitre III. La plupart des Américains, à cause de leurs revenus médiocres, sont contraints de vivre sur la Rive Gauche, où les loyers sont plus démocratiques, alors que la fastueuse vie mondaine parisienne a lieu Rive Droite. Ensemble, ces expatriés forment

² DENIS Benoît, *La littérature de la Belle Époque à la Libération (1900-1945)*, dans *Histoire approfondie de la littérature française du 19^e au 20^e siècle* (notes de cours), Liège, Université de Liège, 2020-2021, p. 19-41.

³ OBERHUBER Andrea (dir.), ARVISAIS Alexandra (dir.), DUGAS Marie-Claude (dir.), « Modernisme, fiction, friction », dans *Fictions modernistes du masculin-féminin : 1900-1940* [en ligne], Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2016, p. 7-25. Disponible en ligne : <https://books.openedition.org/pur/55952>

⁴ REID Martine (dir.), *Femmes et littérature, Une histoire culturelle, II*, Paris, Gallimard, 2020, p. 281-283.

une petite communauté et s'aident les uns les autres. Les cafés, les cabarets et les restaurants sont leurs lieux de rencontre. Ils fréquentent également les salons, entre autres ceux de Nathalie Clifford Barney et Gertrude Stein, deux riches américaines émigrées à Paris, dont nous reparlerons. Paris est pour tous un spectacle à ciel ouvert où le savoir ainsi que les arts anciens et modernes sont omniprésents. Grâce notamment à la littérature, les Américains y trouveront un lieu où ils peuvent expérimenter et exercer leur art en toute liberté⁵.

Par ailleurs, les intellectuels anglo-saxons hommes – comme James Joyce, T. S. Elliot, Ezra Pound – et femmes – telle Hilda Doolittle (H. D.) – venus à Paris au début du XX^e siècle apporteront avec eux une ouverture d'esprit littéraire, artistique, géographique et sociétale appelée le « modernisme ». Le modernisme promeut notamment une réflexion sur le genre aussi bien masculin que féminin, sur les identités sexuelles qui vont à l'encontre des normes de l'époque et sur la place des femmes dans la société – le droit de vote pour les femmes en Angleterre est en vigueur depuis 1918. Le désir de changement du modernisme se traduira par une innovation formelle dans les textes littéraires. Tous ces échanges culturels permettront des mélanges de mouvements intellectuels, artistiques et de pensée, créant ainsi la richesse de la période⁶.

B. La place des femmes durant l'entre-deux-guerres

De nombreux historiens font de la première guerre mondiale la cause principale de l'émancipation des femmes en France. En réalité, beaucoup de changements s'étaient déjà produits à la Belle Époque, parfois considérée comme la grande période du féminisme où la condition des femmes est un débat public au travers des romans, de la presse et du théâtre. La Grande Guerre a certes bouleversé le quotidien des femmes en France, mais elle n'a pas initié ce désir d'indépendance et de liberté. Durant les quatre années de la guerre, les femmes feront preuve de patriotisme, de dévouement et ainsi prouveront et réaffirmeront à toute la France leurs compétences, leurs capacités à remplir des tâches lourdes et à exercer tous les métiers, y compris les plus difficiles. Leur engagement à

⁵ SCHOR Ralph, *Le Paris des écrivains américains, 1919 – 1939*, Paris, Perrin, 2021, p. 21-65 ; 103-112 et 130-156.

⁶ OBERHUBER, ARVISAIS, DUGAS, *op. cit.*

l'arrière du pays mènera à une prise de conscience quant à leur importance au sein de la nation, notamment afin de faire accélérer les démarches en faveur de leur droit de vote⁷.

1. Le foyer

Il faut tout d'abord noter que la place des femmes dans les foyers bourgeois et les foyers populaires est très différente, de même que le statut des femmes en province et dans la capitale. La jeunesse parisienne est également plus impliquée dans son émancipation que les femmes de la génération précédente. À la sortie de la guerre, force est de constater une chute démographique considérable, surtout masculine ainsi qu'une baisse des natalités. La société se sent alors menacée par une « hégémonie féminine » et craint que le corps social ne se féminise et que les femmes n'acquièrent trop de pouvoirs. La France mettra donc en place une politique nataliste et familialiste sur le modèle de la « bonne famille bourgeoise », régissant ainsi toute la sexualité des femmes. L'objectif principal est de repeupler et redynamiser le pays, mais il s'agit aussi de réassigner aux femmes, malgré leur contribution majeure durant le conflit, une place prépondérante au sein du foyer familial, toutes classes sociales confondues. De surcroît, la répression contre l'avortement – jugé criminel – et la contraception est renforcée. L'entre-deux-guerres, toujours régi par un système patriarcal, promeut l'idéal de la mère au foyer, de la bonne ménagère. La ménagère trouve son modèle dans la bourgeoisie du XIX^e siècle et est définie comme étant une femme qui se consacre entièrement à son foyer, dévouée à la réussite de ses enfants et de son mari. Dans la classe ouvrière, les femmes se doivent d'être des « bonnes épouses » sans que cela l'empêche d'être en charge des finances et des revenus de son mari et de ses enfants. Elle est véritablement responsable du foyer. Toutefois, les mentalités de l'époque supposent que le salaire qui permet de faire vivre la famille incombe à la responsabilité du mari, et ce, y compris au sein du camp socialiste. Le devoir de l'homme est d'éviter à sa femme d'être obligée de travailler. Les tâches des hommes et des femmes dans la cellule familiale sont donc distinctes et non perméables⁸.

Par ailleurs, à cette époque, le mariage est fondateur de l'identité féminine. Alors qu'elles n'y sont pas contraintes par la loi, la majorité des femmes mariées prennent le

⁷ BARD Christine, *Les femmes dans la société française au 20^e siècle*, Paris, Armand Colin, 2001, p. 12-15.

⁸ *Ibid.*, p. 48-67 et 124.

nom de leur époux. Les femmes acceptent de renoncer à une individualité symbolique au profit de celle de leur mari. Le mariage scelle donc la condition des femmes mariées, le tout dicté par le Code civil : les épouses sont dépossédées de leur capacité juridique, elles deviennent mineures et dépendantes de leur mari, à qui elles doivent obéissance ; elles ne peuvent faire d'emprunts, d'achats ou de ventes sans l'accord de leur mari, qui est, lui, administrateur des biens ; elles doivent également avoir l'autorisation de leur mari pour avoir un passeport. Depuis 1907, les femmes mariées peuvent néanmoins disposer librement de leur salaire mais doivent obligatoirement contribuer aux charges du ménage. Malgré les nombreuses démonstrations des femmes à être autonomes économiquement durant le conflit, la première guerre mondiale ne permettra donc pas de modifier le Code civil. Dans les années qui suivront, les féministes œuvreront alors pour changer ces lois sexistes. Toutefois, ce n'est qu'à partir de 1938 que les femmes mariées pourront jouir de leur pleine capacité en droit (faire un emprunt, hériter, acheter une maison, etc.), bien que le mari demeure le « chef de famille » et puisse toujours légitimement s'opposer au travail de son épouse. Cette loi est une nouveauté dans les classes sociales aisées. Dans les classes sociales populaires, la réalité est autre et le travail des femmes est souvent une nécessité avec ou sans l'accord du mari.

À cette époque, ne pas se marier est inaccoutumé, surtout pour les jeunes filles, et au-delà de vingt-cinq ans, trouver un mari devient de plus en plus difficile. En outre, comme nous l'avons déjà dit, la guerre a causé une disparité démographique. Il y a donc, après la guerre, moins d'hommes ce qui pose un véritable problème pour les jeunes filles qui doivent fonder une famille afin de satisfaire attentes de leur famille et de la société. En effet, les « vieilles filles » sont socialement mal vues car elles ne répondent pas à l'appel de la maternité qui leur incombe : rester célibataire est jugé « contre-nature ». Ne pas se marier est donc une crainte pour beaucoup de jeunes filles à cette époque. En revanche, une femme de vingt-et-un an et célibataire devient majeure, contrairement à la femme mariée qui, peu importe son âge, reste sous la tutelle juridique et administrative de son mari. À juste titre, beaucoup de femmes conçoivent, à cette époque, le mariage comme une privation de liberté et le célibat s'impose comme un choix de vie féministe⁹.

⁹ *Ibid.*, p. 39-43.

2. Les femmes et le travail

Bien que le mythe circule, les femmes n'ont pas commencé à travailler pendant et après la première guerre mondiale. Les femmes travaillent depuis toujours, surtout dans les classes les moins aisées. En 1914, les femmes représentent 36,7% de la population active. Beaucoup travaillent dans des industries, des bureaux et des commerces. Or, il faut tout d'abord noter que le travail des femmes n'englobe pas forcément le travail des jeunes filles, des femmes célibataires et des veuves, mais concerne majoritairement le travail des femmes mariées, en dehors de leurs tâches domestiques et maternelles. Ensuite, il faut veiller à bien distinguer les discours sur le travail des femmes – quand il est pris en compte dans les statistiques – des réalités vécues. En effet, les femmes qui travaillent sont souvent exploitées, car elles représentent une main-d'œuvre peu coûteuse et demandeuse de travail. Les femmes venant de milieux populaires exerçaient déjà avant la guerre toute une série de tâches souvent réservées aux hommes, considérant la dureté de leur condition de vie. Si une femme mariée travaille, c'est que son salaire est nécessaire à la survie du foyer, et non forcément un choix. Les femmes venant de milieux plus aisés, quant à elles, vont, avec l'arrivée de la guerre, pour la plupart être confrontées à de nouvelles réalités qui sont celles du monde du travail et à des responsabilités provoquant souvent une prise de conscience quant à leur rôle dans la société. Choisir de ne pas travailler est donc un luxe que seules les bourgeoises peuvent s'autoriser. Toutefois, le nombre de femmes bourgeoises travaillant durant l'entre-deux-guerres ne cesse de croître, un fait important pour la période suggérant une évolution des mentalités. L'accès à l'enseignement secondaire et supérieur pour les jeunes filles et la rareté grandissante des familles rentières expliquent aussi ce phénomène. Les célibataires, les veuves et les divorcées, aussi bourgeoises soient-elles, sont obligées d'avoir un revenu si elles veulent vivre. Trouver un emploi offre à ces femmes de nouvelles possibilités pour leur avenir et travailler n'est dorénavant plus synonyme de pauvreté. En acceptant le fait que les femmes puissent rester célibataires, il faut admettre qu'elles doivent pouvoir gagner leur vie dignement.¹⁰

La guerre change donc la donne. Lorsque l'époux est au front ou décédé des suites du conflit, l'épouse est désormais seule en charge de la survie de sa famille. Or, depuis le

¹⁰ *Ibid.*, p. 20-23 et 59-77.

XIX^e siècle, les mœurs ont établi que le travail des femmes va à l'encontre de la nature humaine. Les femmes, par « nature », seraient destinées à la maternité et aux travaux domestiques. De ce fait, dans les mentalités de l'époque, les seuls métiers tolérés et reconnus socialement sont ceux qui prolongent la « nature » des femmes et leur vocation maternelle, c'est-à-dire donner la vie et éduquer. On pense alors aux métiers d'enseignante, d'infirmière et de sage-femme. Ces « qualités féminines » sont supposées innées chez les jeunes filles. Les femmes seraient par « nature » destinées à prendre soin des autres. Le problème ne réside pas dans le fait que les femmes exercent ces métiers tout à fait honorables. Le problème est que la société, majoritairement dominée par les hommes, refuse à ces derniers d'exercer ces emplois qu'elle classe comme « féminins ». De plus, à cette époque, le poids social et moral des mouvements catholiques est énorme. L'éducation des jeunes filles ne suppose pas qu'elles s'émanent, fassent des études, gagnent leur vie ou soient indépendantes. Dès l'enfance, on les conditionne à trouver un mari, à privilégier les relations familiales et à leur donner la priorité¹¹.

Malgré sa nécessité sociale et familiale progressivement reconnue, le travail des femmes pendant l'entre-deux-guerres n'est donc pas chose simple. On observe toutefois un début de reconnaissance professionnelle avec de plus en plus de femmes qui deviennent de véritables employées ou même des cadres. Beaucoup de jeunes filles à cette époque, bien qu'elles ne possèdent qu'un certificat d'études, sont secrétaires, dactylographes, facturières, sténographes, etc., c'est-à-dire qu'elles occupent des emplois un minimum reconnus, dans lesquels elles ne graviront certes pas les échelons mais où elles ont la possibilité de faire carrière sans être exploitées. Ainsi, prétendre que les femmes ne sont pas compétentes pour des emplois qualifiés est un moyen de conserver un ordre social archaïque et sexiste mais avantageux pour les hommes¹².

3. Les femmes dans l'art et la culture

Durant l'entre-deux-guerres, outre les emplois classiques, de plus en plus de femmes brisent les codes et n'hésitent pas à exercer et s'épanouir dans l'art, la culture et les lettres

¹¹ *Ibid.*, p. 64.

¹² *Ibid.*, p. 20-35 ; 59-64 et 82.

comme l'écrivaine Colette et la poétesse Anna de Noailles pour ne citer qu'elles. Le domaine culturel leur ouvre la voie de l'émancipation. Bien que ces femmes restent des exceptions, elles sont le symbole de la richesse et de la puissance de cette période alors que la sphère créative reste majoritairement dominée par les hommes. Selon des codes misogynes, le génie appartient aux hommes, la femme ne peut être que reproductrice ou, au mieux, une muse inspiratrice. Une femme ne peut pas créer, car cela irait à l'encontre des lois de la « nature » et mettrait en péril l'ordre établi entre les sexes. De plus, au-delà de créer, mener une vie d'artiste pour une femme est encore très mal vu durant l'entre-deux-guerres. Cette résistance à l'entrée des femmes dans le monde de la culture a deux causes principales. Tout d'abord, permettre l'accès à ces milieux aux femmes induirait une dévalorisation de ces derniers. Ensuite, créer, c'est détenir un certain privilège, une certaine légitimation. Ainsi, si les femmes sont admises dans la sphère de la création, on craint qu'elles n'usurpent le pouvoir, jusque-là détenu par les hommes¹³. Reconnaître aux femmes le statut d'écrivain remettrait en question la différenciation même des genres¹⁴. De ce fait, en réaction à la présence de plus en plus fréquente des femmes dans les centres culturels de l'époque, l'image de l'artiste aura tendance à se viriliser. Ce phénomène était déjà observable à la Belle Époque et se remarque notamment dans les écrits des écrivains revenant à peine de la guerre. Par les atrocités que les hommes ont vécues au front, ils doivent désormais réaffirmer leur statut d'homme capable, fort, insensible, sans peur et dépourvu d'émotion. On en revient ainsi à une situation où la femme est reléguée au second plan et ne peut en aucun cas être le héros principal ou un personnage décisif dans l'intrigue de l'histoire. Une des conséquences de cette virilisation de la sphère intellectuelle et de ces préjugés est l'occultation massive des œuvres des femmes à cette époque et de leur réception. Une autre cause déterminante qui explique pourquoi les femmes sont éclipsées de la sphère littéraire est la classification des genres littéraires. En effet, les mentalités de l'époque considèrent que les femmes ne peuvent que se prédestiner à la poésie lyrique et aux romans traditionnels, leur fermant ainsi les portes de la littérature moderne sous prétexte d'un manque de style et de professionnalisme. Depuis toujours, les femmes artistes ont créé et écrit dans tous les genres. Elles sont en réalité ignorées à cause des préjugés sexistes. De plus, les mentalités de l'époque veulent qu'une femme

¹³ *Ibid.*, p. 108-128.

¹⁴ MURAT Laure, *La loi du genre, Une histoire culturelle du « troisième sexe »*, Paris, Fayard, 2006, p. 361-375.

avec un désir de création soit une femme qui cherche à combler un manque, une frigidity ou une attirance pour les femmes non assouvie. Les femmes ne seraient donc pas naturellement destinées à créer mais à transmettre et à conserver¹⁵. Ainsi, la seule femme moderne respectable est celle qui parvient à concilier travail et vie familiale et conjugale¹⁶. Christine Planté a montré combien cela vaut au XIX^e siècle, où les attaques contre lesdits « bas bleus » concernent leur abandon du soin aux enfants et de la domesticité, mais cela vaut encore, sous d'autres formes au XX^e siècle¹⁷.

4. L'émancipation des femmes

Les sports, la mode et les arts vont être les nouveaux terrains de jeux des femmes émancipées durant l'entre-deux-guerres à Paris. Ces mondes autrefois fermés aux femmes deviennent leurs lieux et armes de combat dans une société qui tente encore de les maintenir à distance de l'espace public. Comme abordé plus haut, Paris était la ville parfaite pour permettre leur émancipation grâce à une plus grande tolérance envers les minorités et son effervescence constante. Une grande étape dans l'histoire de l'émancipation des femmes est la popularisation de la bicyclette – inventée en Allemagne en 1817 – comme l'a démontré Christine Bard. Ce nouveau moyen de locomotion donne aux femmes une possibilité pratique et rapide de se déplacer librement : une nouvelle échappatoire, en définitive. La bicyclette sera alors perçue comme une menace pour le fonctionnement traditionnel du foyer et de la société en général. Les femmes mariées doivent notamment obtenir l'autorisation de leur mari pour en posséder une. La femme n'est désormais plus cantonnée au domicile, elle peut se déplacer et pratiquer des sports. Les mouvements féministes vont ainsi promouvoir cette invention. Or, le cyclisme et l'équitation, entre autres, vont rapidement être associés au saphisme : pratiquer ces sports pour une femme révélerait sa préférence pour les femmes¹⁸. La mode est également un vecteur d'émancipation, tant au niveau des nouvelles tenues portées par les femmes que par l'arrivée de nouvelles créatrices dans le monde de la mode jusque-là plutôt dominé

¹⁵ BARD Christine, *Les femmes dans la société française au 20^e siècle*, op. cit., p. 108-128.

¹⁶ MURAT Laure, *La loi du genre, Une histoire culturelle du « troisième sexe »*, op. cit., p. 361-375.

¹⁷ PLANTÉ Christine, « Les bas-bleus contre l'ordre social », dans *La petite sœur de Balzac : Essai sur la femme auteur*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2015, p. 37-56. Disponible en ligne : <https://books.openedition.org/pul/22545?lang=fr>

¹⁸ BARD Christine, DURAND Jean-Marie, *Mon genre d'histoire*, Paris, Presses universitaires de France, 2021, p. 55.

par les hommes. C'est le cas notamment de Coco Chanel, Jeanne Lanvin et Elsa Schiaparelli. Les femmes délaissent leurs corsets et elles portent désormais des robes Charleston ou optent pour le costume et les cheveux courts. C'est la grande période de la « garçonne » dont nous parlerons dans le chapitre III. Dans les arts, les femmes viennent du monde entier pour se former dans les écoles et les académies d'art de la capitale française où elles sont désormais admises. Les femmes peintres, telle la polonaise Tamara de Lempicka, s'octroient plus de liberté dans leur sujet. Elles osent désormais représenter des nus, des portraits et des autoportraits. Beaucoup de ces thèmes questionnent notamment le genre. C'est ce qu'on appellera le « regard féminin » ou « *female gaze* », un concept emprunté au monde du cinéma et théorisé en 2020 par la journaliste Iris Brey, qui désigne la façon dont les femmes se représentent autrement que les hommes dans leur art ainsi que le regard que l'on porte sur les protagonistes féminins. Ce mouvement induit alors un changement de perspective : les femmes artistes se défont de l'emprise masculine pour exprimer leur propre vision du monde, leur réalité¹⁹.

Ainsi, on voit apparaître des « *self-made women* », c'est-à-dire des femmes éduquées, qui mènent une vie active. Elles ne cherchent désormais plus nécessairement un mari, encore moins à fonder une famille. Elles ont un travail ou vivent de leur art. Elles se libèrent réellement de tous les codes imposés jusque-là par la société. Elles se rencontrent dans les salons, les cafés, les cinémas. Ces femmes sont le symbole d'une révolution sociale en marche et certaines commencent à vivre leur sexualité au grand jour²⁰. Par ailleurs, on ne se marie désormais plus par obligation mais de plus en plus par amour. Cela bouleverse évidemment la nature des rapports affectifs et sexuels et l'institution du mariage. Avec, le nombre de divorces en hausse, on accuse les femmes émancipées de mener la société traditionnelle à sa perte²¹.

Cependant, dès la défaite de la France face à l'Allemagne en 1940, l'émancipation des femmes durant l'entre-deux-guerres sera pointée du doigt comme une des causes de

¹⁹ BREY Iris, *Le Regard féminin : une révolution à l'écran*, Paris, Éditions de l'Olivier, 2020. Brey théorise le Regard féminin comme une nouvelle perception tout à fait consciente du corps de la femme à l'écran qui crée de la complicité entre les personnages du film, mais également entre les spectatrices et les protagonistes. Par ailleurs, le *female gaze* n'est en rien le pendant du *male gaze*.

²⁰ MORINEAU Camille (commissaire gén.), PESAPANE Lucia (commissaire assoc.), *Pionnières. Artistes dans le Paris des Années folles*, Catalogue d'exposition (Paris, Musée du Luxembourg, 2 mars 2022 – 10 juillet 2022), Paris, BeauxArts&Cie Éditions, 2022.

²¹ BARD Christine, DURAND Jean-Marie, *Mon genre d'histoire, op. cit.*, p. 55.

la chute du pays. Les régimes autoritaires qui voient le jour durant cette période vont restaurer un ordre social patriarcal, régi par une hiérarchie des sexes, où la femme est le « sexe faible » et l'homme, le chef de famille viril et travailleur. Les femmes juives, célibataires, homosexuelles, étrangères et « libres » ne sont plus les bienvenues au sein de la communauté. On reprend véritablement aux femmes les droits alors acquis au cours des vingt dernières années²².

C. Note conclusive

Malgré tous les progrès et les avancées concernant les droits des femmes, le statut de ces dernières demeure complexe, et à part quelques exceptions majeures, les femmes sont toujours asservies aux diktats sexistes de la société. Ceci dit, les hommes sont également soumis au déterminisme ambiant. Ils doivent assumer des rôles déterminés qui impliquent d'assurer la viabilité du foyer, d'être virils, d'avoir un rôle de dominant alors que beaucoup d'entre eux sont psychologiquement détruits par la guerre.

C'est pourtant dans ce contexte que de nombreuses femmes vont choisir une vie sentimentale et affective différente de celle préconisée par les mentalités de l'époque et/ou opter pour une carrière professionnelle indépendante. Certaines n'auront pas peur de s'émanciper avant que la société ne les y autorise. C'est le cas notamment des femmes lesbiennes. Or, ces femmes, bien que libérées sexuellement, sont avant tout des femmes qui subissent les contraintes des principes archaïques de l'époque. Qu'en est-il donc de la liberté d'ambition dans un contexte hostile pour la condition des femmes ? Comment Adrienne Monnier et Sylvia Beach vont-elles réussir à s'affranchir de ces codes ? En quoi ce contexte sera-t-il déterminant ou non pour leur vie professionnelle et affective ? Refuser de se soumettre aux normes de la société en termes de mariage et de profession est-il un choix de vie possible ? Est-ce un choix de vie féministe ? Comment réussiront-elles à casser ces normes et s'assumer en toute liberté ?

²² BARD Christine, *Les femmes dans la société française au 20^e siècle*, op. cit., p. 130-135.

Chapitre II : Adrienne Monnier & Sylvia Beach, un couple

A. Le couple, un vaste sujet !

1. Définition du couple¹

Il n'existe en réalité pas une définition unique, mais bien plusieurs définitions du couple. En effet, la notion de couple varie d'une personne à l'autre, d'une époque à l'autre, ou encore d'un pays à l'autre et peut signifier une multitude de choses. Chaque couple est unique et peut prendre des formes diverses.

En psychologie clinique, le couple est défini comme suit : « une relation privilégiée entre deux partenaires, émotionnellement importante et visant à être stable dans le temps, qui peut prendre différentes formes : entre autres, une union formalisée juridiquement (mariage, Pacs), une cohabitation ou une fréquentation entre personnes vivant séparément² ». Cette définition prend en compte la durabilité, la stabilité et les émotions du couple. La notion de mariage est quand même présente, mais pas systématique. Le psychologue Michel Maestre définit, lui, le couple sur un plan systémique : « [...] le couple est le plus petit des systèmes humains. Il est le seul système humain pour lequel le nombre de canaux relationnels est inférieur au nombre des personnes qui le composent³. » Michel Maestre distingue trois types de couples : amoureux, conjugal, parental. Le couple amoureux est caractérisé par « le choix réciproque et libre de ses membres qui ont décidé de s'appeler couple⁴ ». Le couple amoureux est donc un système autoréférentiel, qui est accompagné d'un état amoureux. Le couple conjugal est lui un groupe d'appartenance généré par le couple amoureux et qui peut parfois engendrer un couple parental. Remarquons ici que l'appellation « couple conjugal » n'est pas inclusive, car elle renvoie à l'idée d'un mariage entre un homme et une femme. Or, le mariage n'est pas un passage obligatoire et franchi par tous les couples. De plus, une union peut avoir

¹ Nous traiterons dans le cadre de ce travail de couples composés de deux personnes, mais nous ne perdons de vue qu'un couple peut tout à fait être polyamoureux.

² FAVEZ Nicolas, « Psychologie Clinique du Couple », sur *Encyclopædia Universalis* [en ligne], s. d. URL : <https://www.universalis.fr/encyclopedie/psychologie-clinique-du-couple/> (Consulté le 10/05/23)

³ MAESTRE Michel, « Le couple dans tous ses états », dans *Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux*, vol. 42, n° 1, 2009, p. 67-86. Disponible en ligne : <https://www.cairn.info/revue-cahiers-critiques-de-therapie-familiale-2009-1-page-67.htm>

⁴ MAESTRE, *art. cit.*

lieu entre des personnes de genres différents. Dans le cadre de ce travail, nous parlerons donc de couple établi, c'est-à-dire qui a dépassé le stade amoureux. Au sein d'un couple établi, le mythe fondateur de la rencontre, cette petite histoire qui relate la rencontre des deux membres, permet d'expliquer l'irrationnel de l'évènement et de donner un sens aux coïncidences. Ce mythe fondateur a toute son importance, car il légitime le couple. En outre, chaque couple a des rituels, des petites célébrations qui lui sont propres et qui vont renforcer le mythe fondateur. Chaque couple a également des codes relationnels distincts ainsi que des spécificités. Le couple parental ne sera pas abordé dans ce travail, car il ne nous concerne pas. Michel Maestre conclut son article en soulevant l'interrogation suivante : la question n'est pas de savoir s'il s'agit d'un vrai couple, la question est de savoir le sens accordé au couple par chacun de ses membres, élément sur lequel nous reviendrons plus loin dans cet exposé⁵.

Notre étude se basera sur la définition du couple donnée par le psychiatre Robert Neuburger. Selon lui, le couple est : « [...] l'histoire d'une rencontre qui dure entre deux personnes qui ne trouvent pas de raisons suffisantes pour se séparer ! Et qui ont vécu lors de leur rencontre un lien particulier, un lien d'appartenance⁶. » En effet, cette définition convient à toutes les relations, y compris homosexuelles et cohabitantes, comme c'est le cas du présent travail. Neuburger envisage également la notion de couple de façon systémique, il « [...] définit la relation par une fonction et non pas seulement par son contenu ou sa forme⁷ ». Le couple est avant tout un groupe d'appartenance, auquel on s'identifie⁸.

2. La rencontre

Nous allons maintenant nous intéresser à l'étude d'un couple de femmes atypique. Adrienne Monnier et Sylvia Beach se sont rencontrées le 5 décembre 1916. Dans son autobiographie, Sylvia Beach raconte avoir eu connaissance pour la première fois de la librairie « La Maison des Amis des livres » lorsqu'elle faisait des recherches à la Bibliothèque nationale, grâce à une mention de la boutique sur la revue *Vers et Prose* de

⁵ *Ibid.*

⁶ NEUBURGER Robert, *Le mythe familial*, Paris, ESF, 1994, p. 83.

⁷ MAESTRE, *art. cit.*

⁸ *Ibid.*

Paul Fort. Quelques jours plus tard, elle se rendit rue de l'Odéon et tout de suite elle remarqua « *the little gray bookshop with "A. Monnier" above the door*⁹ ». Beach ne pénétra pas immédiatement dans la boutique. Elle aperçut d'abord les livres enveloppés de papier cristal sur les étagères et les portraits d'écrivains accrochés au mur. Elle distingua, aussi, tout de suite Monnier assise à une table. Comme elle hésitait à rentrer, Monnier se leva, vint lui ouvrir et l'accueillit chaleureusement. De par son manteau et son chapeau espagnol, Monnier sut que Beach était américaine. Le courant passa tout de suite très bien entre les deux femmes et toutes les deux se découvrirent une passion commune pour le pays et la littérature de l'autre. Leur relation commença avec un fou rire causé par l'envol du chapeau de Beach dans la rue et la course de Monnier pour le rattraper¹⁰. On ne peut pas parler de coup de foudre entre la Française et l'Américaine, mais d'une entente quasi immédiate qui s'est, au fil du temps, transformée en amour. Cette description totalement romanesque nous est transmise uniquement à travers le discours de Monnier et Beach. Cette petite historiette traduit le besoin que les deux protagonistes ont de créer un « mythe » autour de leur rencontre comme l'explique Michel Maestre.

Monnier portait quotidiennement une longue jupe droite jusqu'aux pieds et un gilet moulant par-dessus un chemisier en soie blanc. Elle avait l'air à la fois d'une nonne et d'une paysanne¹¹. Beach avait un style plus collégien. Elle avait les cheveux courts, ne se maquillait pas et portait des jupes coupées. Le tempérament des deux femmes s'opposait aussi. Monnier était plutôt mystique et songeuse tandis que Beach était plus pétillante et pragmatique¹². Plusieurs contemporains soulignent également l'apparence austère de Monnier. Dans l'émission « Profils perdus » consacrée à Adrienne Monnier et réalisée en 1988 par Christine Goémé pour France Culture, certains témoins insistent sur l'apparence stoïque, voire monastique, de Monnier. Ces éléments en apparence anecdotiques vont nous permettre en réalité, au cours du troisième chapitre, de comprendre la façon dont les deux femmes performaient respectivement leur genre.

⁹ BEACH Sylvia, *Shakespeare and Company*, New York, Harcourt, Brace and Company, 1959, p. 12. Traduction : « la petite librairie grise avec 'A. Monnier' écrit au-dessus de la porte ».

¹⁰ *Ibid.*, p. 12-13.

¹¹ *Ibid.*

¹² RILEY FITCH Noël, *Sylvia Beach, Une américaine à Paris*, Paris, Perrin, 2011, p. 42-59.

B. Biographies

Avant de nous lancer dans la description et l'analyse de leurs travaux communs et de leur communauté, penchons-nous d'abord sur la vie des deux femmes et leurs accomplissements.

1. Adrienne Monnier

Adrienne Monnier a une enfance paisible, avec ses parents et sa sœur Marie, à Paris, là où elle passera toute sa vie. Monnier entretient une relation fusionnelle avec sa mère et sa sœur. Toutes les trois vont souvent au théâtre et au cinéma, elles vénèrent Maurice Maeterlinck et Claude Debussy. En 1909, Monnier obtient son brevet supérieur et, après avoir convaincu ses parents de l'utilité d'apprendre l'anglais, elle part en septembre en Angleterre, pendant neuf mois avec sa compagne de classe Suzanne Bonnierre. Le but réel de ce voyage est surtout de passer du temps avec Bonnierre. Elle séjourne trois mois dans la banlieue nord de Londres dans une famille comme dame de compagnie et enseigne le français durant deux trimestres dans une école d'Eastbourne. Bonnierre est le premier amour de Monnier, un amour douloureux et malheureux. Bonnierre n'est pas forcément amicale avec Monnier et la taquine parfois jusqu'à la faire pleurer, mais Monnier ne peut se passer de Bonnierre. Selon les propres dires de Monnier, cette première histoire d'amour lui donne beaucoup de tourments¹³. Il faut ici noter que cette petite introduction sur la librairie a été reconstituée par nos soins à partir de textes qu'elle avait écrits elle-même dans les deux dernières années de sa vie et qui sont rassemblés de manière posthume au sein du recueil biographique *Rue de l'Odéon*. « Souvenirs de Londres » est écrit en 1953 et d'abord publié au Mercure de France en 1957.

Par ailleurs, quand Monnier ouvre quelques années plus tard sa librairie, elle est secondée par son amie et amante Suzanne Bonnierre. On ne sait pas exactement combien de temps dura leur relation ni quelle en était la nature : affective ? professionnelle ? On sait néanmoins que Paul Fort les invitait ensemble tel un couple. Leur séparation a été

¹³ MONNIER Adrienne, *Rue de l'Odéon*, Paris, Albin Michel, 2009, p. 27 et 189-204.

synonyme de liberté psychologique pour Monnier qui subissait en quelque sorte l'emprise de Bonnier¹⁴.

En 1911, Monnier trouve un poste d'institutrice dans une école privée de Montmartre et apprend la sténodactylographie dans le but d'obtenir un travail de secrétaire littéraire. À vingt ans, elle devient secrétaire au Journal de l'Université des Annales¹⁵ fondée et dirigée par Yvonne Sarcey-Brisson. Elle y rédige le courrier des lecteurs et des comptes-rendus littéraires¹⁶. Elle y reste pendant trois ans, mais Monnier, bien que proche de Sarcey, est peu intéressée par le conformisme de l'Université. Monnier travaille également comme secrétaire au *Mercure de France*. En novembre 1913 se produit l'accident du chemin de fer de Melun : le père de Monnier, alors qu'il y travaille comme postier ambulant, faillit y mourir. En dédommagement, il touche une grosse indemnité (10 000 francs) qu'il donne à sa fille pour qu'elle puisse réaliser son rêve : ouvrir une librairie¹⁷.

Le 15 novembre 1915, Adrienne Monnier inaugure sa librairie, La Maison des Amis des Livres, au numéro 7 de la rue de l'Odéon. Il semble alors que le temple de la littérature française de l'entre-deux-guerres est édifié. L'objectif de la jeune libraire est clair : rendre accessible et diffuser la littérature contemporaine, grâce notamment à un système de prêt. Monnier a en effet bien conscience que la littérature est souvent réservée à une élite, ce à quoi elle souhaite remédier. Son catalogue de vente est dans la lignée du symbolisme du *Mercure de France* et des idées de pointe de la *Nouvelle Revue Française*. Dès la première année, Jules Romain – qu'elle estime énormément – Léon-Paul Fargue, André Breton, Louis Aragon et Guillaume Apollinaire franchissent le seuil de la librairie et deviennent des habitués. Le 1^{er} mars 1917, la première soirée poétique est organisée à la

¹⁴ MURAT Laure, *Passage de l'Odéon. Sylvia Beach, Adrienne Monnier et la vie littéraire à Paris dans l'entre-deux-guerres*, Paris, Gallimard, 2005, p. 341-343.

¹⁵ La revue *Les Annales politiques et littéraires* est fondée par Jules Brisson en 1883 et paraît jusqu'en 1970. Le périodique populaire auprès de la petite bourgeoisie de province diffuse des œuvres littéraires ainsi que des chroniques politiques et historiques pour le grand public et a de nombreux et divers collaborateurs. En 1907 est créée l'Université des *Annales* par Yvonne Sarcey-Brisson où sont dispensés, entre autres, des cours/conférences pour former les femmes à être de bonnes épouses et mères. De ces conférences naît alors *Le Journal de l'Université des Annales* qui a pour but de fédérer les lecteurs de la revue en retranscrivant les échanges entre ces derniers. Voir « Les Annales politiques et littéraires » sur *Retronews* [en ligne], s. d. URL : <https://www.retronews.fr/titre-de-presse/annaes-politiques-et-litteraires> (Consulté le 02/08/23)

¹⁶ MURAT Laure, *Passage de l'Odéon.*, op. cit., p. 448.

¹⁷ MONNIER Adrienne, *Rue de l'Odéon*, op. cit. p. 27-28.

librairie. Cette première séance publique d'une longue série est consacrée à la lecture, par Jules Romain, lui-même, du poème *Europe*. Beach, déjà bien présente dans le paysage de la rue de l'Odéon, est la seule américaine présente à ces réceptions. Monnier accorde beaucoup de valeur aux récitations des œuvres, qui, selon elle, donnent toute leur saveur aux textes. Ces soirées organisées à La Maison des Amis des Livres participent à l'aura de la librairie. En 1918, Monnier s'associe avec Pierre Haour et créent ensemble la société A. Monnier & Cie. Les deux associés éditent ensemble *Les Cahiers des Amis des Livres*. Monnier et Haour entretiennent une relation. Ce dernier étant marié et catholique, une union entre eux est impossible. À ce sujet, Laure Murat dit que Monnier met beaucoup de temps à trouver son orientation sexuelle. Or, Monnier aurait très bien pu être bisexuelle et avoir profondément aimé un certain Jean Tournier avec qui elle faillit se marier, tout comme avec Pierre Haour. Ainsi, lorsque Monnier et Beach se rencontrent, la voie n'est pas entièrement libre pour que l'amour naisse, car Suzanne Bonnier et Pierre Haour sont toujours présents dans la vie de Monnier¹⁸.

Avec beaucoup d'écrivains français qui ont fait de la librairie leur « quartier général », Monnier appartient au groupe des *Potassons*. Le mot « potasson » a été inventé par Fargue et désigne à l'origine « un bon gros chat, carré en soi comme un pot¹⁹ ». Il l'utilisait déjà en 1910 dans ses correspondances avec Valery Larbaud. Monnier définit les potassons de la sorte : « *Variété de l'espèce humaine se distinguant par la gentillesse et le sens de la vie. Pour les potassons, le plaisir est un positif : ils sont tout de suite à la page, ils ont de la bonhomie et du cran. Quand les potassons s'assemblent, tout va bien, tout peut s'arranger, on s'amuse sans effort, le monde est clair, on le traverse de bout en bout, du commencement à la fin, depuis les grosses bêtes des origines jusqu'à la fin des fins où tout recommence, toujours avec bon appétit et bonne humeur*²⁰. » Comme le dit Monnier dans ses *Gazettes*, Fargue est le père des potassons et elle, la mère. Larbaud, quant à lui, en est le responsable. De 1918 à 1923, la compagnie connaît ses heures de gloire²¹. Tout le monde ne peut prétendre au titre de potasson, il faut être nommé pour compter au sein du groupe. Sylvia Beach fait également partie de la troupe, ainsi que la

¹⁸ MURAT Laure, *Passage de l'Odéon*, op. cit., p. 31-32 ; 343 et 448-449.

¹⁹ MONNIER Adrienne, *Rue de l'Odéon*, op. cit., p. 47-48.

²⁰ *Ibid.*

²¹ MONNIER Adrienne, *Les gazettes 1923-1945*, Paris, Gallimard, [1996] 2012, p. 75.

jeune étudiante en droit, Raymonde Linossier qui a le titre de « Plus jeune potasson du monde²² ». En outre, les potassons font de la langue leur outil de jeu²³.

Par ailleurs, on doit en partie à Monnier l'arrivée du dadaïsme en France, bien qu'elle n'en fût jamais une grande admiratrice. En effet, comme nous pouvons l'entendre de sa voix dans l'émission « Profils perdus » de Christine Goémé, lors de l'été 1918, la jeune libraire donne à Jean Paulhan – à sa demande – les deux premiers numéros de la revue *Dada* qu'elle a cachés dans un tiroir dès leur réception et qu'elle veut renvoyer à son expéditeur²⁴. C'est ainsi qu'André Breton et Louis Aragon, proches de Paulhan, découvrent le mouvement dada. Quant à elle, Monnier déprécie la veine surréaliste, car elle trouve leur goût pour la provocation et le scandale inutile. La question se pose alors : qu'en est-il du rôle de la libraire dans la diffusion de la modernité si elle n'adhère pas au mouvement surréaliste ? Monnier est quelqu'un d'extrêmement authentique qui ne trahira pas ses convictions profondes. Dès lors, il ne faut pas considérer cette attitude comme de l'entêtement, mais plutôt comme de la fidélité morale au pacifisme. Monnier n'est pas insensible à la littérature contemporaine, au contraire. Elle n'est simplement pas friande des idées – quoiqu'un peu tapageuses – d'André Breton. En effet, elle est notamment une des premières à avoir reconnu le génie d'André Malraux et de Walter Benjamin²⁵.

Monnier a, tout au long de sa vie, une production littéraire riche et variée. En plus de tenir une librairie qui sert à la fois de centre de diffusion et de pôle d'édition, elle prend elle-même la plume. En avril 1923, elle écrit son premier recueil de poésie *La Figure*, édité par La Maison des Amis des Livres, œuvre qui reçoit une grande reconnaissance littéraire, notamment de Georges Duhamel, de Roger Martin du Gard, de Max Jacob et de Jean Paulhan. Monnier participe également à l'élaboration de revues littéraires dont elle n'est pas l'auteur mais auxquelles elle apporte sa contribution tant intellectuelle que relationnelle. Sa première expérience a lieu, dès 1924, avec la revue trimestrielle *Commerce*. La revue est à l'initiative de Marguerite Caetani, princesse de Bassiano et dirigée par Léon-Paul Fargue, Valéry Larbaud et Paul Valéry. Monnier est, elle, en charge

²² *Ibid.*

²³ MURAT Laure, *Passage de l'Odéon.*, *op. cit.*, p. 40-45.

²⁴ GOÉMÉ Christine, « Profils perdus, Adrienne Monnier 2/2 » [podcast], sur *France Culture*, [1988] 2023. URL : <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/les-nuits-de-france-culture/adrienne-monnier-j-ai-ouvert-ma-librairie-par-amour-des-livres-j-aurais-voulu-lire-tout-ce-qu-on-a-ecrit-au-monde-7197500>

²⁵ MURAT Laure, *Passage de l'Odéon.*, *op. cit.*, p. 58-68 et 449.

de l'administration, un rôle d'intermédiaire pour le moins chronophage et où la créativité n'est pas de mise. Sa place est invisible mais essentielle. À la fin de la revue, figure l'adresse de sa librairie, pas son nom ni celui de la boutique. Cependant, déjà en 1925, Monnier met fin à sa collaboration avec le périodique à cause, en grande partie, du comportement irrespectueux de Fargue. Après cette première expérience journalistique laborieuse, Monnier lance le 1^{er} juin 1925, seule, la revue *Le Navire d'argent* sous-titrée *Revue mensuelle de littérature et de culture générale*. Le journal aux sujets internationaux est un projet qu'elle mûrit depuis longtemps, et représente l'occasion pour la libraire de faire de ses ambitions et désirs personnels une priorité. En effet, elle n'est plus contrainte par les caprices d'écrivains ni reléguée à la fonction de secrétaire. La revue, qui contient des textes de genres littéraires variés, prend rapidement de l'importance et s'inscrit dans une veine « moderniste » – plutôt qu'avant-gardiste. Pour ce faire, Monnier s'associe dans sa tâche à l'écrivain et journaliste Jean Prévost, un ami proche et commun avec Beach. La critique reconnaît la capacité de Monnier à percevoir le talent des écrivains avant tout le monde. Elle n'hésite donc pas à publier les auteurs qui ont déjà essayé plusieurs refus. Aujourd'hui, en relisant les sommaires de la revue, on se rend compte que presque tous les numéros contiennent au moins le nom d'un écrivain mondialement connu comme André Chamson, François Mauriac ou Antoine de Saint-Exupéry. Le périodique, bien que reconnu et important sur le plan intellectuel, est publié du 1^{er} juin 1925 au 1^{er} mai 1926 seulement, à cause de son manque de rentabilité. Ceci dit, la durée de vie des revues à l'époque est habituellement similaire²⁶. En effet, Monnier doit organiser une vente publique de sa bibliothèque personnelle qui contient plusieurs éditions originales et des manuscrits précieux pour pallier les pertes causées par la revue. Toutefois, la majorité des acheteurs étant ses amis proches, elle récupère presque l'entièreté de ses livres après la vente aux enchères. L'époque du *Navire d'argent*, bien que fastidieuse, fut un moment de gloire pour la librairie. Monnier publie en juin 1926, toujours à La Maison des Amis des Livres, son second recueil de poésie *Les Vertus* – qui reçoit une reconnaissance tout aussi chaleureuse que *La Figure* – et en 1932, son *Catalogue critique de la Bibliothèque de prêt*, composé entre 1915 et 1932. En 1934, Jean Paulhan propose à la jeune femme de prendre part à une nouvelle revue fondée par Henry Church, *Mesures*. Après quelques hésitations, Monnier accepte le poste d'administratrice (encore), qui sans être son rôle de

²⁶ GOÉMÉ, *op. cit.*

choix, lui confère une place enviable au sein de l'entreprise. *Mesures* est une des revues les plus novatrices des années trente, avec un comité de rédaction composé de Jean Paulhan, Bernard Groethuysen, Henri Michaux et Guiseppe Ungaretti. Monnier organise une séance consacrée au bulletin dans sa librairie, avec le programme de son choix. La revue cesse d'être publiée en 1940²⁷. En 1935, sous le pseudonyme de J-M Sollier, Adrienne Monnier écrit le recueil *Fableaux*. De janvier 1938 à mai 1940, elle rédige et publie *La Gazette des Amis des Livres*, une petite chronique d'une trentaine de pages, comportant un ou plusieurs essais dont elle était l'auteurice, une rubrique consacrée à une bibliographie littéraire et historique couvrant le monde entier, de même que des lettres de lecteurs, des citations et des annonces. La revue connaît un succès immédiat, elle paraît six fois par an et n'est vendue que par abonnement²⁸. C'est à ce même moment que Monnier rencontre l'écrivain Maurice Saillet, qui deviendra son assistant et son ami proche jusqu'aux derniers jours de la librairie²⁹.

Tout au long de son histoire, La Maison des Amis des Livres a été liée à la *Nrf*. En effet, les deux pôles soutiennent les mêmes auteurs – tels que Guillaume Apollinaire, Paul Claudel ou encore André Gide – et collaborent parfois, tout en étant concurrents. Leur différence de taille ne permet pas de les considérer comme rivaux, bien qu'il y ait eu, au fil du temps, quelques tensions entre Adrienne Monnier et Gaston Gallimard. Dès 1917, la jeune femme est une des premières à souscrire au cercle des « Bibliophiles de la Nouvelle Revue Française ». Gaston Gallimard, cependant, n'est pas un régulier de la librairie, bien qu'il y ait déjà acheté quelques livres et participé à quelques séances. Jean Paulhan doit parfois jouer le rôle de médiateur entre les deux maisons et c'est lui-même qui, après la fin de la revue *Le Navire d'argent*, réussit à faire publier la chronique « l'Air du mois » d'Adrienne Monnier dans la *Nrf*. La vraie querelle éclate au moment de céder les droits de la traduction d'*Ulysse* à Gallimard. Par ailleurs, La Maison des Amis des Livres a permis à Gallimard de découvrir de grands auteurs du XX^e et de les inclure dans son catalogue. Enfin, lorsque Saillet propose à Gallimard en 1959 de publier *Rue de l'Odéon*, les Mémoires d'Adrienne Monnier, il refuse. C'est ainsi qu'Albin Michel s'en

²⁷ MURAT Laure, *Passage de l'Odéon.*, *op. cit.*, p. 101-118 et 453-457.

²⁸ RILEY FITCH, *op. cit.*, p. 521.

²⁹ MURAT Laure, *Passage de l'Odéon.*, *op. cit.*, p. 453-457.

chargera, et ce, encore aujourd'hui. En 1996, Gallimard rachète *Les Gazettes* et les fait directement entrer en poche dans la collection « L'Imaginaire »³⁰.

En plus de tenir une librairie et une bibliothèque de prêt, Monnier est connue pour les fastueux dîners qu'elle organise, particulièrement au milieu des années vingt. Elle invite entre huit et dix personnes au plus. Sont conviés les grands noms de la vie intellectuelle de l'époque, et de façon presque récurrente Marie Monnier et son mari Paul-Émile Bécot, Marcelle Auclair, Jean Prévost, tandis que Léon-Paul Fargue est, lui, toujours présent. Le tout est assez protocolaire. Monnier exerce un véritable art de la cuisine associé à l'art de la conversation. Elle aime la cuisine simple, riche et du terroir³¹. Elle achète ses produits comme elle achète ses livres : qualitativement. Les livres de comptes de la jeune femme rassemblent ses recettes commerciales et ses recettes culinaires. Elle conçoit sa librairie comme une épicerie. Lire et manger sont, selon Monnier, deux besoins vitaux qui vont de pair. Monnier a en quelque sorte un mode de vie épicurien : elle fait de la cuisine et de la lecture sa philosophie de vie. Cela transparaît notamment dans ses lettres à ses amis, où elle n'hésite pas à comparer la cuisine aux lettres. Toutefois, comme Laure Murat le rappelle, Adrienne Monnier est bien loin du cliché de la française rustique, elle fait preuve d'une grandeur d'esprit remarquable, de sensibilité et de raffinement. C'est précisément cela qui fait son originalité³². L'émission de Goémé rappelle tout de même que ses talents de chef sont bien appréciés auprès des grands écrivains masculins et qu'ils sont véritablement séduits par la jeune libraire³³.

Tout au long de sa vie, Adrienne Monnier exprime une grande admiration pour la littérature et la culture allemande. Elle partage cet enthousiasme avec plusieurs proches, notamment avec la jeune photographe allemande Gisèle Freund qu'elle rencontre en 1935. Freund venait acheter le livre *Puissances de Paris* de Jules Romain à la librairie. Cet achat marque le début d'une nouvelle histoire (d'amour) pour Monnier. Les deux femmes vivent ensemble de 1936 jusqu'au début de la guerre, moment au cours duquel Freund fuit la France à cause de la montée du nazisme. La Maison des Amis des Livres

³⁰ *Ibid.*, p. 270-279.

³¹ RILEY FITCH, *op. cit.*, p. 275.

³² MURAT Laure, *Passage de l'Odéon.*, *op. cit.*, p. 18-27.

³³ GOÉMÉ, *op. cit.*

publie le livre *La Photographie en France au XIX^e siècle* de Gisèle Freund³⁴. Monnier est également amie avec le philosophe Walter Benjamin. Tous les deux entretiennent mutuellement une estime profonde et sincère. Dans son ouvrage *Rue de l'Odéon*, Monnier dit de Benjamin qu'il lui a inspiré l'article qu'elle écrira sur l'antisémitisme³⁵. Adrienne Monnier est réellement fascinée par ces personnalités à doubles facettes, à la fois juive et allemande. Freund et Benjamin incarnent tous les deux la figure du « juif allemand », c'est-à-dire « le symbole d'une culture mêlant le questionnement spirituel à un esprit philosophique de méthode³⁶ ». Selon Monnier, ces deux côtés de leur identité constituent un tout qui relève du génie. Dans ses Mémoires, Adrienne Monnier livre un portrait de Benjamin qui traduit cet enthousiasme : Benjamin est « juif par sa figure intelligente où se lisait la ruse du sage, et aussi quelque chose de farouche curieusement mêlé de bonhomie. [...] Allemand, Walter Benjamin l'était surtout par son maintien et par sa façon de parler ; fort sérieux et fort poli, naturellement, et d'un abord cérémonieux³⁷. » Il faut bien entendu replacer ces mots dans leur contexte pour comprendre cette description comme une remarque culturelle et non comme du « délit de faciès ». Monnier fréquente également d'autres tempéraments venant d'horizons et de positions politiques bien éloignés, ce qui lui porte parfois préjudice. C'était notamment le cas de son chargé d'affaires Jacques Benoist-Méchin qui deviendra secrétaire d'État du gouvernement de Vichy³⁸. De plus, la libraire admire l'homme politique et écrivain français Arthur Gobineau, auteur de l'ouvrage *Essai sur l'inégalité des races* qui tente, entre autres, de glorifier et de justifier l'invention de la supériorité de la « race aryenne » dont la noblesse française et lui-même (descendance non avérée) seraient issus³⁹. Ainsi, les positions politiques de Monnier prêtent à confusion, bien qu'elle demeure toujours pacifiste dans l'âme. La germanophilie d'Adrienne Monnier ne l'empêche toutefois pas de mener tout au long de sa vie une lutte contre l'antisémitisme, combat faiblement soutenu à l'époque. Cela l'amène à rédiger son texte « Réflexions sur l'antisémitisme » qui, lu en dehors de son contexte historique – c'est-à-dire une France toujours divisée et marquée par l'affaire

³⁴ MURAT Laure, *Passage de l'Odéon.*, op. cit., p. 453-457.

³⁵ MONNIER Adrienne, *Rue de l'Odéon*, op. cit., p. 174.

³⁶ MURAT Laure, *Passage de l'Odéon.*, op. cit., p. 129.

³⁷ MONNIER Adrienne, *Rue de l'Odéon*, op. cit., p. 177.

³⁸ MURAT Laure, *Passage de l'Odéon.*, op. cit., p. 126-132.

³⁹ « Joseph Arthur, comte de Gobineau » sur *Larousse, Dictionnaire mondial des littératures* [en ligne], s. d. URL : https://www.larousse.fr/encyclopedie/litterature/Joseph_Arthur_comte_de_Gobineau/173618 (Consulté le 05/05/23)

Dreyfus et les questions racistes et antisémites qu'elle soulève – peut sembler ambigu et être jugé anachroniquement. Monnier écrit le texte en 1938, soit plus ou moins un an avant le début des hostilités. Dans son article, elle commence par condamner vivement la pratique de la guerre et défendre les vertus du peuple allemand. Dans un second temps, elle réalise l'apologie du peuple juif, quoiqu'un peu maladroitement. En effet, elle tente de légitimer la présence du peuple juif en Europe au moyen d'arguments historiques divers, pas forcément appropriés. Elle conclut en tentant d'expliquer que les Juifs ne sont pas une menace, non parce qu'ils n'ont pas de comportements belligérants, mais parce que les Français sont tout aussi valeureux, voire même plus équilibrés⁴⁰. L'article suscite diverses réactions. Certains la félicitent pour avoir osé prendre la parole au nom d'une minorité et la défendre, mais lui reprochent d'être trop indulgente envers « l'esprit allemand qu'elle défendait au nom de la culture⁴¹ ». D'autres critiquent sa sympathie envers les Juifs. Son ami Jean Paulhan lui fait part dans une lettre de son désaccord avec le raisonnement, tandis que Walter Benjamin se montre plus indulgent et ne doute pas des bonnes intentions de la jeune femme. Laure Murat remarque, à juste titre, que la position d'Adrienne Monnier est déconcertante. En effet, elle porte la culture allemande aux nues, mais elle ne parle pas l'allemand, au grand désespoir de Benjamin, et elle lutte contre l'antisémitisme, tout en fréquentant et admirant des personnes aux opinions politiques de droite, voire d'extrême droite. Cependant, les actions concrètes d'Adrienne durant la seconde guerre mondiale prouvent que ses intentions sont bonnes. Grâce à ses nombreuses relations, elle fait libérer Benjamin du camp des travailleurs de Nevers. Elle sollicite également Paul Valéry et Jules Romain pour qu'ils écrivent des lettres de recommandation pour des connaissances juives en difficulté. Monnier n'hésite pas non plus à héberger et aider le romancier Arthur Koestler, libre mais sans papier ni logement. Elle aide à faire libérer le journaliste Siegfried Kracauer et enfin elle tente de convaincre le médecin Marc Klein de publier le récit de ses jours passés à Auschwitz⁴².

La guerre n'empêche pas Monnier de maintenir son activité de libraire. Bien que la censure et l'Occupation n'aient pas eu tant de répercussions sur la librairie, elle est tout de même contrainte de fermer sa boutique de prêt à partir de juin 1943 jusqu'à la fin de

⁴⁰ MONNIER Adrienne, *Les gazettes 1923-1945*, op. cit., p. 214-230.

⁴¹ MURAT Laure, *Passage de l'Odéon.*, op. cit., p. 127.

⁴² *Ibid.*, p. 126-132.

la guerre. Ne se sentant plus la force physique de poursuivre son travail, c'est en juin 1951 qu'Adrienne Monnier cède La Maison des Amis des Livres à Jean-François et Noémie Chabrun. Malgré ses rhumatismes, Monnier continue de donner des conférences et d'écrire. Elle publie en 1953, chez Renée Julliard son dernier recueil reprenant ses chroniques et ses articles *Les Gazettes d'Adrienne Monnier (1925-1945)*⁴³.

À partir de juin 1955, Adrienne Monnier est atteinte de la maladie de Ménière qui provoque un dérèglement de l'oreille interne causant des vertiges et des hallucinations auditives. Elle exprime à Beach son désir d'en finir avec la vie tant elle souffre. Le 18 juin 1955, après avoir donné une séance de lecture sur les poèmes de Paul Valéry, lus par ses soins, elle se donne la mort en avalant une dose mortelle de barbituriques. Elle décèdera le lendemain soir à l'hôpital. Une semaine avant sa mort, elle avait mis en ordre tous ses papiers, rédigé son testament et écrit une note expliquant son geste. L'enterrement fut sobre et sans cérémonie, seuls ses proches étaient présents. Un hommage public lui fut rendu dans un numéro spécial du *Mercure de France* rédigé par Maurice Saillet en 1956⁴⁴. De manière posthume, sera publié *Souvenirs de Londres. Petite suite anglaise* d'Adrienne Monnier au *Mercure de France*⁴⁵.

2. Sylvia Beach

Sylvia (Nancy de son vrai nom) Beach, originaire de Bridgeton dans le New Jersey aux États-Unis, s'installe à Paris en 1916, sans se douter qu'elle y passera toute sa vie. Son enthousiasme pour la France et Paris lui est venu dans son enfance. En effet, en 1902, Beach, ses deux sœurs – Holly et Cyprian – et leurs parents vivent dans la capitale française pendant trois ans, car le père, le révérend Sylvester Beach, est affecté à l'Église presbytérienne américaine de Paris. À partir de ce voyage, Beach ne cesse d'être fascinée par la France. En 1916, Beach a vingt-neuf ans et revient à Paris, avec sa sœur Cyprian, actrice en devenir, en pleine première guerre mondiale. Son passeport indique qu'elle est « journaliste littéraire », mais elle vient en réalité dans la capitale française dans le but de lire de la poésie française et surtout de s'éloigner quelque temps de sa famille (le mariage de ses parents n'était pas des plus heureux). Sa passion pour la littérature, Beach la tient

⁴³ *Ibid.*, p. 457-460.

⁴⁴ RILEY FITCH, *op. cit.*, p. 564-565.

⁴⁵ MURAT Laure, *Passage de l'Odéon.*, *op. cit.*, p. 457-460.

de son enfance. En effet, plus jeune, Beach souffrait souvent de migraines et de crises d'eczéma, cela la contraignait à rester au sein du foyer familial avec comme seule occupation la lecture des œuvres de Shakespeare notamment. La guerre faisant rage en Europe, Beach décide de s'engager comme volontaire agricole en Touraine. Cette période est pour Beach la révélation de sa liberté et de ses capacités. En Touraine, Beach, étant la seule américaine, attire le regard de tous avec ses pantalons et ses cheveux courts, prémices d'une liberté vestimentaire pour les femmes. À cette même époque, Beach se cherche une carrière, mais, comme expliqué dans le premier chapitre, la guerre et la condition des femmes à cette époque limitent son champ de possibilités. Malgré son instruction sporadique et informelle qui la dirige vers une carrière de secrétaire, Beach cherche la voie qui lui convient le mieux. Elle a d'abord l'idée d'ouvrir une librairie francophone à New York une fois la guerre finie. Or, sa rencontre avec Adrienne Monnier change son destin⁴⁶. Elle s'inscrit à la bibliothèque de prêt de Monnier le 15 mars 1917 et, selon ses mots, « C'est ainsi que je m'enrôlai parmi les membres de la librairie d'A. Monnier, pour une année – qui ne s'acheva jamais⁴⁷. » Au moment de leur rencontre, Beach a trente ans et Monnier vingt-six. C'est à partir de ce moment-là que Beach envisage de passer toute sa vie à Paris. En 1918, elle s'engage pendant six mois comme secrétaire à la Commission des Balkans de la Croix-Rouge, plus précisément en Serbie, avec sa sœur. La cause de cet engagement et de cet éloignement de Monnier est le père de Beach. Attristé de ne pas avoir de fils qui s'engagerait pour la patrie, il exhorte sa fille à continuer à participer à l'effort de guerre. Malgré qu'elle n'incarne pas le héros masculin désiré par son père, elle ne souhaite pas renoncer à son indépendance de femme célibataire, aux États-Unis ou ailleurs. À la vue des horreurs causées par la guerre et le statut des femmes au sein de l'administration de la Croix-Rouge, ce séjour en Serbie affirme ses positions féministes. À son retour en France, Beach pense alors ouvrir une librairie francophone à Londres, lui permettant ainsi de rester proche de Monnier. Or, sur les conseils de Harold Monro, le directeur de la Librairie de la Poésie à Londres, elle se ravise rapidement. Dès le début de leur relation, il est clair pour Beach qu'elle veut être auprès de Monnier. Sa présence conditionne le choix d'avenir de Beach et sa décision d'ouvrir une librairie anglaise, complémentaire à celle francophone de Monnier, dans un

⁴⁶ RILEY FITCH, *op. cit.*, p. 28 et 42-59.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 48.

local à Paris, rue Dupuytren, en bas de la rue de l'Odéon. Grâce à l'argent envoyé par ses parents, Beach signe le bail et constitue son fonds avec des livres d'occasion. Comme La Maison des Amis des Livres, la librairie de Beach est aussi une boutique de prêt. La boutique propose, entre autres, les œuvres de William Butler Yeats, James Joyce et Ezra Pound. Le lundi 17 novembre 1919, Shakespeare and Company est né. Au début, seuls les clients de Monnier viennent à sa boutique. La jeune libraire en devenir n'est pas naïve et a bien conscience de la difficulté de faire lire de la littérature anglo-saxonne aux Français. Au fur et à mesure, les clients deviennent de plus en plus nombreux et de toutes nationalités confondues. Beach prend alors une place prépondérante dans le monde intellectuel du Paris de l'entre-deux-guerres. L'ouverture de Shakespeare and Company, première librairie anglophone dans la capitale, marque un tournant dans la vie littéraire parisienne. Beach propose également des revues anglaises et américaines contemporaines comme *The Dial*, *The Nation* et *The Egoist*. Avec le temps, Beach et sa librairie deviennent pour les Américains – jeunes et moins jeunes – un lieu et une personne ressources. Elle les aide à trouver un logement, à se déplacer dans la ville et sert aussi de point poste et de banque. Beaucoup d'étrangers de passage ou même vivant à Paris donnent l'adresse de Shakespeare and Company pour recevoir leur courrier afin de préserver leur anonymat et une certaine liberté de mouvement. C'est notamment le cas d'Ernest Hemingway et de la poétesse anglaise Bryher (Winifred Ellerman de son vrai nom). Par moment, Beach exerce plus le métier de secrétaire que celui de véritable libraire. Malgré les départs et les arrivées, les Américains trouvent toujours en Shakespeare and Company un lieu sûr où se retrouver, un point de repère⁴⁸. Par ailleurs, Bryher fut une amie proche de Beach. Bryher a pendant longtemps formé un ménage à trois avec la poétesse H. D. et le romancier anglais Kenneth Macpherson. Tous les trois ont créé en Suisse une petite structure éditoriale et de production de films « Pool » inspirés des techniques littéraires modernistes. Issue d'une riche famille victorienne, Bryher a contracté plusieurs mariages d'apparence, notamment avec Robert McAlmon, et fut la mécène de nombreuses personnalités. Figure également importante du

⁴⁸ *Ibid.*, p. 42-63 et 82.

modernisme, elle a édité, avec H. D., la revue cinématographique d'avant-garde *Close Up*⁴⁹.

L'arrivée d'Ezra Pound et de James Joyce à Paris est décisive pour l'avenir de la librairie. Avec Pound, Beach diffuse la littérature anglaise moderne et Joyce transforme Shakespeare and Company en maison d'édition. Shakespeare and Company contribue également à promouvoir des journaux d'avant-garde – ce que d'autres librairies importantes, telle la librairie américaine de la Rive Droite, ne font pas. Elle fait aussi circuler les textes de jeunes écrivains parmi les rédacteurs de petites revues et les directeurs d'imprimeries. Ainsi, Shakespeare and Company aide de nombreux jeunes écrivains à révéler leur talent. Sylvia Beach et James Joyce se sont rencontrés lors d'une réception donnée par André Spire en juillet 1920, réception où, à l'origine, Beach n'est pas invitée, mais Monnier insista pour qu'elle l'accompagne. Déjà à cet instant, Beach voue une grande admiration à l'écrivain irlandais. Le courant passe immédiatement entre eux et, après une longue discussion, il promet de passer à Shakespeare and Company dès que possible, ce qu'il fera dès le lendemain. À ce moment-là, des épisodes d'*Ulysses* sont déjà été publiés dans la revue newyorkaise *The Little Review* de Margaret Anderson et Jane Heap. Joyce avoue alors à Beach avoir quelques difficultés à faire éditer son prochain roman, mission que Beach se propose d'accomplir. L'écrivain accepte tout de suite cette proposition. Beaucoup ont alors affirmé, à tort, que Joyce était l'amant de Beach, au grand amusement de la jeune libraire⁵⁰.

Au fur et à mesure du processus éditorial, des commandes sont passées, la popularité de la librairie grandit et de plus en plus d'écrivains américains découvrent Shakespeare and Company. Par ailleurs, tout le travail qu'implique la publication d'*Ulysses* contraint Beach à prendre une assistante. C'est donc au printemps 1921 que Myrsine Moschos vient aider Beach à gérer sa petite entreprise, principalement la bibliothèque de prêt⁵¹.

Le 27 juillet 1921, Beach quitte la rue Dupuytren et emménage au numéro 12 de la rue de l'Odéon, dans une boutique plus spacieuse, avec pignon sur rue et deux pièces

⁴⁹ BOVIER François, « En marge de l'avant-garde américaine : le groupe Pool », dans *1895. Mille huit cent quatre-vingt-quinze*, n° 46, 2005, p. 5-35. Disponible en ligne : <https://journals.openedition.org/1895/312>

⁵⁰ RILEY FITCH, *op. cit.*, p. 83-116 et 128-129.

⁵¹ *Ibid.*

supplémentaires à l'étage. Elle se trouve donc dans la même rue que Monnier, avec qui elle vit désormais. La rue de l'Odéon est dorénavant le fief de deux grandes dames, figures de proue de la littérature française, américaine et anglaise. De nombreux écrivains français fréquentent la boutique de la jeune américaine. C'était le cas de Paul Valéry, André Gide – bien que plus âgé qu'elle – Valery Larbaud et Jean Paulhan avec qui elle deviendra amie⁵². Beach ne renie jamais ou essaie de masquer ses origines américaines et ne veut pas devenir française. Elle sait ce que la France lui a apporté et elle en est reconnaissante, mais elle reste fièrement américaine. Comme le dit Monnier, Beach est à la fois américaine et française, elle se retrouve dans les caractéristiques propres aux deux pays⁵³. Pour ses amis français proches, Sylvia Beach incarne l'Amérique⁵⁴. Beach organise de nombreuses rencontres pour mêler les cultures françaises et américaines, la barrière de la langue n'est pas un obstacle selon elle. Ses proches s'accordent à penser que Beach s'entend avec tout le monde, les jeunes, les vieux, les écrivains, les étudiants, les génies et les gens simples. La jeune femme est très proche d'Ernest Hemingway. Leur relation saine et durable fut déterminante pour les débuts de Shakespeare and Company⁵⁵. De plus, Beach a une vraie disposition naturelle pour les langues. Elle parle, en plus du français, l'espagnol et l'italien. Beach maîtrise le français à sa façon, elle s'est véritablement approprié la langue de Molière, elle en connaît les subtilités, les limites et les richesses. Elle ne s'empêche pas de créer des mots ou de nouvelles expressions idiomatiques⁵⁶.

La publication du roman *Ulysses* de James Joyce par Sylvia Beach change le cours de l'histoire de la librairie. À la boutique, les œuvres de Joyce se vendent désormais en quantité inédite, jusqu'à parfois plusieurs exemplaires par jour. Un mois après la sortie du livre, les sept-cent-cinquante exemplaires prévus initialement sont tous vendus. Fin 1922, James Joyce est l'auteur le plus vendu dans la librairie et, grâce à lui, les écrivains modernes anglais gagnent en visibilité au sein de Shakespeare and Company,

⁵² *Ibid.*, p. 131-141.

⁵³ MONNIER Adrienne, « Americans in Paris », dans MCDUGALL Richard, *The Very Rich Hours of Adrienne Monnier*, Lincoln, University of Nebraska Press, 1996, p. 413.

⁵⁴ MOSCHOS Myrsine, propos recueillis par RILEY FITCH Noël le 22 juin 1978, dans RILEY FITCH Noël, *Sylvia Beach, Une américaine à Paris*, Paris, Perrin, 2011, p. 143.

⁵⁵ RILEY FITCH, *op. cit.*, p. 375.

⁵⁶ MURAT Laure, *Passage de l'Odéon.*, *op. cit.*, p. 135 et 151.

par exemple Ezra Pound, Robert McAlmon et T. S. Eliot⁵⁷. En publiant *Ulysses*, Sylvia Beach apporte une énorme contribution à la production littéraire moderne. Elle a su voir le génie de son auteur faisant fi des critiques portant sur l'immoralité du roman. Une fois la première version du roman publiée, elle continue à œuvrer afin que d'autres versions améliorées voient le jour et que l'ouvrage soit traduit dans plusieurs langues et diffusé dans de nombreux pays. Dès la publication d'*Ulysses*, Shakespeare and Company devient « *the place to be* », l'endroit où il faut être et se faire voir, mais c'est surtout un lieu ouvert à tous, tous les jours, jusque tard le soir. Toutefois, une certaine tension se fait doucement sentir entre Sylvia Beach et James Joyce qui considère Shakespeare and Company comme l'objet de sa réussite. Or, dans une mouture de ses Mémoires jamais publiée, Sylvia Beach dit : « Shakespeare and Company fut mon invention, elle se situe bien entendu à un tout autre niveau qu'*Ulysses* [...] mais il s'agit néanmoins d'une chose que je peux revendiquer comme mienne. N'oubliez pas que ma librairie et la Compagnie volaient déjà de leurs propres ailes lorsque Joyce a débarqué⁵⁸. » Ainsi, Beach garde bien à l'esprit que la librairie est sa propre création, bâtie au prix de ses efforts, et dont la place dans le monde littéraire est bien antérieure à l'arrivée de Joyce. Beach a mis tout en œuvre pour faire de la renommée de Joyce ce qu'elle est aujourd'hui, mais jamais la librairie n'a appartenu à l'Irlandais⁵⁹.

En 1936, la librairie est confrontée à des difficultés financières majeures. La situation économique du monde du livre parisien, le krach boursier de 1929, les frasques de James Joyce et le retour des Américains au pays y sont pour beaucoup. Beach tente de solliciter l'aide des pouvoirs publics, mais sans succès. Pour éviter à la librairie de mettre la clé sous la porte, André Gide a alors l'idée de créer le comité *Les Amis de Shakespeare and Company*. De nombreux écrivains vont alors se mobiliser en souscrivant à l'association et en participant aux lectures publiques organisées au profit de la librairie. Gide initie le mouvement avec sa lecture de *Geneviève*. Des écrivains et amis américains de Beach, déjà rentrés au pays, reviendront parfois dans la Ville Lumière spécialement pour l'occasion. Shakespeare and Company a donc pu compter durant toute son existence sur la présence de deux amis de taille, jouant presque le rôle d'« anges gardiens » :

⁵⁷ RILEY FITCH, *op. cit.*, p. 181.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 352.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 253 ; 267 et 352.

André Gide et Bryher. Tous les deux ont apporté un soutien financier et moral à la librairie⁶⁰.

Au début de la seconde guerre mondiale, la librairie garde ses portes ouvertes. Beaucoup d'Américains sont partis mais des amis du cercle littéraire – quoique réduit – continuent à y venir. Le début de la guerre amène son lot de restrictions : difficulté à trouver certains livres, interruption des annonces publicitaires, diminution du nombre de clients, augmentation des impôts, etc. De plus, comme le dit Beach dans ses Mémoires, sa nationalité, ses fréquentations et sa place dans le milieu intellectuel font de Shakespeare and Company une menace aux yeux des nazis⁶¹. En ces temps difficiles, Beach peut compter sur son amie Bryher pour subvenir à ses besoins. Les parents de Beach, quant à eux, l'exhortent à revenir aux États-Unis, mais elle ne veut pas. En effet, en plus du risque de voyager en cette période, elle n'a pas de travail là-bas et craint de ne pas avoir assez d'argent pour revenir en France une fois la guerre finie. Par-dessus tout, elle ne veut pas fermer Shakespeare and Company ni s'éloigner de Monnier⁶². Comme le relate l'historienne américaine Noël Riley Fitch dans sa biographie de Sylvia Beach, Shakespeare and Company ferme définitivement ses portes en 1941 lorsque Beach refuse de vendre, pour la deuxième fois, son seul exemplaire du dernier roman de James Joyce, *Finnegans Wake*, à un officier nazi. Ce dernier la menace alors de lui confisquer tous ses biens. Beach prend la menace au mot et dans l'après-midi, avec l'aide de Monnier, de Maurice Saillet et de la concierge, vide entièrement sa boutique (livres, portraits, lettres, photographies, tables, chaises, étiquettes, y compris l'enseigne) et range tout dans un appartement inoccupé de l'immeuble, au troisième étage. Riley Fitch raconte également que Beach redoute davantage qu'on lui prenne tous ses livres, que d'aller en prison. Elle ne laisse aucune trace apparente de la boutique. Tout a disparu comme par magie. Les nazis sont arrivés à détruire cette véritable institution de la vie littéraire, là où les frasques de Joyce et le manque d'argent n'y étaient pas parvenus. Personne ne sut ce qu'il était advenu de Shakespeare and Company avant la Libération. Beach se fait tout de même

⁶⁰ MURAT Laure, *Passage de l'Odéon.*, op. cit., p. 174-177.

⁶¹ BEACH Sylvia, *Shakespeare and Company*, op. cit., p. 215-216.

⁶² RILEY FITCH, op. cit., p. 543-547.

arrêter par les nazis et internée dans un hôpital à Vittel pendant six mois, mais ils ne trouvèrent jamais sa librairie⁶³.

Enfin, la publication des Mémoires de Sylvia Beach en 1959 affirme sa place prépondérante dans le monde des lettres de l'entre-deux-guerres. L'exposition « Les Années vingt : les écrivains américains à Paris et leurs amis, 1920-1930 » qui eut lieu en mars 1959 à Paris met également à l'honneur la libraire américaine. La même année, elle reçoit un doctorat de lettres honorifique de l'université de Buffalo. Beach n'a pas seulement influencé le cours de l'histoire de la littérature, elle a également survécu à la plupart de ses contemporains et a vu la redécouverte de leurs œuvres après la guerre. Sa principale occupation durant les dernières années de sa vie est de trouver un endroit qui peut accueillir ses archives. Le 6 septembre 1962, Maurice Saillet la trouva morte – probablement d'une crise cardiaque – dans son appartement. Ses cendres reposent désormais à Princeton, aux États-Unis⁶⁴.

C. Deux parcours de vie entrelacés

La troisième partie de ce chapitre analysera le couple formé par Adrienne Monnier et Sylvia Beach. Toutefois, nous disposons de très peu d'outils clés pour enrichir la réflexion sur les couples littéraires et artistiques. Ces derniers font plus souvent l'objet de discours insistant sur le caractère sulfureux et romantique de leur relation, comme c'est le cas d'Arthur Rimbaud et Paul Verlaine⁶⁵ ou encore du livre *Journal de la création* de Nancy Huston. Par conséquent, nous devons construire notre propre analyse et emprunter des concepts à la sociologie de la famille, la sociologie du travail, la sociologie du couple et la psychologie. Enfin, le cas de Monnier et Beach est particulièrement singulier puisqu'il s'agit d'un couple homosexuel et non pas d'écrivaines mais d'intermédiaires.

Ce chapitre décrira dans un premier temps comment Monnier et Beach vivaient en couple et en quoi ce dernier était un vecteur de socialisation puis, comment elles travaillaient en couple au travers des notions d'« interdépendance », de « carrière couplée » et d'« amitié littéraire ». Dans un deuxième temps, nous étudierons la place

⁶³ *Ibid.*, p. 556.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 567-569.

⁶⁵ MONTENOT Jean, « Les couples en littérature. Badinages et écriture. Des sentiments à l'œuvre. », *Lire, Magazine littéraire*, n° 505, 9 mars 2022, p. 40-41.

d'intermédiaire qu'occupait ce couple au sein de la vie littéraire intellectuelle et en quoi elle fut également un vecteur de socialisation pour le couple.

1. Vivre en couple

Comme le dit la sociologue Claire Bidart, « La formation d'un couple est l'une des transitions importantes de la vie humaine. Elle combine un bouleversement intime, une mise en commun de la vie quotidienne et une projection dans l'avenir, mais aussi un haut niveau de socialisation⁶⁶ [...] ». C'est précisément le cas pour le couple formé par Adrienne Monnier et Sylvia Beach. L'installation en couple redéfinira la réalité des deux femmes. Leur quotidien se mettra à graviter autour d'un point commun, le couple – et leurs deux librairies. Elles formeront un duo qui les redéfinira mutuellement. Psychologiquement, en se mettant en couple, chacune des parties redéfinit effectivement sa vie par rapport à l'autre⁶⁷.

Une des rares théoriciennes à envisager Adrienne Monnier et Sylvia Beach comme un couple et à décrire cette relation est l'historienne Laure Murat dans son ouvrage *Passage de l'Odéon*. Spécialiste du genre, elle émet pour la première fois une pensée réflexive sur leur situation au sein d'un même ouvrage. Murat rapporte par ailleurs que la biographe de Sylvia Beach, Noël Riley Fitch, a du mal à admettre sous prétexte du manque de preuves – mais reconnaît tout de même – que Monnier et Beach formaient un couple affectif et sexuel à part entière. Le point de vue de Fitch est raisonnable d'une certaine manière : comment avoir des témoins de l'intimité au sein d'un foyer ? Alors que c'est précisément le but de cette intimité d'être à l'écart des regards extérieurs. De plus, comme le dit très justement Murat, on ne se pose pas ce genre de question quand il s'agit d'un couple hétérosexuel⁶⁸. Nous tenterons donc d'apporter des pistes de réflexion sur le couple formé par Monnier et Beach à partir de cette perspective. Pour sa part, la chercheuse Anna Krykun dans son article « Libraire, substantif masculin : Adrienne Monnier et Sylvia Beach ou l'avant-garde littéraire française à l'épreuve du genre », que nous avons déjà mentionné, ne semble pas thématiser Monnier et Beach comme un

⁶⁶ BIDART Claire, « Partager son réseau. Processus de positionnement du conjoint dans les réseaux personnels », dans *Temporalités*, n° 27, 2018. Disponible en ligne : <http://journals.openedition.org/temporalites/4126>

⁶⁷ *Ibid.*

⁶⁸ MURAT Laure, *Passage de l'Odéon.*, *op. cit.*, p. 378.

couple. L'autrice Violette Leduc, dans son autobiographie *La Batarde* (1964) parle, elle, de Monnier et Beach comme des amies⁶⁹.

Tandis que les grandes lignes sont visibles et compréhensibles, personne ne sait ce qu'il se passait réellement au sein du foyer des deux femmes ni ne connaît les détails de leur histoire d'amour⁷⁰. Elles ont toutefois œuvré sur des projets communs qui nous serviront de point de départ afin de percevoir quelle proportion prenait leur couple dans leur vie privée et professionnelle.

Comme nous l'avons vu plus haut, Adrienne Monnier et Sylvia Beach se sont rencontrées le 5 décembre 1916 et, depuis lors, ne se sont jamais quittées, bien qu'à la fin de leur relation, elles ne sont plus en couple. Avant de se pencher sur leur couple, il est important de noter deux éléments déterminants dans leur mode de vie : leur langue et leur famille. Tout d'abord, entre elles, elles parleront toujours en français. Le cercle d'amis proche et le noyau familial des deux femmes sont à majorité française, notamment composé de Léon-Paul Fargue et Valéry Larbaud ainsi que de la sœur de Monnier, Marie, et de son mari, le peintre Paul-Émile Bécot – bien que Beach ait également d'autres amis proches anglo-saxons⁷¹. Faut-il voir là un rapport de prévalence de la Française sur l'Américaine ? Ou simplement une asymétrie induite par la situation de migration de Beach, une Américaine à Paris ?

Ensuite, les deux libraires profitent d'un soutien financier important de la part de leurs familles respectives, tout en gardant leur indépendance. Par ailleurs, elles passent de nombreux week-ends et vacances à Rocfoin, avec la famille de Monnier, sans que jamais cette dernière ne se rende dans la famille de Beach aux États-Unis. Les deux femmes sont baignées depuis leur enfance dans un esprit de sororité. Elles ont en effet respectivement une et deux sœurs – pas de frère – qui sont présentes dans leur vie quotidienne. À ce propos, Adrienne et Marie Monnier considèrent même Beach comme leur troisième sœur et réciproquement⁷².

⁶⁹ LEDUC Violette, *La Batarde*, Paris, Gallimard, 1964, p. 233.

⁷⁰ RILEY FITCH, *op. cit.*, p. 15.

⁷¹ *Ibid.*, p. 42-59 et 140-141.

⁷² *Ibid.*, p. 42-59 et 450.

Les années de la première guerre mondiale renforcent les liens entre Monnier et Beach. L'Américaine était arrivée à Paris sans aucune intention d'y trouver un mari – Noël Riley Fitch rapporte d'ailleurs à ce sujet que la mère de Beach lui avait expressément recommandé « ne jamais [se] laisser toucher par un homme⁷³ ». D'ailleurs, au vu de la situation des femmes mariées en France à cette époque, qui plus est des femmes des milieux intellectuels, si Beach avait épousé un homme, elle n'aurait sans doute jamais eu la place prépondérante qu'elle acquerra avec sa librairie. Toutefois, Monnier prend dans la vie de Beach une place tout aussi importante que l'aurait fait un mari ou un parent, sans l'effacement personnel et la tendance au repli qu'une telle relation implique généralement⁷⁴. La rencontre des deux femmes change leur vie à jamais sur bien des niveaux, mais rencontrer Monnier a surtout permis à Beach de découvrir sa vocation. Beach trouve en Monnier et en Paris un véritable second foyer. Adrienne lui apprend les bases du métier de libraire en lui transmettant son savoir et ses clients. Sur le plan professionnel, l'apport de Monnier est donc plus important dans la vie de Beach que l'inverse. Comme le dit James Joyce, Monnier est la « conseillère de Shakespeare and Company », Beach ne prend pas souvent de décisions importantes sans consulter Monnier au préalable, ce qui n'est pas forcément réciproque. De plus, comme nous le verrons dans le chapitre suivant, c'est grâce à Beach que Monnier assume sa sexualité. Au travers de la correspondance que Beach entretient avec sa sœur Holly, nous savons que la mort de Suzanne Bonnierre, fin 1919, cause des tensions au sein du couple. En sus, Monnier est encore très proche de Beach lorsqu'elle décrit en détail dans *Souvenirs de Londres* en 1953 sa relation avec Bonnierre. Monnier écrit donc une lettre à Beach pour l'en avertir – geste prévenant et synonyme de la permanence d'une certaine intimité entre les deux libraires. Or, dans cette lettre, nous pouvons percevoir un certain malaise quant à cette première relation amoureuse, notamment par l'emploi de termes anglais – ce que Monnier fait très rarement⁷⁵. Comme toute relation, Monnier et Beach ont leurs hauts et leurs bas. Beach confia à sa sœur : « Nous nous sommes toujours bien entendues, mais elle me rendait folle parfois. » Leurs disputes, preuve d'une certaine intimité, se terminent

⁷³ *Ibid.*, p. 502.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 42-59 et 450. Sur la tendance au repli dans les couples hétérosexuels, voir DE SINGLY François, *Sociologie des familles contemporaines*, Paris, Armand Colin, 2023, p. 22-25.

⁷⁵ MURAT Laure, *Passage de l'Odéon.*, *op. cit.*, p. 341-343.

souvent par ce que Beach appelle un « pugilat paroxique » qui calme immédiatement les tensions⁷⁶.

De 1920 à 1937, Beach vit dans l'appartement de Monnier. Une allusion dans une lettre écrite à sa mère le 22 novembre 1920 le laisse entendre. Dès lors, les deux femmes sont beaucoup vues ensemble à l'opéra et lors de représentations de théâtre ou de ballet⁷⁷. Selon Laure Murat, l'emménagement de Beach chez Monnier marque la formation du couple, une transition s'opère. Beaucoup connaissent déjà les liens qui unissent les deux femmes, mais cet évènement les rend visibles de tous. Elles forment désormais un tout. Ce serait à partir de ce moment-là que commencerait leur relation intime⁷⁸. De plus, dans la symbolique du couple, emménager ensemble marque un tournant au sein du couple impliquant un engagement mutuel. Notons ici que c'est Beach qui déménage chez Monnier et non l'inverse, bien que la deuxième librairie de Beach dispose aussi de pièces de vie à l'étage. Cette cohabitation prend fin, en 1936, lorsque Beach revient de son premier voyage en Amérique depuis le début de sa vie parisienne. En effet, à son retour, Gisèle Freund a, à son tour, emménagé avec Monnier et les deux femmes vivent désormais ensemble. Après quinze ans de vie commune, Beach déménage quelques jours plus tard dans une des pièces au-dessus de sa propre librairie où elle vivra désormais seule jusqu'à la fin de sa vie. Bien que la raison officielle de ce déménagement soit le manque de place et le souci d'économie, Beach n'apprécie pas énormément Freund mais à son image, ne fait aucun scandale de cette rupture⁷⁹. Nous ne possédons aucun document qui atteste de la relation entre Monnier et Freund. Plusieurs raisons à cela : le désir d'Adrienne Monnier d'épargner les sentiments de Beach, le fait que Gisèle Freund ait toujours nié avoir eu une relation affective avec Monnier qui était de seize ans son aînée et la minimisation mutuelle de leur relation intime qui a pourtant été déterminante dans la vie professionnelle et privée des deux femmes⁸⁰. La séparation de Monnier et Beach met un terme aux heures les plus heureuses de l'Américaine. De fait, comme le dit Sylvia Beach, Adrienne Monnier était son seul amour. La fin de leur couple est par ailleurs ambiguë puisque les deux femmes restent très proches. Après le départ de Freund,

⁷⁶ RILEY FITCH, *op. cit.*, p. 75, 111 et 245-246.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 106.

⁷⁸ MURAT Laure, *Passage de l'Odéon.*, *op. cit.*, p. 207.

⁷⁹ RILEY FITCH, *op. cit.*, p. 113.

⁸⁰ MURAT Laure, *Passage de l'Odéon.*, *op. cit.*, p. 352.

Monnier et Beach ne revivront plus ensemble, c'est donc qu'il y a bel et bien eu une rupture entre elles – quoique qualifiable de tranquille et non conventionnelle. Beach aurait eu une histoire avec Camilla Steinbrugge, mais seulement une source internet mentionne ce nom ne nous permettant pas de confirmer l'information⁸¹. Beach pourrait-elle avoir continué à entretenir une fidélité certaine à Monnier ? La fin de la relation intime ne marque pas la fin de la collaboration professionnelle et de l'amitié des deux libraires. De plus, Beach continue de prendre ses repas tous les soirs chez Monnier (et Freund) et, même si les deux libraires ne vivent plus ensemble, elles continuent de former un couple aux yeux de leurs proches. Lorsque la seconde guerre mondiale éclate, Gisèle Freund a déjà fui le pays depuis quelques années, et Monnier et Beach se rapprochent davantage. Elles mettent leurs efforts en commun pour survivre et aider leurs proches. Il existait en effet une dévotion et un respect mutuel entre elles, qui dureront pendant les trente-huit ans de leur vie commune, jusqu'à la mort de Monnier. Même Bryher et H. D., Gertrude Stein et Alice B. Toklas n'entretenaient pas de relation aussi longue et durable. Monnier et Beach avaient l'une pour l'autre une grande estime. Un élément important à prendre en compte, comme le remarque Beach dans une mouture non publiée de ses Mémoires, est le fait que son couple avec Monnier était de notoriété publique. Tout le monde savait que les deux femmes entretenaient une relation intime même si elles ne semblaient pas la revendiquer⁸². À titre d'illustration, les deux femmes ne se qualifieront jamais de « couple », bien qu'on les perçoive comme tel et étaient invitées à des réceptions en tant que couple, chez Gertrude Stein par exemple. Cela a sans aucun doute influé sur l'identité du couple. Autre élément signifiant de leur relation : dans un texte rédigé peu après la mort de Monnier, Beach avoue que Monnier lui avait proposé de se suicider avec elle. Dans ce même manuscrit, Beach confie avoir été dévastée par la mort de Monnier, qu'elle avait aimée comme une amie, une sœur, une amante, une guide. Elle y exprime également un sentiment de regret, le regret de ne pas avoir plus profité du temps qu'elles ont passé ensemble, le regret de ne pas s'être concentrée sur ce qui comptait vraiment. Beach reste

⁸¹ « Sylvia Beach and Adrienne Monnier, The lesbian love story at the heart of a Parisian bookstore », sur *Europeana*, s. d. URL : <https://www.europeana.eu/fr/blog/sylvia-beach-and-adrienne-monnier> (Consulté le 18/05/23)

⁸² RILEY FITCH, *op. cit.*, p. 502-503 et 561.

évasive quant à ses sentiments, sans doute essaie-t-elle d'exprimer tout l'amour qu'elle portait à Monnier⁸³.

En 1923, Adrienne Monnier écrit dans son recueil en prose *La Figure* un petit poème avec des allusions tendres à Sylvia Beach – avec qui elle cohabite depuis trois ans – et leurs librairies qui se font face :

Déjà, Midi nous voit, l'une en face de l'autre,
Debout devant nos seuils, au niveau de la rue,
Doux fleuve de soleil qui porte sur nos bords
Nos Librairies⁸⁴.

Dans les pages de leurs Mémoires respectives, les deux femmes n'accordent qu'une petite place à leur relation. Tandis que, dans *Rue de l'Odéon*, Monnier raconte en détail son séjour londonien avec Suzanne Bonnier et ses tourments amoureux qui l'empêchent même de trouver le sommeil, elle ne parle de Beach que comme « sa grande amie » ou « mon amie Sylvia ». Elle la mentionne encore comme son « amie fraternelle » dans sa *Gazette* « Les Américains à Paris ». Dans le podcast de Christine Goémé, nous pouvons entendre Monnier parler de sa librairie et mentionner avec beaucoup de détachement « Sylvia Beach » et Sylvia Beach dire « Adrienne Monnier » tout aussi naturellement⁸⁵. Pourquoi si peu d'information, d'attention et d'attachement donnés à leur relation ? Peut-être ne voulaient-elles pas s'attarder à raconter les petits faits de leur quotidien ? Peut-être leur relation était-elle si précieuse qu'elles ne souhaitaient pas la partager ? Ou alors était-ce pour entretenir un certain mythe autour de leur relation ? Ou bien par respect l'une envers l'autre ? Les hypothèses sur cette absence sont nombreuses bien qu'impossibles à tester. Tout de même, Beach dédie ses Mémoires à la mémoire d'Adrienne Monnier, geste notable, bien que réalisé des années après la fin de leur relation. De plus, elle confie dans une interview accordée à Jackson Matthews le 2 juillet 1959 qu'elle n'avait pas dit sur Monnier tout ce qu'elle aurait aimé dire, de peur qu'elle ne prenne trop de place⁸⁶.

⁸³ LONGSTREET Stephen, *We All Went to Paris: Americans in the City of Light, 1776-1971*, MacMillan, New-York, 1972, p. 348.

⁸⁴ LURBIAU Aurore, LACHKAR Margot, ISLERT Camille, BERTHIER Manon, ANTOLIN Alexandre, *Écrire à l'encre violette, Littératures lesbiennes en France de 1900 à nos jours*, Paris, Le Cavalier Bleu Editions, 2022, p. 72.

⁸⁵ GOÉMÉ, *op. cit.*

⁸⁶ RILEY FITCH, *op. cit.*, p. 527-528.

Monnier, quant à elle, au plus fort de leur relation, a dédié son recueil de poèmes en prose *Fableaux* (1932) à Sylvia Beach.

Enfin, Adrienne Monnier et Sylvia Beach ont entretenu une grande correspondance tout au long de leur vie attestant de leur histoire d'amour. En effet, Murat rapporte de cette correspondance des mots de Sylvia Beach, tels que « Je n'aime que toi mon Adrienne à moi » ou encore « Mon Adrienne, je t'adore ». En plus des verbes « aimer » et « adorer », l'emploi du déterminant possessif marque une réelle proximité. Or, dans ce que nous possédons aujourd'hui de cet échange épistolaire, les manques sont nombreux. En effet, entre 1919 et 1923, c'est-à-dire durant les années cruciales de leur vie de couple, il n'existe plus de trace des lettres écrites de la main de Monnier adressées à Beach, bien que nous possédions toutes celles écrites par Beach. Il est très peu probable que Beach ait détruit délibérément les lettres qu'elle avait reçues de Monnier. L'hypothèse la plus plausible est que Monnier ait demandé explicitement à Beach de détruire cette correspondance. On peut alors légitimement se demander quel était le motif de cette destruction, alors que Monnier a, elle, conservé toutes les lettres que Beach et même Pierre Haour (avec qui, nous l'avons vu, elle a entretenu une relation) lui ont écrites. Autre fait étonnant quant aux échanges épistolaires de la libraire française est qu'elle n'ait conservé aucune des lettres que Suzanne Bonnierre et Gisèle Freund lui ont envoyées. Pourquoi une telle sélection ? Cette destruction est d'autant plus délibérée puisque Monnier a pris le temps de soigneusement trier et ranger tous ses papiers avant de se donner la mort. Ce sont donc des informations ou des preuves qu'elle ne souhaite pas laisser derrière elle. En quoi sa relation avec Haour est-elle plus légitime ou au contraire plus négligeable que celle avec Bonnierre aux yeux de Monnier ? Était-ce pour ne pas blesser Beach ? Or, ces deux relations ont eu lieu avant la rencontre des deux libraires. De plus, si c'était dans un but altruiste, pourquoi avoir fait détruire ses propres lettres ? Est-ce le désir de ne pas fournir de preuve de son homosexualité ? Pourquoi ne pas avoir demandé à Beach de détruire ses propres lettres aussi ? Ou bien encore était-ce pour garder une certaine intimité, un certain mystère sur son histoire et sa vie sentimentale⁸⁷ ?

⁸⁷ MURAT Laure, *Passage de l'Odéon.*, op. cit., p. 349-352.

2. Travailler en couple

Le couple que forment Monnier et Beach partageant leur intimité et travaillant côte à côte, nous amène à nous demander s'il est réellement possible de dissocier leurs travaux individuels de leurs travaux de couple.

Au-delà de vivre ensemble, les deux femmes travaillent presque face à face, à un trottoir d'écart, chacune à la portée du regard de l'autre. De plus, elles exercent le même métier. La disposition de leurs librairies est similaire : mêmes tables, mêmes chaises, des portraits aux murs. Sur le plan professionnel, Monnier et Beach sont complémentaires mais demeurent indépendantes ce qui, par définition, les rapproche et les distingue. Jamais ne naît l'idée d'une librairie commune. Les deux femmes, comme le dit Laure Murat, sont aussi bien dans leur vie professionnelle que privée, « sœurs sans être jumelles, associées mais distinctes ». Cet équilibre, ce style de vie, interdit toute rivalité, jalousie ou osmose. Les deux femmes gardent chacune leur identité propre, leurs spécificités, leur singularité. Pour ces raisons, l'historienne Laure Murat considère que leur couple est un cas unique tant sur le plan privé que professionnel⁸⁸.

Bien que les deux libraires aient des personnalités, des librairies et des clients différents, elles n'ont pas hésité à collaborer à travers de nombreux projets. C'est sur les travaux de traduction que Monnier et Beach ont pu mettre à profit leurs compétences respectives, leur connexion d'esprit et leur complémentarité. « La première a une belle maîtrise de la langue française, la seconde une faculté d'adaptation et une intuition des langues remarquables⁸⁹. » Or, il est intéressant de remarquer que Monnier exècre les exercices de traduction, confie-t-elle à Germaine Paulhan dans ses *Gazettes*. Monnier dit que « la traduction lui semble un inévitable appauvrissement, une singerie, presque une aberration⁹⁰ ». Elle soutient le fait que les traductions ne rendent pas service aux auteurs et dépouillent le texte, quel que soit le talent du traducteur. De plus, Monnier, prétendant ne pas parler l'anglais, fait une confiance aveugle quant aux textes et aux écrivains anglo-saxons que Beach lui recommande. Quoiqu'il en soit, les deux libraires ont produit un nombre remarquable de traductions à une époque où elles n'étaient pas encore

⁸⁸ *Ibid.*, p. 15 ; 141 ; 153 et 402-403.

⁸⁹ *Ibid.*, p. 157.

⁹⁰ *Ibid.*, p. 135.

abondantes. Les deux femmes collaboreront notamment sur la traduction du poème *La Chanson d'amour de J. Alfred Prufrock* de T. S. Eliot qui paraîtra dans le premier numéro de la revue *Le Navire d'argent* de Monnier, en juin 1925. Durant toute l'existence du périodique, elles produiront plusieurs traductions à quatre mains, comme en attestent les sommaires. Elles ont également traduit des textes pour la revue *Mesures*. En 1928, Monnier traduira un des rares articles de Beach « Le théâtre élisabéthain » paru dans une revue. En 1938, Monnier et Beach travaillent ensemble sur la traduction du roman *Paris 1900* de Bryher, paru dans un premier temps à La Maison des Amis des Livres⁹¹. Après la guerre, Beach traduira l'essai de Monnier sur *Ulysse* pour la *Kenyon Review*⁹². Enfin, comme nous pouvons le constater dans la préface de la nouvelle *Vierges folles* écrite par Monnier en 1932, cette dernière soumet ses textes à l'analyse critique de Beach et suit ses conseils quant au choix des mots et à la justesse du texte⁹³. Comme l'explique donc Claire Ducournau, le partenaire peut endosser le rôle du critique, du « médiateur durable » qui concurrence l'avis des autres critiques, amis, écrivains, collègues. Ducournau ajoute que l'entraide et la coopération au sein d'un couple de littéraires peuvent équilibrer symboliquement et matériellement la pression causée par le monde intellectuel, les auteurs, libraires et éditeurs masculins et, ainsi contribuer à leur indépendance et à leur épanouissement⁹⁴.

Le grand projet sur lequel elles œuvrèrent ensemble fut le roman de James Joyce, *Ulysses* en anglais, *Ulysse* en français. Dès le jour où Beach commence le travail d'édition du texte en anglais, c'est-à-dire dès 1920/1921, l'idée d'une traduction française par Monnier surgit. Dans la foulée, Monnier propose d'organiser une séance à sa librairie pour faire connaître l'écrivain irlandais au public français, chose faite le 7 décembre 1921, où les premiers extraits seront traduits par Jacques Benoist-Méchin. La traduction complète, publiée à La Maison des Amis des Livres en février 1929, ne fut pas une mince affaire. Le projet d'une traduction intégrale verra véritablement le jour en 1924, à l'occasion du premier numéro de la revue *Commerce*. L'équipe de traducteurs sera composée

⁹¹ *Ibid.*, p. 134-169 et 457.

⁹² RILEY FITCH, *op. cit.*, p. 562.

⁹³ MONNIER Adrienne, *Vierges folles*, Paris, Éditions Sillage, 2021.

⁹⁴ DUCOURNAU Claire, « Le couple littéraire comme unité d'analyse croisée : quelques pistes autour de Marie NDiaye et Jean-Yves Cendrey », dans *Genre et sociologie de la littérature : perspectives croisées*, sous la direction de DEGRANDE Laura, DURIAU Nicolas, LUCCA Siân et ZINZIUS Laura, *CONTEXTES*, n° 33, septembre 2023 [à paraître].

d'Auguste Morel, Stuart Gilbert, Valery Larbaud, le tout supervisé par Monnier, aidée de Beach et de James Joyce lui-même. La parution de la traduction est immédiatement un succès et le travail des traducteurs est salué. Par ailleurs, dans ce grand projet à l'origine en langue anglaise, Monnier doit faire preuve d'un grand discernement et s'en remettre au jugement de Beach. Certains disent que cette grande entreprise a rapproché les deux libraires et que ce n'est pas anodin si elles ont pris la décision d'emménager ensemble à ce moment-là. Par ailleurs, la relation entre Monnier et James Joyce est bien différente de celle qu'il entretient avec Beach. En effet, comme l'explique Laure Murat, Monnier est plus intransigeante avec l'auteur, ce que Beach pense tout bas, Monnier le dit tout haut. La relation que les libraires entretenaient avec l'auteur était donc différente sans être opposée⁹⁵. En plus de renforcer leurs liens, ce travail d'édition/traduction marquera leur singularité. Comme le dit Laure Murat, « Entre *Ulysses* et *Ulysse*, le monde anglo-saxon et l'esprit français, le 12 et le 7 rue de l'Odéon, la différence semble tenir au propre comme au figuré au fil de ce 's' final⁹⁶ [...] ». En effet, chacune a pu démontrer ses compétences spécifiques.

Le travail commun autour de l'œuvre générale de James Joyce a continué même après la publication d'*Ulysse* avec notamment le travail de diffusion. Monnier introduit pour la première fois en France *Finnegans Wake* en anglais dans le numéro du 1^{er} octobre 1925 du *Navire d'argent* sous le titre « *From Work in Progress* », l'œuvre ayant déjà essuyé de nombreux refus. Monnier va également œuvrer pour la traduction d'« Anna Livia Plurabelle », avec Samuel Beckett, Alfred Péron, Paul Léon, Eugène Jolas, Ivan Goll et Philippe Soupault à partir de fin 1930. Une séance est organisée à La Maison des Amis des Livres pour l'occasion en mars 1931, où Monnier livrera notamment une conférence sur la réception d'*Ulysse* en France et où elle exprimera notamment le malaise et l'intérêt qu'elle éprouve à l'égard de l'œuvre du romancier irlandais. Avec cette traduction et cette séance, Monnier achève le travail de Beach autour de l'œuvre de James Joyce. La publication de la traduction d'*Ulysse* en français à La Maison des Amis des Livres a donc permis aux deux libraires de s'inscrire dans l'histoire des grandes œuvres littéraires du XX^e siècle, bien qu'elles soient longtemps oubliées⁹⁷.

⁹⁵ MURAT Laure, *Passage de l'Odéon.*, op. cit., p. 249.

⁹⁶ *Ibid.*, p. 246.

⁹⁷ *Ibid.*, p. 260-267.

3. Couple et amitié littéraire

Tout d'abord, on pourrait penser la relation professionnelle qu'entretiennent Adrienne Monnier et Sylvia Beach comme une relation d'amitié littéraire. Or, les deux jeunes femmes forment un couple – du moins pendant seize ans. Ensuite, distinguer la notion de couple de celle d'amitié littéraire est en réalité plus complexe qu'il n'y paraît, car, selon les définitions, leurs caractéristiques sont différentes. Fondamentalement, ce qui distingue un couple d'amis est la présence ou non d'amour. Or, selon le *Trésor de la Langue française*, l'amitié inclut un certain amour réciproque, une relation affective mais pas amoureuse ni familiale⁹⁸. Cette indifférenciation des types de relations met précisément le doigt sur une assimilation récurrente dans le vocabulaire des communautés lesbiennes de l'époque avec la figure des « deux amies » – nous aurons l'occasion d'y revenir dans le troisième chapitre. De plus, comme nous l'avons vu, Adrienne Monnier et Sylvia Beach se qualifiaient elles-mêmes d'« amies ». Toutefois, à ce stade de notre réflexion, nous pouvons sans grand risque postuler qu'elles forment un couple à part entière. Mais tout couple n'implique-t-il pas forcément une part d'amitié également ? En revanche, Jean-Christophe Merle et Bernard Schumacher font principalement reposer la notion d'amitié sur la confiance, la présence d'objectifs communs, de bienveillance – des valeurs similaires à celles partagées par un couple, en principe – mais selon eux, l'amitié n'inclut pas d'amour, de liens familiaux, de camaraderie, de relations professionnelles⁹⁹. Par contre, comme l'explique Denis Saint-Amand dans son article « Amitiés et affections littéraires », la confiance peut tout à fait être rompue dans une relation amicale, voire inexistante¹⁰⁰. Si l'on prend le cas de Monnier et Beach, lorsqu'elles sont séparées, elles entretiennent une forme de relation amicale dont la confiance a inévitablement été ébranlée à cause de la liaison entre Monnier et Gisèle Freund. Toujours selon Denis Saint-Amand, l'amitié littéraire relève de la solidarité et peut se manifester publiquement par des pratiques propres à la littérature telle que la dédicace¹⁰¹. À nouveau, notre cas prête à

⁹⁸ « Ami, ie » sur *TLFi : Trésor de la langue Française informatisé*, ATILF - CNRS & Université de Lorraine [en ligne]. URL : <https://www.cnrtl.fr/definition/ami> (Consulté le 01/08/23)

⁹⁹ MERLE Jean-Christophe, SCHUMACHER Bernard, *L'Amitié*, Paris, Presses universitaires de France, 2005, p. 1-2.

¹⁰⁰ SAINT-AMAND Denis, « Amitiés et affections littéraires » dans WHIDDEN Seth (dir.), *Rimbaud, Verlaine et Cie, « un devoir à chercher »*. À la mémoire de Yann Frémy, Paris, Classiques Garnier, 25 octobre 2023 [à paraître].

¹⁰¹ *Ibid.*

confusion, car Monnier dédie *Fableaux* à Beach. Montrer l'amitié par ce genre de gestes peut paraître un peu superficiel et intéressé, or ce n'était pas le cas pour Monnier et Beach. En effet, il existe des amitiés littéraires moins portées sur l'intérêt – bien que Pierre Bourdieu dise que le désintéressement total ne soit pas réellement possible, il est toujours motivé par une raison pratique¹⁰². Michel Lacroix parle alors d'amitié entre écrivains – dans notre cas entre intermédiaires – où les échanges ne sont pas forcément portés sur la littérature¹⁰³. Ainsi, Saint-Amand soulève la question de savoir si une relation amicale peut potentiellement exister aux côtés d'une relation amoureuse. Nous pouvons postuler que c'est le cas pour Monnier et Beach – elles n'hésitent pas à mettre leur amour de côté au sein de leur activité professionnelle – bien que l'on puisse également les considérer comme un couple. Monnier et Beach ont mis de côté leur relation de couple au sein du champ littéraire au profit de leur rigueur de travail. En réalité, Monnier et Beach n'ont jamais mis le monde intellectuel à distance, si ce n'est lors de leurs vacances à Rocfoin, et encore. La littérature fait partie intégrante de leur couple. Saint-Amand ajoute que l'amitié entre écrivains-intermédiaires peut aller au-delà des discours textuels et paratextuels figés et ainsi s'inscrire dans une sphère plus intime et informelle comme une correspondance – Monnier et Beach en ont une importante – ou des dîners – Beach continue à prendre ses repas chez Monnier jusqu'à la fin de sa vie¹⁰⁴. Par ailleurs, selon Jacques T. Godbout, les relations amicales sont basées sur un système de dons¹⁰⁵. Or, comme l'explique Alain Caillé, un don n'est jamais entièrement gratuit et désintéressé. On espère systématiquement quelque chose en retour sans que ce soit nécessairement le cas. Ainsi, comme le dit Caillé, l'amitié repose sur une forme d'incertitude impliquant une certaine liberté et de la confiance. Les « dons » peuvent être de natures diverses. Dans le cas de Monnier et Beach, il y a bien échange de dons tels que : des traductions et des corrections de textes, des recommandations, de l'hospitalité, des conseils, de l'échange de savoir, de la solidarité. Le don permet ainsi au lien amical – et même au couple – d'être

¹⁰² BOURDIEU Pierre, « Un acte désintéressé est-il possible ? », *Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action*, Paris, Seuil, [1994] 1996, p. 149-167.

¹⁰³ LACROIX Michel, « “La plus précieuse denrée de ce monde, l'amitié”. Don, échange et identité dans les relations entre écrivains », dans *CONTEXTES*, n° 5, 2009. Disponible en ligne : <http://journals.openedition.org/contextes/4263>

¹⁰⁴ SAINT-AMAND, *art. cit.*

¹⁰⁵ GODBOUT Jacques T., CAILLÉ Alain, *L'Esprit du don*, Montréal, Boréal, 1992, p. 32-43.

une richesse pour les deux membres¹⁰⁶. En sus, selon Bourdieu, ce don est inévitablement un minimum motivé, car, dans le monde littéraire et culturel, le désintéressement est profitable¹⁰⁷. Enfin Michel Lacroix précise qu'il faut observer la part que chacun accorde à ses relations amicales – y compris à son couple – et à sa propre carrière professionnelle, littéraire. Il peut y avoir conflit à ce sujet. Dans notre cas, nous ne pouvons pas précisément parler de conflit, car les échanges ou les dons entre Monnier et Beach ont fait leur renommée et la richesse de leur carrière. Lacroix ajoute que ces échanges peuvent précisément être fondateurs d'identité¹⁰⁸.

En somme, l'histoire d'Adrienne Monnier et Sylvia Beach est complexe, car elle implique à la fois un couple mais également une relation amicale simultanée à ce couple et postérieure à leur rupture. De plus, cette relation amicale n'a pas lieu entre écrivaines mais entre intermédiaires. La sphère culturelle a toujours été centrale dans leur vie commune. Toutefois, l'amitié littéraire a fait partie intégrante de la majorité des relations entre les écrivains de l'*Odéonie*. Nous pouvons alors nous demander à quel degré la relation intime des deux libraires a pesé dans leurs décisions et carrières professionnelles. À cette question, il est difficile de répondre dans la mesure où ne connaissons pas les détails de l'intimité des deux libraires. Nous tenterons d'y revenir plus loin dans ce travail, à la lumière d'éléments supplémentaires.

4. Le couple, un vecteur de socialisation

Tout au long de notre vie, nous sommes confrontés à des processus de socialisation c'est-à-dire « la façon dont la société forme et transforme les individus ». Muriel Darmon précise que la socialisation est une « manière d'envisager le réel et un type de regard à construire¹⁰⁹ » et non un « domaine ». On différencie généralement la socialisation primaire – celle qui a lieu durant l'enfance et l'adolescence – de la secondaire – qui a lieu à l'âge adulte, bien que cette délimitation soit variable¹¹⁰. La sociologue Muriel Darmon explique que Peter Berger et Hansfried Kellner considèrent la vie de couple comme un

¹⁰⁶ CAILLÉ Alain, *Don, intérêt, désintéressement. Bourdieu, Mauss, Platon et quelques autres*, Paris, La Découverte/MAUSS, 1994, p. 31-37 et 238.

¹⁰⁷ BOURDIEU Pierre, « Un acte désintéressé est-il possible ? », *op. cit.*

¹⁰⁸ LACROIX, *art. cit.*

¹⁰⁹ DARMON Muriel, *La socialisation*, Paris, Armand Colin, 2023, p. 6.

¹¹⁰ *Ibid.*, p. 8-9.

vecteur de socialisation secondaire. En effet, la vie de couple implique une confrontation et un échange de la façon dont chaque membre du couple appréhende le monde qu'il a lui-même acquis par des processus de socialisation antérieurs. Selon Berger et Kellner, cette socialisation secondaire se traduit par « l'intériorisation de *nomos* commun, c'est-à-dire d'un univers partagé de référence et d'action¹¹¹ ». C'est précisément le cas pour Adrienne Monnier et Sylvia Beach dès le moment où elles cohabitent. La socialisation conjugale redéfinit leur rapport au monde et implique parfois une sélection non délibérée dans leurs fréquentations, comme Sylvia Beach qui, avec le temps, ne fréquente plus sa sœur Holly. La socialisation secondaire conjugale est donc tout aussi importante dans la vie que la socialisation primaire, mais ces dernières n'ont pas la même structure. En effet, dans la première, les individus participent pleinement à l'élaboration de la vie de couple. Par contre, ce qui est inconscient, c'est le processus même de socialisation. Ainsi, Darmon explique que la socialisation conjugale donne l'impression aux conjoints que la mise en couple révèle leur véritable identité. Or, il s'agit en réalité d'une « invention » de la co-construction causée par la cohabitation, c'est-à-dire que les partenaires se construisent et s'influencent l'un l'autre¹¹². Nous pouvons donc observer chez Monnier et Beach des logiques d'entre-transformations au niveau des compétences professionnelles, linguistiques, des goûts littéraires – elles n'hésitent pas à se faire des recommandations – ou encore des rencontres amicales. Enfin, le chapitre suivant sera l'occasion de revenir sur les particularités de ce couple homosexuel.

5. Interdépendance

Cette description de leur collaboration nous amène à observer que les carrières d'Adrienne Monnier et Sylvia Beach sont interdépendantes, c'est-à-dire qu'elles n'ont cessé d'être en interaction en s'apportant mutuellement de l'aide et des ressources. La notion d'interdépendance, utilisée ici pour décrire un partenariat professionnel, est liée à la théorie des échanges sociaux développée par le sociologue américain Peter Blau. En effet, cette théorie « permet d'englober la complémentarité, la contribution et le respect partagés sous le concept d'interdépendance, défini comme une condition des relations

¹¹¹ *Ibid.*, p. 95.

¹¹² *Ibid.*, p. 94-95.

dans lesquelles les parties valorisent mutuellement leurs ressources¹¹³ ». Ces caractéristiques définissent précisément l'histoire de Monnier et Beach. Nous pouvons effectivement parler de partenariat de travail, bien que tacite, entre les deux libraires, car, comme Peter Blau l'explique, lors d'échanges sociaux, les membres du partenariat offrent leurs ressources dans le but de recevoir, en échange, des retours sociaux. De fait, Monnier offre à Beach son expertise en matière de gestion de librairie, ses conseils avisés d'autogestion, sa clientèle parisienne, ses relations professionnelles et amicales françaises et, reçoit en échange du prestige, de nouveaux sujets d'intérêt et de la reconnaissance professionnelle. Beach, quant à elle, fournit des compétences linguistiques, des relations en dehors de l'Hexagone, de la diversité culturelle et se voit donner en contrepartie une reconnaissance institutionnelle et professionnelle également. Ce partenariat est équitable et profitable aux deux libraires sans que ne s'installe de hiérarchie entre elles. En effet, comme nous l'avons démontré dans le point précédent, Monnier et Beach sont complémentaires et sur le même pied d'égalité au travail. De plus, ce partenariat va au-delà de la simple envie de travailler ensemble et repose sur une nécessité et un enrichissement mutuels. Bien qu'elles soient indépendantes, elles ont besoin l'une de l'autre. Elles auraient tout à fait pu travailler séparément mais la portée de leur travail n'aurait sans doute pas été aussi vaste et riche. Donc, de leur complémentarité découle une relation d'interdépendance où leurs ressources respectives sont valorisées, mutualisées et produisent des retours sociaux profitables aux deux libraires. L'échange partenarial repose sur trois conditions : l'attraction, la confiance et la négociation. Dans un premier temps, les deux collaboratrices étaient attirées l'une par l'autre et avaient, en effet, envie de travailler ensemble. Ensuite, les deux femmes avaient totalement confiance l'une envers l'autre, ce qui leur a permis de mettre leurs ressources en commun sans crainte d'être instrumentalisées. Enfin, il faut généralement établir des règles d'échange au sein d'un partenariat. Dans notre cas, cette dernière condition n'est pas utile, car les échanges entre Monnier et Beach sont spontanés et réciproques, sans risque de fourberies, probablement grâce à l'amour qui existait entre elles¹¹⁴.

¹¹³ NOLET Anne-Marie, COUSINEAU Marie-Marthe, MAHEU Josiane, GERVAIS Lise, « L'interdépendance dans la recherche partenariale », dans *Nouvelles pratiques sociales*, vol. 29, n° 1-2, 2017, p. 271-287. Disponible en ligne : <https://id.erudit.org/iderudit/1043406ar>

¹¹⁴ *Ibid.*

6. Une carrière couplée

En sociologie des professions, l'interdépendance des carrières fait surgir la notion de carrière « couplée », qui dérive elle-même de l'analyse des appariements sélectifs. La notion de carrière couplée s'emploie habituellement pour parler du processus de construction conjointe de carrières strictement professionnelles¹¹⁵. La sociologue Laure de Verdalle a étudié ces carrières couplées et propose plusieurs configurations de couplage possibles. Comme nous l'avons vu, les vies professionnelles de Monnier et Beach sont étroitement liées. Leur carrière et leur réputation sont bâties sur des bases similaires et auraient sans doute évolué différemment si elles n'avaient pas collaboré. À partir de ce que la sociologue explique sur la théorie des configurations de couplage, nous pouvons postuler que le couple formé par Adrienne Monnier et Sylvia Beach s'inscrit dans deux configurations de couplage différentes mais successives. En effet, au moment de leur rencontre, Monnier, déjà établie Rive Gauche depuis quelques années, a une longueur d'avance sur Beach, la jeune américaine qui s'installe à Paris et ouvre son premier commerce. Monnier joue alors, en quelque sorte, le rôle de mentor. Or, leur liaison évolue et leur rencontre donne lieu à une relation et une collaboration pérennes, qui permettent progressivement aux jeunes femmes d'entrer dans une nouvelle configuration de couplage où elles progressent de pair dans le même milieu en s'appuyant l'une sur l'autre. Elles franchissent un certain nombre d'étapes ensemble, comme l'arrivée de James Joyce en *Odéonie* et la réalisation de nombreux travaux en commun. Cette deuxième configuration de couplage se fait relativement au début de leurs carrières. Avec le temps, leur réputation respective est équivalente, chacune avec ses particularités, et croissante. C'est ce que Laure de Verdalle nomme un couplage « synchrone ». Leur rencontre crée une dynamique enrichissante pour leur carrière. Il faut cependant noter que la théorie développée par Laure de Verdalle implique une notion de hiérarchie au sein du « couple ». Or, dans ce cas-ci, comme expliqué au point précédent, on ne peut parler de grade entre les deux femmes. Bien qu'au début de leur relation Monnier soit plus avancée dans sa carrière que Beach et lui enseigne les bases du métier, il n'y aura pas une préva-

¹¹⁵ BECKER Howard Saul, CARPER James, « The Development of Identification with an Occupation », dans *American Journal of Sociology*, vol. 61, n° 4, 1956, p. 289-298.

lence professionnelle de l'une sur l'autre¹¹⁶. Toutefois, il ne faut pas perdre de vue que leurs carrières sont imbriquées mais distinctes. En effet, elles partagent un même carnet d'adresses – l'imprimeur Maurice Darantière par exemple – elles fréquentent le même cercle d'amis – Larbaud et Valéry – et mobilisent des ressources communes qui sont propres à leur couple – leur curiosité infatigable – tout en gardant des projets personnels distincts et une ligne éditoriale, littéraire et de travail personnelle.

Cette notion, qui s'applique donc à l'origine à des collaborations strictement professionnelles, nous intéresse ici puisque, le partenariat d'Adrienne Monnier et Sylvia Beach inclut une dimension affective. On pourrait donc parler de carrières dites « encouplées ». En effet, leur collaboration n'a pas tout à fait commencé par une coopération strictement professionnelle et désintéressée comme c'est le cas dans l'analyse de Laure de Verdalle. Dès le début, leur relation est plus qu'un partenariat : il existe entre les deux femmes de l'amitié et de l'admiration – éléments qui mèneront par la suite à une relation affective et amoureuse. Bien qu'elle conçoive qu'une collaboration puisse être plus que purement pratique, Laure de Verdalle n'aborde pas le plan affectif dans son analyse. La relation entre Monnier et Beach sera pérenne et durera jusqu'à la mort de Monnier, bien que beaucoup de carrières couplées prennent fin avant la mort d'un des deux membres¹¹⁷.

D. Deux figures intermédiaires¹¹⁸

1. Collaborer au profit de la promotion des lettres

Ensemble, Adrienne Monnier et Sylvia Beach ont rassemblé le meilleur de la littérature française et anglo-saxonne de leur époque. Malgré un contexte peu favorable à la condition des femmes, Monnier et Beach réussiront à promouvoir et à aider un grand nombre de textes et d'écrivains – majoritairement des hommes – à faire leur place dans la sphère littéraire. Conjointement, elles vont lier des mondes, établir des connexions interculturelles et créer des liens inédits dont peu de gens connaissent l'origine de nos

¹¹⁶ DE VERDALLE Laure, « Faire carrière avec des artistes en jouant sur la stabilité des relations de travail », dans *Temporalité*, n° 27, 2018. Disponible en ligne : <http://journals.openedition.org/temporalites/4159>

¹¹⁷ *Ibid.*

¹¹⁸ Sur les intermédiaires du monde artistique voir : LIZÉ Wenceslas, NAUDIER Delphine, ROUEFF Olivier, *Intermédiaires du travail artistique. À la frontière de l'art et du commerce*, Ministère de la Culture - DEPS, 2011.

jours. Elles n'hésiteront pas, par exemple, à recommander Ernest Hemingway à Jean Paulhan afin qu'il soit publié au sein de la *Nrf*. Les amitiés de l'une devenaient les contacts professionnels de l'autre et inversement. Le plus bel exemple demeure la publication de James Joyce chez Gallimard. En effet, un commentateur de l'émission de Christine Goémé le mentionne : c'est grâce à l'accueil commun de Monnier et Beach que Joyce restera vivre à Paris pendant de si longues années¹¹⁹. Ou bien encore la publication dans *Le Navire d'argent* du poème *La Chanson d'amour de J. Alfred Prufrock* de T. S. Eliot. Beach a aussi renseigné Bryher sur le cinéma français pour sa revue *Close Up* en lui conseillant des rencontres avec des personnalités françaises. Les séances de lecture organisées dans les deux librairies augmenteront également ce brassage culturel. Des amitiés se nouaient lors de ces séances ce qui favorisait les collaborations intellectuelles et artistiques internationales. Dans ce monde intellectuel de l'entre-deux-guerres, Monnier et Beach avaient précisément une place d'intermédiaire. Ainsi, elles étaient de véritables passeuses dans leur activité de vente et de prêts de livre, dans l'organisation de soirées, dans l'exercice de traduction, mais aussi dans leur activité revuistique.

Comme nous l'avons déjà abordé dans le premier chapitre, le monde intellectuel et artistique du début du XX^e siècle en Europe est marqué par une vague moderniste qui se veut en dehors des codes, remettant en question les normes et les valeurs. Au vu de son étendue, le mouvement n'est pas unifié et regroupe une multitude de personnalités venues d'horizons différents, favorisant ainsi les échanges culturels – le modernisme s'oppose précisément au repli sur soi-même. En supervisant et vendant toutes les petites revues d'avant-garde, Monnier et Beach contribuent justement à la promotion du modernisme ainsi qu'à la diffusion des idées novatrices et des jeunes auteurs et artistes¹²⁰. Le modernisme est en quête d'une véritable diversité de points de vue y compris ceux des femmes. Le milieu moderniste laisse ainsi une large place aux femmes intellectuelles, artistes et même éditrices, au contraire des milieux avant-gardistes. Ces derniers sont exclusifs et composés de petits groupes fermés et compétitifs qui ont recours à la pratique

¹¹⁹ GOÉMÉ, *op. cit.*

¹²⁰ AMFREVILLE Marc, CAZÉ Antoine, FABRE Claire, « XVIII. Le modernisme (1900-1930) », dans AMFREVILLE Marc (dir.), CAZÉ Antoine, FABRE Claire, *Histoire de la littérature américaine*, Paris, Presses universitaires de France, 2014, p. 167-182. Disponible en ligne : <https://www.cairn.info/histoire-de-la-litterature-americaine--9782130633457-page-167.htm>

du manifeste et de l'agressivité¹²¹. Marie-Jo Bonnet explique alors au sujet des avant-gardes que bien qu'elles veuillent se défaire du patriarcat, de la domination du père, du mari, du passé et des règles, elles ne laissent pas de place aux femmes. La seule façon pour les femmes d'être légitimées et reconnues est d'être mariées ou en couple avec un homme (connu) du milieu. L'avant-garde cantonne donc la femme à une posture non créatrice et dépourvue de génie. Dans ce contexte, ces femmes en viennent à intérioriser cette seconde place. Comme nous avons pu le constater dans le chapitre I, les femmes qui brisent cette condition sont alors des exceptions et des expatriées qui exercent dans des domaines secondaires comme Gisèle Freund et la photographie, ou encore des femmes lesbiennes. Ainsi, contrairement au modernisme, l'avant-gardisme met totalement à distance le questionnement sur le genre et les normes qui lui sont assignées¹²². On comprend ainsi mieux la position réticente d'Adrienne Monnier par rapport à l'avant-garde Dada et surréaliste. Bien que Monnier ne soit pas spécialement féministe – nous y reviendrons plus loin – elle et Beach vont œuvrer toute leur vie à la diffusion du savoir et de la littérature multiculturels ainsi qu'au questionnement du genre. De plus, pour les deux libraires, vivre dans l'ombre d'un mari n'est pas concevable. Enfin, comme l'explique un commentateur du podcast « Profils perdus », Monnier était une femme de son temps qui voulait vivre au présent et par conséquent dans une ère moderniste¹²³.

Par ailleurs, selon Anna Krykun, tous ces services rendus aux auteurs n'étaient pas purement désintéressés et relevaient de stratégies commerciales bien rôdées puisque les deux libraires ne parvenaient pas à se faire reconnaître dans la profession littéraire autrement. Se rendre invisibles et au service de tous serait alors une stratégie commerciale indispensable à leur réussite. Krykun ajoute que ces stratégies primaient sur les relations avec les écrivains et, d'une certaine façon, les femmes libraires se complaisaient dans cette posture d'effacement. Selon Krykun, l'acceptation de cet effacement contribuerait à la stratégie relationnelle que Monnier et Beach mettaient en place. Par conséquent s'ensuit une interprétation genrée de leur attitude vis-à-vis des critiques contemporains et des auteurs avec qui elles travaillent. Ainsi, leur rôle d'intermédiaire serait propre à leur genre

¹²¹ BOVIER, *art. cit.*

¹²² BONNET Marie-Josèphe, « L'avant-garde, un concept masculin ? », dans *Itinéraires*, n° 1, 2012, p. 173-184. Disponible en ligne : <https://journals.openedition.org/itineraires/1336>

¹²³ GOÉMÉ, *op. cit.*

féminin qui impliquerait « par nature » de la générosité et de la bienveillance et les limiterait à un rôle genré de « bonne maîtresse de maison ». Contrairement à cette interprétation, Adrienne Monnier, comme nous le verrons en détail dans le chapitre suivant, met à distance la part de la féminité qui se soumet délibérément et critique vivement les femmes qui se résignent à leur condition. Dans *Les Vertus*, Monnier exprime comment les femmes s'approprient et en même temps s'écartent de la docilité qu'on leur associe. Adrienne Monnier confesse toujours laisser le premier et dernier mot aux auteurs mais elle « choisit ses batailles ». Les deux libraires expliquent calculer les signes d'attention qu'elles donnent et reçoivent, maîtriser leurs émotions, être courtoises et aimables avec tous, s'autodiscipliner au travail. Toutefois, dans « Lettre à un jeune poète » publié dans *Le Navire d'argent*, Adrienne Monnier explique accepter ce second rôle au profit d'une liberté d'agir sans pour autant y voir de la manipulation¹²⁴. Ainsi, avoir une certaine rigueur de travail et du détachement quant à ses relations pourraient aussi simplement être la preuve d'un certain professionnalisme. Les deux jeunes femmes ne sont pas naïves et se rendent bien compte qu'être serviables avec les auteurs ne peut que leur être bénéfique. Ne faut-il pas, dans tout milieu, avoir recours à un peu de ruse pour faire sa place, qui plus est dans un milieu d'hommes ? Nous pensons tout de même que leur attitude est probablement motivée par la passion du métier et un certain altruisme, certes souvent commun aux femmes, mais qui est tout à fait honorable. Les deux femmes admirent et parfois vénèrent la plume de certains écrivains avec qui elles travaillent, ce qui ne les empêche en rien d'avoir un avis critique sur ces personnes et leurs comportements. Si tout n'est qu'une question de pouvoir et de réussite commerciale, pourquoi Monnier n'a-t-elle pas persévéré dans sa carrière d'écrivaine, pourtant prometteuse ? Que faire alors de leur excellent travail de traduction et d'édition et d'écriture de textes ? Que faire de leurs vraies compétences intellectuelles ? En outre, Laure Murat dit explicitement dans *Passage de l'Odéon* que Monnier n'a pas le sens développé des affaires et de la rentabilité et qu'elle est une gestionnaire honnête et humble, « son seul luxe c'est de vivre de son outil de travail¹²⁵ ». Monnier n'a jamais réellement fait de bénéfices, et si elle s'inscrit dans une veine moderniste, comme nous le

¹²⁴ KRYKUN Anna, « Libraire, substantif masculin : Adrienne Monnier et Sylvia Beach ou l'avant-garde littéraire française à l'épreuve du genre », dans *Genre et sociologie de la littérature : perspectives croisées*, sous la direction de DEGRANDE Laura, DURIAU Nicolas, LUCCA Siân et ZINZIUS Laura, *CONTEXTES*, n° 33, septembre 2023 [à paraître].

¹²⁵ MURAT Laure, *Passage de l'Odéon.*, op. cit., p. 98.

postulons, ce n'était pas son objectif. À quoi Monnier répondrait « Il est vraiment indispensable qu'une maison consacrée aux livres soit fondée et dirigée avec conscience par quelqu'un qui joigne à une érudition aussi vaste que possible l'amour de l'esprit nouveau et qui, sans tomber dans les travers d'aucun snobisme, soit prêt à aider les vérités et les formules neuves¹²⁶. » Enfin, comme l'explique l'ouvrage *Intermédiaires du travail artistique. À la frontière de l'art et du commerce*, la figure de l'intermédiaire est systématiquement soumise à une double tension qui crée justement son ambivalence : concilier tout et tout le monde ; et satisfaire son intérêt personnel et professionnel¹²⁷.

2. Un réseau commun

Se mettre en couple avec quelqu'un implique généralement de partager l'entourage, la famille, les amis, les fréquentations. En effet, si l'on reprend la citation de la sociologue Claire Bidart, « La formation d'un couple est l'une des transitions importantes de la vie humaine. Elle combine un bouleversement intime, une mise en commun de la vie quotidienne et une projection dans l'avenir, mais aussi un haut niveau de socialisation¹²⁸ [...] », on se rend compte que l'installation en couple de Monnier et Beach redéfinira leur entourage respectif. Elles vont notamment, presque tout de suite, partager leurs cercles sociaux : familles, amis, relations professionnelles, fréquentations, connaissances, etc., pour progressivement former l'*Odéonie*. Au niveau familial, Beach a immédiatement été acceptée par les parents de Monnier comme leur propre fille et Marie Monnier considérait Beach comme sa sœur. À l'inverse, les parents de Sylvia Beach demeurèrent plus marginaux dans les relations des deux libraires, surtout son père. En ce qui concerne leurs amis, chacune avait ses affinités – Monnier était plus proche de Walter Benjamin par exemple et Beach de Bryher – mais le cercle proche, à majorité française, était plutôt commun. En effet, les deux femmes passaient entre autres beaucoup de temps avec Fargue et Larbaud. Monnier et Beach recevaient aussi des invitations communes, y compris chez Gertrude Stein qui avait généralement l'habitude de séparer les conjoints lors de ses soirées dans le but d'avoir une relation quasi exclusive avec la célébrité du couple. De ce fait, Bidart fait l'hypothèse que l'équilibre entre identité personnelle et identité conjugale

¹²⁶ MONNIER Adrienne, *Rue de l'Odéon*, op. cit., p. 228.

¹²⁷ LIZÉ, NAUDIER, ROUEFF, op. cit.

¹²⁸ BIDART Claire, « Partager son réseau. Processus de positionnement du conjoint dans les réseaux personnels », art. cit.

puisse être perçu par la symbiose ou non des fréquentations du couple¹²⁹. Par ailleurs, chez Monnier et Beach, il y a conjointement fusion du couple et autonomie individuelle. Monnier et Beach délimitent leur intimité – personne ne connaît les détails de leur vie privée – tout en étant ouvertes sur le monde et possédant d’innombrables fréquentations. Si ce n’est durant leurs vacances, les deux femmes vivent quotidiennement entourées de monde¹³⁰.

3. L’entourage, un vecteur de socialisation

Adrienne Monnier et Sylvia Beach sont connues, entre autres, pour avoir constitué un des réseaux d’échanges culturels et intellectuels les plus importants de l’entre-deux-guerres. Cet environnement social permanent et commun – comme nous venons de le voir dans le point précédent – est vecteur de socialisation secondaire à deux fonctions : il constitue un intermédiaire entre le cercle proche de l’individu et des relations sociales plus vastes et permet d’intégrer cet individu dans ces mêmes groupes sociaux. En sus, la socialisation est de plus en plus envisagée par les sociologues comme une co-construction qui prend place tout au long de la vie au travers des différentes rencontres et relations d’un individu. La co-construction implique que des intérêts et points de vue différents soient amenés à coopérer au cours d’interactions¹³¹.

Les rencontres et les relations sont donc nécessaires et influent sur la socialisation de l’individu, car elles permettent de construire son parcours de vie. Toutes ces accointances peuvent aussi bien être figure d’exemple, de modèle, de pression, de contrainte ou d’aide. Un entourage diversifié permet une pluralité des points de vue et ainsi des conseils et des influences, d’où l’idée de co-construction¹³². Par exemple, Monnier et Beach accompagneront Hemingway à un match de boxe tandis qu’elles participent aux soirées organisées par Gertrude Stein. Monnier et Beach, qui entretenaient toutes deux un réseau de fréquentations riche et varié, étaient donc inévitablement affectées par ces relations.

¹²⁹ *Ibid.*

¹³⁰ *Ibid.*

¹³¹ FOUURIAT Michel, « La co-construction. Une option managériale pour les chefs de service », dans DELALOY Maxime (éd.), *Le management des chefs de service dans le secteur social et médico-social*, Paris, Dunod, 2014, p. 229-250. Disponible en ligne : <https://www.cairn.info/le-management-des-chefs-de-service-dans-le-secteur--9782100713059-page-229.htm>

¹³² BIDART Claire, « Réseaux personnels et processus de socialisation » », dans *Idées économiques et sociales*, vol. 169, n° 3, 2012, p. 8-15. Disponible en ligne : <https://www.cairn.info/revue-idees-economiques-et-sociales-2012-3-page-8.htm>

Autre exemple : l'admiration de Monnier pour Jules Romain, puis sa fréquentation, influenceront nécessairement sa façon de penser la littérature. C'est en partie grâce aux rencontres et à l'entourage des deux libraires qu'elles acquerront leur renommée. Ce réseau orientera leurs choix et leurs actions tout au long de leur vie.

Par ailleurs, ce réseau évolue avec le temps en fonction des choix sociaux, des personnes et des cercles qu'un individu fréquente. Myrsine Moschos, l'assistante de Sylvia Beach, sera pendant tout un temps, partie intégrante de la vie de la librairie, puis progressivement disparaîtra. On observe également que le réseau personnel et relationnel forme une structure avec des groupes, des sous-groupes, des intersections et des croisements qui ne cesse d'évoluer. Le réseau d'Adrienne Monnier et de Sylvia Beach, bien qu'en inévitable évolution, est plutôt dense et cohésif. Or, inconsciemment, ces relations sociales « émergent de cercles sociaux plus ou moins organisés [...], autant de contextes qui définissent des groupes et des clivages qui orientent le choix des partenaires et le type de lien qu'il conservera avec eux¹³³ ». Indirectement, même en faisant preuve d'ouverture sociale, les choix sociaux sont donc déterminés et sélectifs en fonction du contexte et de la classe sociale. Malgré la tendance des réseaux à se désagréger avec le temps, dans ce cas présent, on peut attribuer la dispersion des membres du réseau à la seconde guerre mondiale. Claire Bidart en arrive donc à la conclusion que la socialisation et la sociabilité sont étroitement liées¹³⁴.

Parmi ce réseau personnel, certaines personnes auront une influence plus significative, on parlera alors d'« autrui significatifs », c'est-à-dire de personnes dont on se sent plus proche et dont on est prêt à écouter les conseils. Ces relations prédominantes s'accompagneront souvent d'une dimension affective, où la confiance est le maître mot. Dans notre cas, nous pouvons considérer la relation des deux femmes comme une relation d'influence, primant sur les autres relations¹³⁵. Selon les sociologues Peter Berger et Hansfried Kellner, « Pour chacun des partenaires, dans le réseau psychologique des autres significatifs, le conjoint devient l'autre par excellence, le cohabitant le plus proche et le plus marquant de son monde. En réalité, toutes les autres relations significatives doivent

¹³³ *Ibid.*

¹³⁴ *Ibid.*

¹³⁵ *Ibid.*

presque automatiquement être perçues et regroupées dans la perspective de ce changement capital¹³⁶. » C'est précisément le phénomène que nous pouvons observer pour penser l'union des deux libraires.

4. La place du couple au sein du réseau

Dans le prolongement de cette idée de cercles sociaux communs, redéfinis par l'installation en couple et qui ont un impact sur la socialisation, Claire Bidart démontre l'existence de quatre principales structures de réseaux d'entourage autour des deux membres du couple. Monnier et Beach s'inscrivent dans ce que Claire Bidart nomme un « réseau centré » qui va progressivement donner lieu à un « réseau dense ». Un réseau centré se caractérise par la concentration entre les mains d'une seule personne des connexions entre les différents membres d'un réseau, personne qui a alors une place d'intermédiaire. Ensuite, lorsque cette personne centrale se met en couple, dans ce cas-ci lorsque Beach emménage chez Monnier, c'est le couple en lui-même qui constitue cette position centrale de médiateur. Les deux conjoints occupent alors au sein du réseau de socialisation une position structurale similaire. Dans notre cas, Beach adopte véritablement la position centrale de Monnier. En effet, le réseau des deux femmes, d'abord plus ou moins distinct, se constitue rapidement des mêmes personnes et est guidé à quatre mains. C'est ce que Claire Bidart appelle la centralisation du conjoint. Ce phénomène peut voir le jour de différentes façons. Dans le cas de Monnier et Beach, cela se développe via deux canaux. On observe tout d'abord l'évolution d'une relation amicale entre les deux femmes au sein d'un groupe plus vaste – l'*Odéonie* – qui devient progressivement une relation amoureuse demeurant au sein de ce groupe. Beach adopte également la famille et les amis de Monnier – du moins au début – ce qui renforce la centralité de cette dernière et la création de nouvelles connexions au sein du réseau¹³⁷.

De plus, Monnier et Beach ont une centralité d'intermédiation importante, car elles occupent la place de figure intermédiaire auprès de nombreux membres de leur réseau. C'est via les deux libraires que les membres du réseau se connectent entre eux. Elles sont

¹³⁶ BERGER Peter, KELLNER Hansfried, « Le mariage et la construction de la réalité », dans *Dialogue*, n° 102, [1964] 2007, p. 60.

¹³⁷ BIDART Claire, « Partager son réseau. Processus de positionnement du conjoint dans les réseaux personnels », *art. cit.*

à l'intersection des différents groupes – différenciés par la culture, la discipline, la personnalité, les générations – qui constituent l'*Odéonie*. L'*Odéonie* est un réseau important sans être trop dense, car il permet une centralité d'intermédiation. Précisément, la caractéristique de cette intermédiation est que, sans les deux libraires, ce réseau n'existerait pas. La place de Monnier et Beach atteste de la rareté des alternatives de connexion entre les membres du réseau. De plus, les deux libraires occupent une place centrale d'intermédiaire seules et en couple. Claire Bidart ajoute que la centralité d'intermédiation d'un couple évolue avec le temps, il peut y avoir une restructuration du réseau. De fait, particulièrement à la fin des carrières des deux femmes, on tend vers un réseau dense avec une grande centralité de degré, c'est-à-dire un réseau avec une multitude de connexions entre les membres, permises par la centralité d'intermédiation élevée de Sylvia Beach et Adrienne Monnier durant l'entre-deux-guerres. L'entité était autrefois le couple, elle est désormais le groupe qui implique une plus grande cohésion. Bidart conclut en disant que les couples dans lesquels les conjoints ont une place centrale dans le réseau ne sont pas forcément plus amoureux. La vie de couple de Monnier et Beach apparaît davantage comme un mode de vie qui s'impose plutôt qu'une union de passion¹³⁸.

E. Note conclusive

Dès le départ, la rencontre d'Adrienne Monnier et Sylvia Beach marque le début d'une grande histoire d'amour, mais également d'une période de retentissement pour le monde intellectuel. Au travers de leurs passions communes, elles ont rapidement fréquenté les mêmes personnes, passé leurs soirées à échanger avec les mêmes proches. Leur installation au sein du même foyer n'a fait que renforcer cette cohésion, créant ainsi de nouveaux rendez-vous, de nouvelles rencontres. Peu à peu, l'*Odéonie* voyait le jour. Cet entourage complice et hétéroclite, qui nécessitait la présence des deux libraires pour fonctionner, leur a permis d'acquérir la notoriété et la postérité qu'elles méritaient. Leur place d'honneur n'est donc pas le fruit du hasard, mais a été déterminée par leur environnement et leur couple. L'*Odéonie* était un véritable microcosme qui reposait sur tout un système où des univers très différents demandaient des personnes clés pour les

¹³⁸ *Ibid.*

lier. Une fois ces connexions établies et avérées, les personnes-ressources, la clé de voûte de la structure – le couple dans notre cas – acquièrent une certaine reconnaissance et une influence sur le cercle social.

Par ailleurs, au vu du contexte social de l'entre-deux-guerres, nous pouvons supposer que ce sont le couple et l'union de leurs forces qui leur ont, en partie, permis d'accomplir cette immense tâche qu'est la cohésion culturelle. Monnier et Beach ont ainsi su se faire une place de choix dans un milieu mené par les hommes.

Chapitre III : Genre et sexualité

Maintenant que nous avons analysé en détail le fonctionnement du couple formé par Adrienne Monnier et Sylvia Beach, intéressons-nous à sa caractéristique principale : le lesbianisme. Ce troisième chapitre traitera donc du rapport au genre et à la sexualité d'Adrienne Monnier et Sylvia Beach. Plus précisément, nous essaierons de comprendre en quoi ce rapport a été déterminant et/ou conditionnant dans la vie des deux femmes et pour leur couple. Nous devons d'emblée préciser que Monnier et Beach ont vécu à une époque où le genre, le sexe et la sexualité étaient fortement amalgamés. Nous tenterons donc de définir et d'analyser ces différents points avec un regard moderne tout en prenant compte des réalités de l'époque.

A. Troisième sexe, neutre, intermédiaire ?

Nous aborderons d'abord la question du genre et du sexe, partie intégrante de la vie de Sylvia Beach et d'Adrienne Monnier. Nous verrons comment les deux libraires envisageaient leur genre et comment elles le faisaient paraître dans leur vie quotidienne, amoureuse et professionnelle. Pour ce faire, nous utiliserons les travaux de Laure Murat, spécialiste du cas d'Adrienne Monnier et Sylvia Beach, qui a largement étudié la question.

1. Le troisième sexe

Comme outil méthodologique, le concept de genre désigne généralement « l'ensemble des discours qui produisent la différence des sexes, et plus généralement la construction sociale de la différence sexuelle en tant qu'elle s'inscrit dans l'économie des rapports sociaux de sexe, rapports structurés par une domination du « masculin » sur le « féminin », évolutifs dans l'histoire et dans l'espace social¹ ». On l'utilise donc tout à la fois pour mettre l'accent sur la relation hiérarchique des sexes et pour penser le principe de partition et d'organisation de ces derniers. La dynamique du genre a donc connu des modulations et des singularités qu'il convient d'interroger historiquement. En ce qui concerne Sylvia Beach et Adrienne Monnier, il est crucial de revenir sur une notion centrale dans l'imaginaire social avec lequel elles ont nécessairement composé et interagi,

¹ OMER-HOUSEAUX Frédérique, « Le genre, une notion féconde pour les sciences sociales », dans *Idées économiques et sociales*, vol. 153, n° 3, 2008, p. 4-5. Disponible en ligne : <https://www.cairn.info/revue-idees-economiques-et-sociales-2008-3-page-4.htm>

à savoir celle de « troisième sexe ». La notion de « troisième sexe » a été pour la première fois mentionnée au XIX^e siècle par le juriste allemand Karl Heinrich Ulrichs dans une optique de défense et de légitimation de l'homosexualité. Un siècle plus tard, « le troisième sexe » ou « sexe intermédiaire » est une catégorie vaste qui comprend : les homosexuels masculins et féminins, le renversement des genres, l'efféminement et la masculinisation, la subversion des rôles, le renversement des genres et une sexualité marginale. La notion regroupe des personnes dont la sexualité est secondaire, mais dont le comportement va à l'encontre de la norme hétérocentrée. Entre la fin du XIX^e siècle et le début du XX^e, la notion de « troisième sexe » sera également employée pour désigner les femmes émancipées dont il fut question dans le premier chapitre, qui elles aussi, voulaient échapper au destin défini par leur genre. Ce « sexe intermédiaire » effraie la société traditionnelle hétérocentrée, car il met en péril la répartition et la hiérarchie des genres. Se dire d'un « troisième sexe » ou d'un « sexe intermédiaire » reflète une volonté de créer quelque chose de nouveau, une identité propre au-delà des cases prédéfinies. Comme nous le constatons, le genre, la sexualité et l'émancipation ont longtemps été perçus comme indissociables. Il faudra attendre le début du XX^e siècle pour y remédier avec l'emploi progressif des termes « homosexualité » et « hétérosexualité » qui rappellent la différence entre le sexe, le genre et l'orientation sexuelle².

2. Le Neutre

À la même époque, la notion de Neutre entretient un lien direct avec celle de « sexe intermédiaire » et ainsi avec les femmes en quête d'une identité nouvelle, notamment certaines femmes lesbiennes. En effet, certaines d'entre elles, ne s'identifiant pas aux sexe et genre masculin et féminin, souhaitent créer leur propre identité en dehors des normes féminines et masculines. Certaines femmes homosexuelles revendiqueront donc une certaine neutralité de genre, sans sexe ni nom – un moyen de ne pas se soumettre à des codes déterminés préalablement par la norme. Être neutre permettrait de ne pas être seulement catégorisé·e comme « femme », « homme », « masculin », « féminin » ou même « lesbienne », mais autorise plutôt une multitude de traits formant l'identité. Ainsi, au début du XX^e siècle, le « troisième sexe » redéfinira cette notion même de Neutre

² MURAT Laure, *La loi du genre, Une histoire culturelle du « troisième sexe »*, Paris, Fayard, 2006, p. 78-79 et 171-172.

comme un idéal à atteindre³. Au cours de son évolution, l'idée de neutralité est donc passée d'une accusation à une revendication féminine et lesbienne. Laure Murat l'explique en établissant une corrélation entre la neutralité du genre et la notion de Neutre définie par Roland Barthes. En effet, Barthes, dans son cours donné au Collège de France portant sur le sujet, défend une neutralité dynamique et courageuse qui brise les cadres standardisés. Le Neutre est envisagé comme positif et complexe à l'inverse de la Doxa qui le considère comme de la lâcheté⁴. Selon Barthes, le neutre « annule ou contrarie le binarisme implacable du paradigme par le recours à un troisième terme⁵ ». Enfin, pour le philosophe, la notion de Neutre ne s'applique pas qu'au genre et peut être utilisée dans tous les domaines de la vie quotidienne⁶.

La valorisation et le renouvellement du Neutre est donc un moyen d'accès à la liberté et à une nouvelle identité qui se fera notamment ressentir durant l'entre-deux-guerres. Par ailleurs, se dire neutre pour une femme lesbienne ou non et, d'une certaine manière, effacer sa sexualité, peut être un moyen d'être reconnue à sa juste valeur, pour son talent. Par exemple, Claude Cahun, se disait soit homme, soit femme selon la situation et le contexte : « Masculin ? Féminin ? Mais ça dépend des cas. Neutre est le seul genre qui me convienne toujours. S'il existait dans notre langue on n'observerait pas ce flottement de ma pensée⁷. » C'est pourquoi beaucoup de femmes préféreront le statut d'« artiste » à celui de « femme intellectuelle », car « artiste » est un mot épïcène, neutre qui ne suppose pas de distinction de genre⁸. Notons toutefois que Monnier a refusé de publier *Aveux non avenues* (1930) de Cahun à La Maison des Amis des Livres, peut-être parce que, pour Cahun, la neutralité signifie le refus total du féminin et de la femme au profit du genre masculin⁹. Par ailleurs, le « sexe intermédiaire » est construit sur la base des deux autres sexes ; il induit donc une réflexion sur les questions de genre et de sexualité et une remise en question. Le « troisième sexe » n'a dès son origine aucune visée révolutionnaire, mais

³ MURAT Laure, « L'invention du neutre », dans *Diogène*, vol. 208, n° 4, 2004, p. 72-84. Disponible en ligne : <https://www.cairn.info/revue-diogene-2004-4-page-72.htm>

⁴ DEMOULIN Laurent, *Questions de poétique* (notes de cours), Liège, Université de Liège, 2022-2023.

⁵ BARTHES Roland, *Le Neutre, Cours au Collège de France (1977-1978)*, texte établi, annoté et présenté par CLERC Thomas, Paris, Seuil/IMEC, 2002, p. 261-262.

⁶ MURAT Laure, « L'invention du neutre », *art. cit.*

⁷ CAHUN Claude, *Aveux non avenues*, Paris, Éditions Carrefour, 1930, p. 176.

⁸ MURAT Laure, « L'invention du neutre », *art. cit.*

⁹ BONNET Marie-Josèphe, « L'avant-garde, un concept masculin ? », dans *Itinéraires*, n° 1, 2012, p. 173-184. Disponible en ligne : <https://journals.openedition.org/itineraires/1336>

soulève souvent des questionnements qui dérangent, le catégorisant comme rebelle et résistant¹⁰.

Dans cet idéal de neutralité, les femmes lesbiennes, mais pas seulement, peuvent incarner la figure de l'androgynie, c'est-à-dire « une norme de l'entre-deux qui provient d'une tension entre deux identités assignées, fortement rejetées et se veut une redéfinition positive de l'identité lesbienne¹¹ ». Selon la sociologue et anthropologue Natacha Chetcuti, endosser la figure de l'androgynie pour une femme lesbienne permet de ne pas consentir au rôle genré du dominant (le masculin) ni du dominé (le féminin). Chetcuti explique également que dans le panel de femmes homosexuelles qu'elle a interrogé, l'idéal de l'androgynie est souvent recherché, car il associe des caractéristiques structurantes du lesbianisme : un mélange entre masculinité et féminité cassant les stéréotypes. Ainsi, une apparence trop féminine et une grande féminité seraient assimilées à l'hétérosexualité ; une masculinité trop marquée serait associée à l'homosexualité et synonyme de virilité, donc d'autorité. L'androgynie est ainsi le compromis idéal qui permet également une certaine liberté, de plus en plus choisie par les hommes également. Plutôt qu'un style, c'était un véritable mode de vie¹².

3. Adrienne Monnier et le genre

Adrienne Monnier était très critique quant au genre féminin et à la condition de la femme qui en dérive. En effet, dans « Lettre à un jeune poète » publié dans *Le Navire d'argent* Monnier exprime que, selon elle, la « nature féminine » est déterminée biologiquement. La « femme » serait donc par « nature » passive et ainsi préprogrammée pour aimer la poésie. Or, la jeune libraire est une grande fervente de la poésie et une excellente poète, fait qu'elle regrette presque. De plus, dans le cadre de l'enquête « Les femmes dans la société contemporaine » réalisée par *Les Nouvelles littéraires* en 1930, Monnier déclare que les femmes ne possèdent pas « par nature » le « génie », c'est-à-dire la créativité et la capacité à appréhender la « vraie » littérature. Elle explique que

¹⁰ MURAT Laure, *La loi du genre, Une histoire culturelle du « troisième sexe »*, op. cit., p. 389-399.

¹¹ PERRIN Céline, CHETCUTI Natacha, « Au-delà des apparences. Système de genre et mises en scène des corps lesbiens », dans *Nouvelles Questions féministes*, vol. 21, n° 1, 2002, p. 35. Disponible en ligne : <https://www.cairn.info/revue-nouvelles-questions-feministes-2002-1-page-18.htm>

¹² CHETCUTI Natacha, préface de BOZON Michel, *Se dire lesbienne, Vie de couple, sexualité et représentation de soi*, Paris, Petite bibliothèque Payot, 2013, p. 102-103.

lorsqu'elle était petite, elle pensait que les femmes avaient, à l'égal des hommes, le droit, le savoir et la possibilité de tout faire. On comprend donc qu'au cours de sa vie, la jeune femme semble s'être résignée quant à la place de la femme dans la société. Toutefois, selon Monnier, les femmes peuvent acquérir ce « génie » en renonçant au mariage et à la maternité. Pour elle, vie matrimoniale et créativité ne peuvent pas aller de pair. Monnier déplore ainsi que les femmes n'osent pas renoncer à leur condition de femme. Monnier ne conçoit pas le renoncement comme une frustration mais comme le juste prix à payer pour accéder au « génie ». Elle-même délaisse la maternité ainsi que la vie matrimoniale et familiale, ce qui est audacieux pour son époque. Ainsi, Monnier critique la « nature féminine » lorsque les femmes s'y soumettent délibérément¹³.

Tout au long de sa vie, Adrienne Monnier est obsédée par la question du genre et particulièrement l'idée d'un genre neutre, c'est-à-dire ni masculin, ni féminin, ni intermédiaire. Monnier ne défend donc pas spécialement l'idée d'un « troisième sexe » mais plutôt l'annulation ou l'indifférenciation des sexes. Selon elle, le Neutre va au-delà de la question du genre et est incarné par deux figures majeures : l'androgynie et l'écrivain. Pour Monnier, l'androgynie est l'idéal à atteindre. Pourquoi alors ne revêt-elle pas une apparence androgynie plutôt qu'une apparence féminine austère (robe longue, vêtements sombres, cheveux attachés et/ou laqués en arrière) ? Selon Laure Murat, Monnier opte pour une apparence neutre mais non androgynie afin que la reconnaissance de son talent et de sa créativité soit entière. Elle ne veut en rien être catégorisée. Pour Monnier, la figure de l'androgynie, bien qu'idéale, reste tout de même un type de classification et d'identification. Ses vêtements classiques ont pour but de masquer son corps, donc son sexe et son genre afin que son génie soit reconnu¹⁴. Dans ses Mémoires, Monnier explique à quel point elle fut marquée par l'essai *De l'androgynie, théorie plastique* de Joséphin Peladan (1910) au point de mépriser sa propre apparence de femme, comme le fait la religieuse et l'amazone¹⁵.

Monnier aborde également la question de la neutralité dans la langue française et anglaise. Elle fait remarquer qu'en français, tous les mots, même épiciens, sont précédés

¹³ MURAT Laure, *Passage de l'Odéon. Sylvia Beach, Adrienne Monnier et la vie littéraire à Paris dans l'entre-deux-guerres*, Paris, Gallimard, 2005, p. 309-314.

¹⁴ *Ibid.*, p. 312 ; 384-387 et 395.

¹⁵ MONNIER Adrienne, *Rue de l'Odéon*, Paris, Albin Michel, 2009, p. 79 et 186.

d'un déterminant soit masculin, soit féminin et qu'il n'existe donc pas de déterminant neutre. Ainsi, pour contrer le sexisme de la langue française – encore plus présent durant l'entre-deux-guerres – Monnier utilise des procédés masculinisants et parle ainsi du « cerveau viril » de Raymonde Linossier¹⁶. En revanche, elle remarque dans la préface qu'elle écrit pour le roman *Beowulf* de Bryher que « les noms des choses, dans la langue anglaise, ne sont ni au féminin ni au masculin, ils n'ont pas de genre, ce qui est beaucoup plus sensé et beaucoup plus reposant¹⁷ ».

Tout au long de sa carrière, Adrienne Monnier mettra donc en place diverses stratégies pour créer la confusion quant à son propre genre. Sans vouloir changer son sexe biologique, Monnier a conscience que plus de droits et de privilèges sont accordés au genre masculin. Tout d'abord, son papier à en-tête ainsi que l'inscription au-dessus de sa porte d'entrée mentionnent « A. Monnier ». La libraire réduit donc volontairement son prénom à l'initiale qui se veut neutre par définition. Même Sylvia Beach dans ses Mémoires mentionne « A. Monnier ». Les proches de Monnier participeront donc également à son jeu. Par exemple, Paul Valéry adresse ses lettres à « Monnier », ou encore Jean Prévost commence ses lettres par « Cher patron et ami ». L'usage stratégique par les femmes de la masculinisation de leur nom ou de leur signature est un phénomène courant dans l'histoire culturelle et littéraire des femmes. Quoique souvent étudiée pour le cas des femmes autrices, la chose l'est bien moins dans des situations plus informelles (comme la correspondance) et encore moins pour le cas de figures d'éditrices ou de libraires comme Adrienne Monnier. Au-delà du désir de neutralité, ces stratégies masculinisantes sont aussi un moyen pour les femmes de s'imposer dans un milieu régi par les hommes.

Par ailleurs, la libraire française utilise le pseudonyme asexué mais à consonance masculine « J-M Sollier » pour publier son récit de poésies *Fableaux*. Alors que « Sollier » est en réalité le nom de jeune de fille de sa mère, Monnier ne révélera jamais à quoi fait référence « J-M ». Ainsi, elle applique son idéal de neutralité au personnage d'écrivain qu'elle a créé. Cela représente la seule et unique fois où Monnier emploie un pseudonyme, bien que toute l'*Odéonie* sache qui se cache derrière J-M Sollier. Pourquoi

¹⁶ MURAT Laure, *Passage de l'Odéon.*, op. cit., p. 312 et 384-387.

¹⁷ BRYHER *Beowulf*, préface de MONNIER Adrienne, traduit par MALVAN Hélène, Paris, Mercure de France, 1948, p. 14-15.

utiliser un pseudonyme donc ? Selon Laure Murat, l'hypothèse la plus plausible est qu'en utilisant son vrai nom, Adrienne Monnier n'aurait peut-être pas trouvé d'éditeur pour publier son recueil de poésies, car trop lié à sa librairie. Murat explique donc ce subterfuge plus comme un souci de reconnaissance qu'une question de genre¹⁸. Il n'empêche que, à nouveau, Monnier met délibérément à distance son genre au profit d'une certaine neutralité et que, pour une personne non-initiée, l'autrice de *Fableaux* semble être un homme. Si l'on se penche sur la postface d'une nouvelle de Monnier, intitulée *Vierges folles*, on constate que Sollier y apparaît également comme un homme. En outre, Monnier emploie la troisième personne pour parler de Sollier, créant une sorte de dédoublement de sa personnalité sans pour autant qu'il y ait confusion ou assimilation. Selon Laure Murat, Adrienne Monnier construit des personnages : la librairie et l'écrivain. Monnier emploie « elle » pour parler d'elle en tant que librairie et éditrice, « il » pour parler d'elle en tant qu'écrivain, et « nous » dans les textes autobiographiques¹⁹ comme c'est le cas dans *Rue de l'Odéon* où elle écrit : « Nous avons fondé 'La Maison des Amis des livres' avec foi [...]»²⁰.

Cette volonté de neutralité chez Adrienne Monnier surgit également lorsqu'elle envoie à Jules Romain le billet suivant : « Il y a au 7 de la rue de l'Odéon, une librairie qui aime vos œuvres²¹. » Dans ses Mémoires, la jeune femme précise « Comme vous voyez, je n'étais ni homme ni femme, mais une librairie²². » Ainsi, par métonymie, Monnier n'est pas simplement librairie mais bien sa librairie, donc dépourvue de genre, de sexualité, de connotation et stéréotype – quoique « librairie » soit un substantif féminin. Quand Romain vint finalement à la boutique, il demanda après « Monsieur Monnier » et la librairie se félicita de ne pas avoir laissé deviner son genre²³. Le but de Monnier semble donc de ne pas être catégorisée, de laisser un flou quant à l'assignation de son genre. Laure Murat émet l'hypothèse que Monnier ne s'identifiait peut-être à aucun des deux genres, qu'il y avait derrière ses actes une question identitaire plus

¹⁸ MURAT Laure, *Passage de l'Odéon.*, op. cit., p. 317-319 et 384-387.

¹⁹ *Ibid.*, p. 387.

²⁰ MONNIER Adrienne, *Rue de l'Odéon*, op. cit., p. 219.

²¹ *Ibid.*, p. 53.

²² *Ibid.*

²³ *Ibid.*

profonde qu'un simple besoin de reconnaissance²⁴. Aujourd'hui, on parlerait sans doute d'une personne non binaire ou non genrée.

De plus, ce jeu avec la question de genre fait référence à ce que la philosophe américaine Judith Butler appelle la performativité du genre. Ainsi, comme le dit Butler, le genre est toujours un acte²⁵. Autrement dit, « le genre est un énoncé sans substrat métaphysique et ontologique qui, par son énonciation et sa répétition, réalise ce qu'il dit, soit un genre féminin ou masculin²⁶ ». On ne naît donc pas avec un genre déterminé et préétabli, ce qui résonne d'une certaine manière chez Adrienne Monnier. Le genre est une construction sociale qui se fabrique tout au long de la vie et des expériences d'une personne. Butler insiste sur le fait que les performances du genre se répètent quotidiennement donnant ainsi l'apparence d'être stables – alors qu'elles ne le sont pas – par la conformation à certains cadres définis par la norme hétérosexuelle, à l'idéal du masculin et du féminin²⁷. La théorie de Butler nous intéresse particulièrement dans ce qu'elle suggère que le genre se construit au moyen d'actes et de performances sociales, comme semble précisément le faire Adrienne Monnier avec ses diverses stratégies pour mettre à distance le genre féminin et valoriser le neutre. De plus, comme le dit Laure Murat, Adrienne Monnier conçoit La Maison des Amis des Livres comme un lieu de performance où se jouent des séances et des lectures publiques²⁸. Il s'agirait donc pour Monnier d'un espace de spectacularisation où il lui est permis non seulement de partager la littérature qu'elle aime mais aussi d'incarner et de jouer de son identité sociale et sexuelle.

Enfin, Adrienne Monnier pousse la réflexion de la neutralité jusqu'à la couleur de ses vêtements et des murs de sa librairie, qui ne sont autres que gris, une « teinte intermédiaire » comme le dit Laure Murat. Toutefois, cette interprétation des couleurs est

²⁴ MURAT Laure, *Passage de l'Odéon.*, op. cit., p. 387-389.

²⁵ BUTLER Judith, *Gender Trouble: Feminism and the Subversion of Identity*, New York, Routledge, 1999, p. 33.

²⁶ BARIL Audrey, « De la construction du genre à la construction du « sexe » : les thèses féministes postmodernes dans l'œuvre de Judith Butler », dans *Recherches féministes*, vol. 20, n° 2, 2007, p. 61-90. Disponible en ligne : <https://id.erudit.org/iderudit/017606ar>

²⁷ *Ibid.*

²⁸ MURAT Laure, *Passage de l'Odéon.*, op. cit., p. 413.

sociétale et subjective. Sylvia Beach n'était d'ailleurs pas forcément d'accord avec cette lecture, puisqu'elle peint, quant à elle, sa librairie en beige et y met des rideaux rouges²⁹.

4. Sylvia Beach et le genre

En ce qui concerne Sylvia Beach, on observe une préoccupation relative au genre moins présente. Beach masque davantage son genre féminin afin de faire sa place dans un milieu littéraire dominé par les hommes. Par exemple, Beach se désigne elle-même dans les lettres qu'elle adresse à sa famille comme « *the tired working man* » (« le travailleur fatigué »)³⁰. L'objectif de cette formulation est sans doute d'exprimer la difficulté de son métier, digne de celle d'un homme. Parler d'elle au masculin était peut-être aussi un moyen de se différencier de sa mère qui aimait les mondanités, le tourisme, la mode, etc.³¹ Par ailleurs, durant une période, Beach a séparé les portraits d'hommes et de femmes affichés au mur de sa librairie et placé au centre ses deux « génies asexués » : Adrienne Monnier et James Joyce. Beach rejoint ici un peu la conception d'un génie dénué de genre énoncé par Monnier sans que le genre neutre ne soit sa préoccupation principale³².

B. Vierges folles³³

Nous allons maintenant nous pencher sur la nouvelle *Vierges folles* écrite par Adrienne Monnier en 1932. À travers ce petit texte vif, nous tenterons de percevoir quelques éléments relatifs à la perception du genre chez Adrienne Monnier. Nous veillerons à ne pas extrapoler, car, mise à part la postface, nous ne possédons aucune analyse quant à l'interprétation du texte. *Vierges folles* – un titre pour le moins antithétique – est originellement contenu dans le recueil *Fableaux*, écrit sous le pseudonyme « J-M Sollier » et édité à La Maison des Amis des Livres. La nouvelle a eu droit en 2021 à sa propre réédition aux Éditions Sillage. Le recueil *Fableaux* – difficilement trouvable aujourd'hui, car plus édité – contenait également la nouvelle *Vierges sages*. Au vu de la culture générale et littéraire de Monnier, il est probable qu'elle

²⁹ MURAT Laure, « L'invention du neutre », *art. cit.*

³⁰ MURAT Laure, *Passage de l'Odéon.*, *op. cit.*, p. 384-387.

³¹ RILEY FITCH, *Sylvia Beach, Une américaine à Paris*, Paris, Perrin, 2011, p. 299.

³² MURAT Laure, *Passage de l'Odéon.*, *op. cit.*, p. 404-405.

³³ MONNIER Adrienne, *Vierges folles*, Paris, Éditions Sillage, 2021.

fasse ici allusion à la parabole éponyme – *Les vierges sages et les vierges folles* – de l'Évangile selon Matthieu, dont elle détourne l'hypotexte biblique et la morale. Monnier renvoie également au poème d'Arthur Rimbaud intitulé « Vierge folle », repris dans *Une saison en enfer*, qui est une référence à Verlaine.

La chronique relate une brève tranche de vie de six jeunes femmes libres, indépendantes, apparemment affranchies de tout jugement qui sortent à l'auberge du coin, entourées d'hommes. Plutôt rudes, leur histoire et leur quotidien ne sont en rien idéalisés et la sexualité n'est pas cachée. Tout au long du récit, les comportements des « vierges folles » font l'objet de peu de sanctions sociales – à l'exception du père de Lison qui la bat, du personnage d'Albert et de la mention « disait la société ». On ressent un certain détachement par rapport à cette société de la part des protagonistes. La frivolité qui caractérise ces femmes est étonnante compte tenu de la retenue et la bienséance coutumière d'Adrienne Monnier. Sollier était-il plus dégourdi ? On peut le sous-entendre dans la postface où Monnier dit clairement que Sollier « [...] ne s'est pas identifié avec ses personnages et [qu'il] s'est réservé quelques droits³⁴. »

Monnier met en scène une véritable sororité qui, dans le cas de notre étude, fait écho à la sororité qui régnait entre les femmes émancipées et lesbiennes durant les Années folles – bien qu'il ne s'agisse pas d'un ensemble homogène. L'autrice semble avoir créé une petite société de femmes, à son image, qui ont des principes qu'elle-même défend fervemment. En effet, ces femmes travaillent – le personnage d'Augusta y met un point d'honneur – car cela « donne le droit de rigoler comme un homme³⁵ ». « Comme un homme » est un rappel et une comparaison avec la norme dont les personnages sont détachés sans pour autant l'ignorer. À la page 13, Monnier nous offre véritablement l'image d'un front commun féminin, discret mais solidaire et affranchi, reflet de leur place dans la société : « Les cinq filles se tiennent par la taille et barrent toute la largeur de la rue, elles ne font pas trop de bruit parce qu'on est en ville, elles chantonnet, marquent le pas³⁶. »

³⁴ *Ibid.*, p. 43.

³⁵ *Ibid.*, p. 8.

³⁶ *Ibid.*, p. 13.

La nouvelle fait un véritable éloge du mérite, du travail des femmes, d'une certaine force qui est la clé de la réussite – rappelons que pour Monnier, les femmes doivent sortir de la condition qui leur est imposée. Ces femmes travaillent, mais aucune ne semble posséder le « génie » comme le dit Monnier. Le personnage d'Augusta a acquis sa force grâce au courage et une certaine rage venue de son enfance et de sa situation (décès des parents, adoption peu désirée des grands-parents, travail précoce à l'usine, projet de mariage mis en échec, etc.). Le personnage d'Odette a également exercé plusieurs métiers (ouvrière à l'usine, fille de salle, coiffeuse, etc.).

On perçoit également une distinction claire entre le genre féminin et masculin et un certain mépris pour ce dernier. Dans la postface, Monnier dit que l'intention de Sollier était de « faire voir les filles³⁷ », de donner aux femmes émancipées et indépendantes une certaine visibilité. Le fait que Monnier dédie une longue description de sept pages (sur un total de trente) au personnage d'Albert – seul protagoniste masculin – qui méprise les femmes mais apprécie leur compagnie est donc étonnant. Albert incarne une figure de masculinité marginale qui s'oppose précisément au canon de l'homme viril et dominant : il est repoussant, aucune femme ne veut de lui, il ne parvient pas à avoir de rapports sexuels (même tarifé). De plus, les jeunes filles se moquent ouvertement des hommes : « Les hommes, il faut les faire marcher, les faire casquer, il faut prendre du bon temps, et pas de sentiment³⁸ ! » Par ailleurs, le personnage d'Augusta a partagé sa vie avec plusieurs filles avec qui elle « bamboche » et entretient des relations de compagnonnage. Ces liaisons sont ambigües, on ne parvient pas à déterminer avec précision leur nature. Sollier semble laisser un flou volontaire : leur cohabitation semble se situer entre la colocation et le concubinage, mais impossible de déterminer le point exact. Se dessine en filigrane le thème des « deux amies » que nous aborderons dans le point suivant.

À la page 23, on peut lire « [...] c'était au Rendez-vous des Chasseurs, le lieu où se rencontraient de toute éternité, disaient les gens, les filles folles et les garçons dissipés³⁹. » Qu'entend donc Sollier par « les filles folles » et « les garçons dissipés » ? Ou encore l'expression « faire la folle » à la page 11 ? Le *Trésor de la Langue française* donne,

³⁷ *Ibid.*, p. 41.

³⁸ *Ibid.*, p. 7.

³⁹ *Ibid.*, p. 23.

entre autres, une définition de « folle » pouvant éclairer notre questionnement : « Qui, affranchi des convenances ou des normes de comportement habituel, se laisse aller à la gaieté, à l'insouciance, à l'exubérance⁴⁰. » « Faire la folle » ne fait donc pas référence à une quelconque « maladie mentale » mais plutôt à un mode de vie.

En outre, la scène finale (les deux dernières pages) marque une véritable rupture et un changement de rythme par rapport au reste de la nouvelle. Tout au long du récit, la nouvelle prend la forme d'une description littéraire puis, soudainement, les points de vue sont brouillés et la narration s'accélère : les protagonistes, l'action et les dialogues se mêlent. C'est véritablement le point fort du texte. D'une grande frivolité, la cohue des dernières pages crée une confusion typique de ce genre de soirée entre filles et garçons (à l'exception d'Albert). Très imagée et tout en dialogue, cette dernière scène nous évoque la scène d'un film. Dans la phrase ultime, la chute est abrupte : « [...] et toi qu'est-ce que t'as à chialer... plein le dos... par-dessus la tête... marre⁴¹. » Cet assemblage ne nous permet pas d'identifier clairement l'objet de la description : s'agit-il d'Albert ? d'Augusta ? d'une autre fille ? d'un garçon ? Compte tenu de la banalité du récit, de l'espace narratif octroyé à Albert et de la chute finale, il est à se demander si l'autrice ne souhaitait pas avant tout faire voir qui sont les « folles » – ou l'idée qu'elles incarnent – plutôt que les six folles du récit spécifiquement.

Enfin, il est surprenant de remarquer que le pseudonyme d'Adrienne Monnier ne soit pas utilisé sur la couverture. De plus, en guise de quatrième de couverture, les Éditions Sillage présentent l'autrice comme compagne de Sylvia Beach – son couple avec l'Américaine comme caractéristique identitaire – et « amie » de James Joyce. Or, comme nous avons pu le constater dans la partie biographique de ce travail, la Française et l'Irlandais n'avaient pas une relation des plus chaleureuse, bien que respectueuse.

C. Un couple de femmes lesbiennes

Adrienne Monnier et Sylvia Beach, comme nous l'avons vu, ont formé un couple lesbien pendant seize ans et partagé leur vie pendant trente-huit ans. Au cours de leur

⁴⁰ « Fou (Fol), Folle », sur *TLFi : Trésor de la langue Française informatisé*, ATILF - CNRS & Université de Lorraine [en ligne]. URL : <https://www.cnrtl.fr/definition/folle/1> (Consulté le 01/08/23)

⁴¹ MONNIER, *Vierges folles*, *op. cit.*, p. 36.

existence, les deux jeunes femmes ont également eu d'autres relations homosexuelles. Toutefois, compte tenu du peu d'informations que nous possédons sur la vie intime des deux libraires, il est difficile d'analyser avec exactitude la portée de leur relation affective lesbienne. Nous tenterons tout de même de donner quelques pistes d'analyse pour essayer de comprendre en quoi leur orientation sexuelle a eu une influence sur leur socialisation et leur position d'intermédiaire.

Comme l'explique Claire Ducournau, les couples littéraires et les couples d'écrivains hétérosexuels sont très présents dans la littérature et de plus en plus étudiés par la sociologie et les études de genre⁴². Tandis que les rapports de domination masculine au sein de ces couples ont été démontrés, le couple est rarement envisagé comme unité d'analyse⁴³. En revanche, nous ne pouvons pas en dire autant pour les couples homosexuels, à l'exception, peut-être, d'Arthur Rimbaud et de Paul Verlaine. Nous ne pouvons pas appliquer à notre objet l'outillage existant, au risque de ne pas saisir les caractéristiques propres à l'homosexualité. Nous utiliserons donc pour cette analyse du couple lesbien de l'entre-deux-guerres des théories et des enquêtes réalisées, pour la plupart, *a posteriori*. Nous veillerons alors à les adapter avec justesse au contexte étudié.

1. Petit historique et réflexion sur le lesbianisme de l'entre-deux-guerres

Au XVIII^e siècle, les femmes qui entretenaient des relations avec d'autres femmes étaient appelées « tribades ». Le tribadisme fait particulièrement référence aux femmes qui aimaient la luxure et se prostituaient. Surnommées « petites sœurs », certaines tribades avaient déjà les cheveux courts et portaient un costume. Ensemble, elles formaient une communauté dont les membres se reconnaissaient entre eux. Les tribades, au contraire des homosexuels souvent associés aux pédérastes, n'étaient pas poursuivies par les autorités, bien qu'elles aillent également à l'encontre des mœurs⁴⁴. En effet, ces

⁴² Sur le couple littéraire voir notamment : DEMOULIN Esther, *Écrire côte à côte. Simone de Beauvoir et Jean-Paul Sartre, un couple littéraire*, thèse de doctorat en littérature et civilisation françaises sous la direction de LOUETTE Jean-François, Sorbonne université, 2021.

⁴³ DUCOURNAU Claire, « Le couple littéraire comme unité d'analyse croisée : quelques pistes autour de Marie NDiaye et Jean-Yves Cendrey », dans *Genre et sociologie de la littérature : perspectives croisées*, sous la direction de DEGRANDE Laura, DURIAU Nicolas, LUCCA Siân et ZINZIUS Laura, *CONTEXTES*, n° 33, septembre 2023 [à paraître].

⁴⁴ Au XIX^e siècle, alors que la « sodomie » a été décriminalisée, les homosexuels continuent d'être réprimés dans l'espace public par leur association à deux autres motifs : la prostitution (poursuite pour atteintes aux bonnes mœurs) et la pédérastie (poursuite pour débauche et/ou corruption de la jeunesse). Sur ce sujet, voir

femmes étaient tolérées, mais leur indépendance amoureuse mettait déjà en péril la catégorisation des rôles genrés. À partir de la seconde moitié du XIX^e siècle, le terme « tribade » sera progressivement remplacé par les mots « saphiste » (via la redécouverte de l'œuvre de Sapho) et « lesbienne » (popularisé par le procès intenté contre *Les Fleurs du mal* de Charles Baudelaire)⁴⁵. Le mot « lesbienne » évoluera de manière différente et parfois divergente, en fonction des contextes sociaux, politiques et culturels. À la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e, les mots « sexualité », « homosexualité » et « hétérosexualité » sont davantage employés, prémices d'une nouvelle perception des identités individuelles et collectives. Pour la première fois, homosexualité masculine et féminine forment un tout. C'est ici une énorme évolution dans la façon de concevoir la sexualité et un véritable changement de norme. L'usage de plus en plus fréquent de ces termes donnera également aux femmes lesbiennes une nouvelle opportunité de se définir. Les contestations face au lesbianisme s'expliquent par le fait qu'il conduit à l'association de femmes qui peuvent potentiellement prendre conscience de leur condition et se révolter. Ces associations mettraient alors en péril la société traditionnelle patriarcale. L'homosexualité féminine est aussi moins soumise aux théories scientifiques pour cette raison. Plutôt que comprendre et expliquer l'amour et l'attirance sexuelle entre les femmes, la société de l'époque cherche davantage à les contenir. Le maintien du patriarcat, et de la place de la femme au foyer, est une raison suffisante au rejet du lesbianisme. Au contraire, l'homosexualité masculine ne menace pas la société patriarcale. La complicité entre les hommes est même souhaitée – telle la complicité père/fils – principe même de la société patriarcale. Il faut néanmoins empêcher la sexualité entre les hommes. Ainsi, de nombreuses théories scientifiques et psychiatriques tenteront d'expliquer et même de guérir cette « déviance sexuelle » via des moyens thérapeutiques. En comparaison, les femmes lesbiennes posent donc davantage un problème au niveau sociétal et politique dont on craint les conséquences⁴⁶. L'homosexualité féminine n'est pas devenue soudainement visible, quoique souvent tapie dans l'ombre. Dès la fin du XIX^e siècle, le lesbianisme gagne en visibilité et est incarné symboliquement par les femmes modernes, c'est-à-dire celles qui sont libres moralement,

PASTORELLO Thierry, *Sodome à Paris. Fin XVIII^e-milieu XIX^e siècle : l'homosexualité masculine en construction*, Paris, Créaphis, 2011.

⁴⁵ MURAT Laure, *La loi du genre, Une histoire culturelle du « troisième sexe »*, op. cit., p. 73-78.

⁴⁶ BONNET Marie-Jo, *Les relations amoureuses entre les femmes, XVI^e-XX^e siècle*, Paris, Odile Jacob Poches, 2022, p. 301 et 310-313.

financièrement, physiquement et relationnellement et qui n'hésitent alors pas à se regrouper⁴⁷.

Selon Natacha Chetcuti, déjà au début du XX^e siècle, il était courant de voir des couples de femmes reproduire le modèle du couple binaire hétérosexuel en respectant la catégorisation « masculin » « féminin », comme c'était le cas de Gertrude Stein et Alice B. Toklas. Chetcuti explique que ce conformisme aux normes hétérosexuelles démontre la complémentarité des membres du couple et peut s'expliquer comme une crainte de l'indifférenciation ou une alternative au mariage et à la dissimulation d'une réalité encore subversive⁴⁸.

Comme l'explique l'ouvrage *Écrire à l'encre violette*, la littérature lesbienne est encore très peu étudiée, souvent invisibilisée et difficile à définir. En effet, il ne s'agit pas de prendre en compte seulement l'orientation sexuelle ou l'intention de l'auteur ou de l'autrice, le sujet ou la réception du texte. Les auteurs et autrices d'*Écrire à l'encre violette* en arrivent à la conclusion qu'il n'y a pas un critère de définition de la littérature dite « lesbienne » mais que tout dépend de ce qu'on recherche dans un texte. Jusqu'à la fin du XIX^e siècle, beaucoup d'écrivains masculins hétérosexuels fétichisent la femme lesbienne et l'inscrivent dans une littérature de tradition érotique hétérosexuelle et voyeuriste, ce qui contribue aux stéréotypes sur les femmes lesbiennes⁴⁹. Dans ce genre de textes, la femme lesbienne, souvent figurée sous les traits de l'adjuvant érotique, représente un imaginaire familier et esthétique. Cette fascination (misogyne) pour les lesbiennes dans la littérature n'est qu'un des nombreux témoignages du patriarcat et de la volonté de contenir les femmes émancipées⁵⁰. À cette époque, les écrivaines étaient peu nombreuses et très peu d'entre elles abordaient le sujet du lesbianisme dans leurs œuvres. Il faudra attendre l'arrivée de George Sand, de Renée Vivien, de Rachilde ou encore de Colette pour y remédier⁵¹.

⁴⁷ MURAT Laure, *La loi du genre, Une histoire culturelle du « troisième sexe »*, op. cit., p. 383.

⁴⁸ CHETCUTI, op. cit., p. 32.

⁴⁹ TURBIAU Aurore, LACHKAR Margot, ISLERT Camille, BERTHIER Manon, ANTOLIN Alexandre, *Écrire à l'encre violette, Littératures lesbiennes en France de 1900 à nos jours*, Paris, Le Cavalier Bleu Editions, 2022, p. 15-27.

⁵⁰ BONNET Marie-Jo, *Les relations amoureuses entre les femmes, XVI^e-XX^e siècle*, op. cit., p. 278.

⁵¹ BARD Christine, DURAND Jean-Marie, *Mon genre d'histoire*, Paris, Presses universitaires de France, 2021, p. 55.

Durant l'entre-deux-guerres, beaucoup de femmes lesbiennes américaines et anglaises, surtout des intellectuelles, viennent trouver refuge à Paris, où l'amour est plus libre. Être une expatriée à Paris durant l'entre-deux-guerres permet de vivre librement sa sexualité. On observe ainsi à cette époque plusieurs couples mythiques de femmes expatriées comme H. D. et Bryher ; Janet Flanner et Solita Solano ; Margaret Anderson et Jane Heap⁵². À cette époque, les femmes homosexuelles forment dans la capitale française une contre-société qui se réunit dans des cabarets – le Monocle par exemple, boulevard Edgar-Quinet, tenu par Lulu de Montparnasse – et des salons. Il y a également des lieux de rencontre lesbiens comme Le bal de la salle Wagram dit « Notre Dame de Lesbos ». Dans ces lieux, les femmes sont libres de leurs gestes, de leurs fréquentations et de leurs apparences. La figure de proue de la communauté lesbienne de la période est sans aucun doute Nathalie Clifford Barney, particulièrement émancipée grâce à sa fortune et son cercle social de renom. Elle fonde le salon « Le Temple de l'Amitié », un lieu de rassemblement lesbien mythique à la mode du XVIII^e siècle, au numéro 20 de la rue Jacob, tous les vendredis soir, et ce de 1910 jusqu'en 1970. On y discute des idées littéraires et artistiques modernes et de féminisme où, toutefois, l'élégance est de rigueur. Pour sa part, le salon de Gertrude Stein, au 27 rue de Fleurus, est moins fastueux⁵³. Stein, disait-on, est à l'origine de l'expression *Lost Generation* qui caractérise les intellectuels de l'entre-deux-guerres⁵⁴. Tous les hommes et les femmes qui vont marquer la période, tant au niveau artistique qu'intellectuel, fréquentent de près ou de loin le salon. Ce lieu possède un véritable contre-pouvoir pouvant « instaurer les conditions de sa propre visibilité⁵⁵ ». Une autre figure importante de l'émancipation lesbienne durant la première moitié du XX^e siècle est la chanteuse de cabaret Suzy Solidor. Cette dernière a su imposer un nouveau type de femmes lesbiennes non cantonnées aux milieux aristocratiques et bourgeois, pouvant désormais s'affranchir de son milieu modeste conservateur. Jouissant d'une grande renommée, la chanteuse sera réputée pour sa grande liberté de penser et sexuelle⁵⁶.

⁵² MURAT Laure, *Passage de l'Odéon.*, op. cit., p. 340.

⁵³ SCHOR Ralph, *Le Paris des écrivains américains, 1919 – 1939*, Paris, Perrin, 2021, p. 81-93 et 119-121.

⁵⁴ AMFREVILLE Marc, CAZÉ Antoine, FABRE Claire, « XVIII. Le modernisme (1900-1930) », dans AMFREVILLE Marc (dir.), CAZÉ Antoine, FABRE Claire, *Histoire de la littérature américaine*, Paris, Presses universitaires de France, 2014, p. 167-182. Disponible en ligne : <https://www.cairn.info/histoire-de-la-litterature-americaine--9782130633457-page-167.htm>

⁵⁵ BONNET, Marie-Jo, *Les relations amoureuses entre les femmes, XVI^e-XX^e siècle*, op. cit., p. 275.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 332.

Néanmoins, l'homophobie demeure très présente dans les années 20 avec, par exemple, la revue ouvertement homophobe *Inversion*⁵⁷.

En revanche, cette petite société de femmes ne prend pas en compte les femmes vivant en dehors de la capitale française. De même que certaines femmes ne désirent pas faire partie de ces collectifs et souhaitent vivre leur homosexualité de façon discrète, parfois en cachant leur vie privée ou en menant une double vie⁵⁸.

La fréquentation d'un collectif lesbien est souvent déterminante dans le parcours personnel des femmes homosexuelles et dans la façon dont elles se définissent individuellement et collectivement. Même si elles ne fréquentent pas assidûment ces lieux, elles en ont souvent connaissance. Un des objectifs sous-jacents de ces groupes de femmes (moins explicite à l'époque qu'aujourd'hui) est de construire de nouvelles possibilités de relations non hétéronormées et de remettre en question la hiérarchie des genres dictée par la société⁵⁹. Catherine Achin et Delphine Naudier ajoutent que ces lieux de rassemblement sont souvent informels : durant l'entre-deux-guerres, il s'agit de cabarets, cafés, salons de thé, académies privées, librairies, cinémas, etc. C'est souvent là où les femmes ne sont pas attendues que se forment des pratiques et discours émancipateurs. Ces lieux permettent le partage d'expériences et favorisent ainsi la sociabilité féminine. Achin et Naudier parlent de « lieux de contrebande » où naissent les pratiques féministes. Bien qu'il ne s'agisse pas d'endroits clandestins, les femmes n'y étaient pas des habituées. En allant dans ces lieux de vie, les femmes revendiquent également leur légitimité à prendre du plaisir, à s'amuser, à faire la fête⁶⁰. Christine Bard parle, bien que cela soit anachronique, de « culture lesbienne » comme élément déterminant de cette époque⁶¹.

Bard soulève également la question de savoir comment identifier une personne homosexuelle ou hétérosexuelle (hier comme aujourd'hui) ? Selon les rapports sexuels ? Selon les fréquentations ? Selon l'apparence ? Il faut aussi prendre en compte le fait qu'il

⁵⁷ MURAT Laure, *Passage de l'Odéon.*, op. cit., p. 339.

⁵⁸ BARD Christine, DURAND Jean-Marie, *Mon genre d'histoire*, op. cit., p. 54.

⁵⁹ CHETCUTI, op. cit., p. 44-48.

⁶⁰ ACHIN Catherine, NAUDIER Delphine, « Contrebande », dans DORLIN Elsa (coord.), *Feu ! Abécédaire des féminismes présents*, Montreuil, Libertalia, 2021, p. 95-104.

⁶¹ BARD Christine, DURAND Jean-Marie, *Mon genre d'histoire*, op. cit., p. 54.

existe plusieurs degrés d'intimité. De plus, il est difficile de recueillir ces informations, car beaucoup de femmes s'autocensurent et ne parlent pas ouvertement de leurs désirs et de leurs pratiques – surtout au vu des mœurs de l'époque. Ce phénomène d'autocensure pose un voile sur une partie de la population et ses relations. En outre, il faut veiller à ne pas penser la sexualité des femmes homosexuelles selon les principes de l'hétéronormativité qui hypersexualise et déssexualise les femmes lesbiennes, en les considérant, par exemple, au même titre que les prostituées. Durant l'entre-deux-guerres, les homosexuelles acquièrent de la visibilité et s'affranchissent. Or, les femmes lesbiennes sont jugées à la fois comme la cause et la conséquence de la distance entre les hommes et les femmes survenue depuis la guerre. Le trouble que suscitent ces femmes réside dans le fait qu'elles n'ont plus besoin des hommes sexuellement, affectivement et, bien souvent, économiquement. Les institutions diaboliseront ainsi les femmes émancipées en les faisant passer pour des lesbiennes. À l'inverse, la femme lesbienne devient un des symboles de l'émancipation des femmes. De ce fait, la lesbophobie ne se dresse pas uniquement à l'encontre des femmes lesbiennes, mais contre toutes les femmes qui osent sortir de leur condition⁶². Ainsi, le fait d'être femme et lesbienne implique un double stigmatisme social. Par conséquent, il existe de nombreuses façons de penser son homosexualité et de se dire lesbienne. Natacha Chetcuti énonce alors la question suivante : « *Entre dire et laisser voir, quelles sont les marges de manœuvre d'un groupe minoritaire*⁶³ ? » (question sur laquelle nous reviendrons dans le point suivant). À l'instar de la femme moderne, l'homosexualité, ne reposant pas sur une distinction conventionnelle des genres, menace le concept de la famille traditionnelle et reproductive⁶⁴. L'entre-deux-guerres reste donc malgré tout une période empreinte de traditionalisme.

2. Le rapport à l'homosexualité

Adrienne Monnier et Sylvia Beach ont eu la chance d'évoluer dans un cercle social et familial *a priori* favorable à leur orientation sexuelle. Aucune source (auto)biographique ne semble rapporter des faits d'homophobie de la part de leurs

⁶² *Ibid.*, p. 55-57.

⁶³ CHETCUTI, *op. cit.*, p. 134.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 117 et 119.

proches, si ce n'est Léon Paul Fargue, que côtoie Monnier, et qui avait en général des paroles déplacées au sujet des femmes lesbiennes et émancipées. Leur orientation sexuelle semble avoir été toujours respectée par leur famille respective, ce qui est critique étant donné que la famille est un des premiers lieux où s'applique la norme.

Par ailleurs, pour Monnier et Beach, l'homosexualité ne relève pas forcément du refus total du genre féminin et de la féminité – tout comme nous venons de le voir dans le point précédent au sujet de leur genre – mais s'apparente davantage à un rejet du destin assigné au genre féminin synonyme de docilité et de soumission. Cette mise à distance du genre féminin peut être une façon de s'appartenir, de revenir à soi. Comme l'explique Natacha Chetcuti, « se situer autrement en tant que femme revient à formuler une alternative aux rapports de genre, élaborée non pas en référence aux hommes, mais en référence à la sociabilité lesbienne⁶⁵ ». On peut être femme sans nécessairement conformer son genre et son sexe à la norme féminine qui implique la maternité innée, une certaine apparence et la procréation. La théorie de *La Pensée straight* de Monique Wittig développée dans les années 80-90 est une piste de réflexion intéressante pour notre cas. En effet, Wittig envisage l'hétérosexualité comme un système social responsable de l'oppression des femmes. La théoricienne soutient que les catégorisations « homme » et « femme » sont des concepts politiques qui contribuent à la domination de l'hétérosexualité dans la société et à son maintien. Par conséquent, il faut transformer ces concepts. Pour Wittig, une lesbienne ne peut donc pas être une femme, car les lesbiennes ne se soumettent pas à la contrainte hétérosexuelle⁶⁶. Dans le cas de Monnier et Beach, elles ne se considèrent pas comme « femmes » au sens où l'hétéronormativité l'entend. Adrienne Rich rejoint également ce propos avec son essai *La contrainte à l'hétérosexualité et l'existence lesbienne*⁶⁷. On observe ainsi que beaucoup de femmes lesbiennes critiquent la concordance normative entre le sexe et le genre en luttant individuellement ou collectivement contre l'oppression des femmes en général⁶⁸. Cependant, chez Monnier et Beach, l'homosexualité ne relève pas d'un acte militant mais

⁶⁵ *Ibid.*, p. 78.

⁶⁶ WITTIG Monique, « La Pensée Straight », dans *Questions féministes*, n°7, 1980, p. 45-53. Disponible en ligne : <http://www.jstor.org/stable/40619186>

⁶⁷ RICH Adrienne, « La contrainte à l'hétérosexualité et l'existence lesbienne », dans *Nouvelles Questions Féministes*, n° 1, 1981, p. 15-43. Disponible en ligne : <http://www.jstor.org/stable/40619205>

⁶⁸ CHETCUTI, *op. cit.*, p. 91-96.

paraît purement individuelle. Pour les deux femmes, être lesbienne, peut donc être un moyen de ne pas être soumises aux hommes, d'avoir une carrière professionnelle libre, prospère et épanouie en conservant une apparence en partie féminine, par le port de la jupe par exemple. Ainsi, le lesbianisme peut marquer une rupture avec la féminité traditionnelle qui aboutit soit à un entre-deux-genres (c'est-à-dire l'androgynie), soit à un continuum du genre féminin, ce qui illustre davantage notre cas. Le lesbianisme peut être une autre façon de repenser les catégories imposées par la société et le langage qui distinguent « homosexualité » et « hétérosexualité » ainsi que « masculin » et « féminin »⁶⁹. Consciente des codes sociaux de genre, Monnier applique sa théorie de genre non catégorisé à son orientation sexuelle. Monnier et Beach se les réapproprièrent, ne fût-ce qu'en exerçant des métiers généralement destinés aux hommes.

Dans le cas d'Adrienne Monnier et Sylvia Beach, homosexualité n'est pas synonyme de marginalité ni de rapprochement – particulièrement pour Monnier. Bien que discrètement, les deux femmes fréquentent les salons parisiens français lesbiens, comme celui de Gertrude Stein. Or, Adrienne Monnier met délibérément à distance le salon de Nathalie C. Barney, ce qui montre le désir de Monnier de ne pas être assimilée avec les groupes lesbiens perçus comme réducteurs. Ce désir de distance n'est cependant pas réciproque, car Barney tente à de nombreuses reprises infructueuses d'inviter la libraire française dans son salon. Monnier ne doit sans doute pas apprécier l'excentrisme et le peu de discrétion de Barney. Comme l'expliquent Achin et Naudier, la fréquentation de ces salons a inévitablement une incidence sur la sociabilité lesbienne de Monnier et Beach. Ainsi, comme l'évoque Laure Murat, leur couple est la parfaite représentation que la communauté lesbienne des années folles n'était pas homogène et solidaire comme on a tendance à le penser⁷⁰.

Bien que l'*Odéonie* soit majoritairement composée d'hommes hétérosexuels, Adrienne Monnier est très proche de nombreuses femmes lesbiennes ou bisexuelles dans son cercle intime : l'artiste Marie Laurencin, la comédienne Georgette Leblanc, ou encore l'encyclopédiste Jane Bathori. Monnier les reçoit volontiers chez elle, recueille leurs confidences sans pour autant vouloir créer un collectif de femmes lesbiennes au sein de

⁶⁹ *Ibid.*, p. 81 et 96.

⁷⁰ MURAT Laure, *Passage de l'Odéon.*, *op. cit.*, p. 365-369.

sa librairie. Monnier ne désire surtout pas mélanger travail et vie privée au risque de donner l'impression de privilégier certaines personnes à cause de leur orientation sexuelle. Monnier met son point d'honneur sur la qualité du travail des auteurs. Par ailleurs, la librairie a également un grand intérêt pour l'homosexualité masculine et s'est beaucoup informée sur le sujet, notamment auprès d'André Gide⁷¹.

Dans sa librairie, Sylvia Beach a affiché au mur toute une série de portraits dont beaucoup étaient homosexuels : Oscar Wilde, André Gide, Walt Whitman... De plus, l'Américaine ne se cache pas pour vendre des livres comme *Studies in the Psychology of Sex* du sexologue Havelock Ellis, dont elle a le portrait et est même dépositaire de l'ouvrage, ainsi que des « *queer books* ». De plus, beaucoup de femmes expatriées, souvent fréquentant les groupes de socialisation lesbiens, sont clientes chez Shakespeare and Company. Ainsi, contrairement à La Maison des Amis des Livres, la librairie anglo-saxonne est assimilée à une certaine population homosexuelle et diffuse de la littérature homosexuelle. Bien qu'elle le reconnaisse et l'assume pleinement, Beach garde une certaine distance et une rigueur professionnelle. En revanche, l'analyse des moutures non publiées des Mémoires de Sylvia Beach montre qu'elle s'est beaucoup autocensurée sur la question de l'homosexualité, peut-être à cause de son éducation puritaine⁷².

Nous possédons malheureusement peu d'informations pour déterminer si leur conception du lesbianisme a évolué avec le temps. De surcroît, bien qu'anachronique, nous ne pouvons rien dire de leur *coming out*.

3. Se dire lesbienne

Adrienne Monnier et Sylvia Beach, dans la diversité des textes que nous possédons d'elles, ne se qualifient jamais de « lesbiennes » ou « homosexuelles », individuellement ou en couple, ni ne donnent de préférence pour l'un ou l'autre terme, chacun porteur de connotations différentes. À l'instar de leur relation, elles se définissent très peu. La seule mention que nous pouvons relever est « Mon amie » (nous reviendrons un peu plus loin dans cet exposé sur le thème des « deux amies »). De plus, l'histoire ne nous dit malheureusement pas comment elles se présentaient oralement et publiquement. Selon la

⁷¹ *Ibid.*, p. 364 et 374.

⁷² *Ibid.*, p. 404-405 et 359-367.

sociologue Natacha Chetcuti, ce manque de dénomination serait le reflet d'un combat interne entre le stigmaté⁷³ et la volonté de s'affirmer, malgré l'acceptation de sa sexualité. Nous pouvons également postuler que cela est une façon délibérée de se protéger contre les critiques homophobes : les deux libraires ont peut-être conscience du risque, de la rareté et de la fragilité que constituent leur indépendance et leur émancipation en tant que femmes lesbiennes. Ainsi, le fait de ne pas se dire lesbienne est-il un moyen de ne pas mettre trop en lumière une vérité qui dérange ? Ou peut-être ne ressentent-elles tout simplement pas le besoin de mettre un nom sur leur sexualité ? Ou encore est-ce une volonté de ne pas se confronter à la norme ? Chetcuti précise également que pour se dire lesbienne, il est nécessaire que les deux partenaires envisagent l'homosexualité de manière similaire. Y avait-il alors une discordance de l'une ou de l'autre sur le sujet ? Sans doute, car c'est grâce à l'affranchissement de toutes les normes de Beach que Monnier est parvenue à affirmer son identité. Monnier et Beach ne se disent donc pas lesbiennes mais le laissent voir. La difficulté que représente le fait de se dire lesbienne peut être la conséquence de « l'impossibilité d'être⁷⁴ ». Or, les deux libraires parviennent à vivre en tant que lesbienne, à sortir de cette inexistence et à se défaire de la norme hétérosexuelle régie par les hommes mais y mettre de nom⁷⁵. Vivre dans un « secret ouvert », ni caché, ni proclamé, c'est ce que Eve Kosofsky Sedgwick appelle le « *glass-closet* », littéralement « le placard de verre »⁷⁶.

D'une certaine manière, Monnier et Beach ont rendu publique leur homosexualité en se présentant en tant que couple – un moyen de se laisser voir comme lesbiennes étant donné que le couple suppose l'amour et la sexualité. De plus, comme l'explique Natacha Chetcuti, le couple est le lieu de réalisation et de construction de soi par excellence pour les femmes lesbiennes. Or, se dire lesbienne au travers de son couple s'inscrit dans une forme de respect de la norme, car le couple établi est un des fondements de

⁷³ Le « stigmaté » est un concept sociologique défini par Erving Goffman qui étend la définition du mot « stigmaté » à tout attribut social dévalorisant, corporel ou non, défini par le regard d'autrui, renvoyant à l'écart à la norme et analysé en termes relationnels.

⁷⁴ CHETCUTI, *op. cit.*, p. 135.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 66 et 135.

⁷⁶ KOSOFSKY SEDGWICK Eve, *Epistemology of the closet*, Berkeley et Los Angeles, University of California Press, 1990, p. 278.

l'hétéronormativité. La rencontre amoureuse et sexuelle est également un moment important d'affirmation en tant que lesbienne permettant la cohabitation⁷⁷.

Monnier et Beach laissaient voir leur homosexualité au sein de leur famille, de leurs amis et, particulièrement, dans leur milieu professionnel, ce qui n'est pas fréquent selon l'analyse de Natacha Chetcuti. Se dire lesbienne ou, dans ce cas-ci, laisser voir son homosexualité sur son lieu de travail comprend le risque de n'être défini que par son orientation sexuelle. Cependant, ce n'est pas le cas pour les deux libraires. Il est admis publiquement que les deux femmes sont en couple, mais est-ce une volonté de leur part de ne pas accorder une grande place à leur orientation sexuelle au travail ? Ou sont-ce les autres qui en font fi ? Or, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, leur couple est aussi un avantage dans leur travail, il ne peut donc nécessairement pas être mis de côté dans leur vie professionnelle. D'un autre côté, rendre public son lesbianisme dans son milieu professionnel est une forme de reconnaissance de soi, bien que partielle dans notre cas puisque les deux libraires ne se disent jamais lesbiennes. Laisser voir son homosexualité en dehors de son cercle proche représente aussi le risque d'être exposé à des jugements négatifs et des critiques homophobes⁷⁸. Par exemple, Maria Jolas affirmait que les violentes migraines dont souffrait Sylvia Beach étaient dues au fait que Beach n'avait pas pu concrétiser son amour envers James Joyce. Ou encore Marcelle Auclair, dans son autobiographie (1978), affirmait qu'Adrienne Monnier n'est pas lesbienne⁷⁹.

En outre, selon Natacha Chetcuti, avoir une relation affective exclusive est synonyme également de respect de la norme hétérocentrée. Nous pouvons alors postuler que même dans leur progressisme à propos de leur orientation sexuelle, Monnier et Beach s'inscrivent dans une forme de conformité en habitant ensemble et en ayant *a priori* une relation exclusive. Cette proximité avec la norme peut s'expliquer par le rapport qu'elles entretiennent avec les instances institutionnelles telles que leur famille. En effet, la famille de Monnier, bien qu'ouverte d'esprit, demeure de conception traditionnelle et le père de Beach exerce une fonction de révérend. S'ajoute à cela le fait qu'elles accordent une place

⁷⁷ CHETCUTI, *op. cit.*, p. 149 ;153 et 280.

⁷⁸ *Ibid.*, p. 129 et 135.

⁷⁹ MURAT Laure, *Passage de l'Odéon.*, *op. cit.*, p. 376.

modérée à leur sexualité dans leur vie quotidienne. Les deux femmes ont donc un rapport cordial avec la norme⁸⁰.

Par ailleurs, dans son analyse de plusieurs couples de femmes, la chercheuse Raphaële Ferzli constate qu'il est fréquent d'observer une grande proximité et complémentarité entre les deux membres d'un couple lesbien. Ferzli rapporte que certaines d'entre elles se considèrent presque comme des sœurs ou des jumelles. Dans notre cas, Noël Riley Fitch termine la biographie de Sylvia Beach en disant qu'Adrienne Monnier a été une sœur pour Beach (entre autres)⁸¹. Laure Murat va également dans ce sens en disant que les deux libraires sont « sœurs sans être jumelles⁸² ». De plus, comme nous avons pu le voir dans le chapitre précédent, Monnier et Beach partagent la même passion pour la littérature, exercent le même métier et fréquentent les mêmes personnes⁸³. Les deux femmes sont donc très complémentaires.

Ferzli explique en outre que dans le panel de couples qu'elle a interrogé, certaines femmes lesbiennes ne sont pas militantes et ne souhaitent pas exposer leur homosexualité au regard des autres. Le militantisme est jugé comme provocateur. Cette provocation, selon les femmes interrogées, ne peut qu'entraîner des conséquences négatives sur la visibilité des homosexuelles. L'objectif est au contraire de généraliser la présence des couples lesbiens dans la société sans en faire une exception. Nous sommes ici face à un paradoxe auquel sont confrontées beaucoup de minorités : il faut acquérir une certaine reconnaissance pour ne pas être sans cesse l'objet de l'attention, mais il faut aussi être l'objet de l'attention pour acquérir une certaine reconnaissance, surtout quand on ne possède aucun ou peu de droits juridiques. Il faut alors privilégier un militantisme plus modéré afin de changer les mentalités et se faire reconnaître progressivement⁸⁴. Cette piste d'analyse peut éclairer la position d'Adrienne Monnier et Sylvia Beach quant à leur réserve sur le militantisme lesbien. Il peut également s'agir simplement d'un acte individualiste.

⁸⁰ CHETCUTI, *op. cit.*, p. 151-153.

⁸¹ RILEY FITCH, *op. cit.*, p. 565.

⁸² MURAT Laure, *Passage de l'Odéon.*, *op. cit.*, p. 141.

⁸³ FERZLI Raphaële, « Couples au féminin : aspects du quotidien », dans *Cahiers du Genre*, vol. 1, n° 30, 2001, p. 147-178. Disponible en ligne : <https://www.cairn.info/revue-cahiers-du-genre-2001-1-page-147.htm>

⁸⁴ *Ibid.*

Raphaële Ferzli démontre également l'importance du foyer pour les couples lesbiens. Selon les données de la chercheuse, la cohabitation pour un couple de femmes se fait souvent relativement rapidement après leur rencontre. Cette rapidité s'explique par le fait que le couple lesbien ne se doit pas de suivre les normes hétérosexuelles et cohabiter n'implique rien, si ce n'est de vivre à deux. De plus, comme nous venons de le constater, certains couples lesbiens ont tendance à rester dans la sphère privée et n'expriment pas le désir de se représenter publiquement. De ce fait, le lieu de cohabitation prend une importance symbolique considérable, car il permet de matérialiser l'existence du couple qui ne possède pas de grandes reconnaissances juridiques – particulièrement à l'époque de l'entre-deux-guerres. Le foyer scelle véritablement le couple et représente un moyen facile et rapide d'accéder à la reconnaissance du couple lesbien. Cette théorisation s'applique tout à fait à Adrienne Monnier et Sylvia Beach. En effet, leur emménagement dans l'appartement de Monnier marque (publiquement) le début de leur vie de couple⁸⁵. Dans son livre consacré aux deux libraires, Laure Murat affirme que même après qu'elles cessent de vivre ensemble, leurs sentiments restent les mêmes. En effet, comme nous venons de le voir, la cohabitation scelle le couple. Alors, si les sentiments des deux femmes sont restés les mêmes, pourquoi n'ont-elles pas réemménagé ensemble après le départ de Freund⁸⁶ ? Raphaële Ferzli rapporte également qu'au sein des couples qu'elle a analysés, ceux qui ne fréquentent pas régulièrement des collectifs lesbiens ont tendance à accorder une grande importance à leurs cercles d'amis (tous les genres et orientations sexuelles confondus). Nous pouvons avancer que c'était le cas pour Adrienne Monnier et Sylvia Beach. Au vu de la symbolique du lieu de vie, inviter ses amis à y pénétrer marque leur proximité et leur importance pour les membres du couple. C'est par exemple le cas lorsque Monnier organise ses fameuses réceptions avec toujours les mêmes personnes. De plus, selon Ferzli, la présence d'amis dans le foyer contribue à normaliser le couple lesbien, surtout si ces personnes sont hétérosexuelles et reconnaissent l'homosexualité du couple. Ces relations amicales contribuent aussi à faire exister le couple et à l'inscrire dans la sphère publique. En effet, pour Monnier et Beach, ces repas sont de véritables fenêtres sur le monde, à la fois pour les libraires et leurs convives. Par ailleurs, Raphaële Ferzli, constate qu'il existe aussi des rapports de domination dans les couples lesbiens –

⁸⁵ *Ibid.*

⁸⁶ MURAT Laure, *Passage de l'Odéon.*, *op. cit.*, p. 354.

malgré leur grande complémentarité – qui ne sont, par conséquent, pas basés sur les catégories de genre. Dans notre cas, comme nous l’avons déjà observé, Adrienne Monnier semble avoir une prééminence sur Sylvia Beach. Le foyer étant symbolique, le fait que Beach emménage chez Monnier et non l’inverse marque la domination de la Française sur l’Américaine. Enfin, selon Ferzli, le couple homosexuel n’est pas un couple « réinventé » mais un couple qui tente de redistribuer les codes du couple hétérosexuel en se construisant en dehors des normes sociales traditionnelles. Toutefois, le couple lesbien n’échappe pas aux règles du couple hétérosexuel, surtout dans la manière de former une unité⁸⁷.

Natacha Chetcuti remarque également que beaucoup de femmes lesbiennes entretiennent une relation affective de grande proximité avec leurs anciennes compagnes, ce qui donne parfois lieu à une nouvelle forme de couple platonique. C’est en effet le cas pour Adrienne Monnier et Sylvia Beach après leur rupture et le départ de Gisèle de Freund. Il y a une véritable proximité entre les deux libraires qui occupe une part importante de leur vie, particulièrement lors de la seconde guerre mondiale et après comme nous l’avons vu dans le chapitre précédent. Cette nouvelle et seconde liaison au sein des deux mêmes personnes peut être considérée comme plus importante que d’autres relations amicales plus traditionnelles. Au sein de ce nouveau type de couplage, la mémoire de l’affectivité amoureuse et une présence plus spontanée sont déterminantes⁸⁸.

Enfin, comme l’explique Florence Tamagne, on observe dans toute l’histoire des communautés homosexuelles depuis le XIX^e siècle que beaucoup, subissant le poids des stéréotypes, mettent leur homosexualité de côté pour éviter la catégorisation, voire les persécutions. Le comportement de Monnier et Beach n’est donc pas inédit. Tamagne soulève alors la question suivante : « L’invisibilité est-elle la condition de l’acceptation ou faut-il au contraire affirmer un droit à la différence⁸⁹ ? » Ainsi, selon Tamagne, les femmes lesbiennes peuvent réagir différemment face à la stigmatisation. Dans notre cas, Monnier et Beach intérioriseront plutôt l’image stéréotypée que la société fait des femmes

⁸⁷ FERZLI, *art. cit.*

⁸⁸ CHETCUTI, *op. cit.*, p. 173.

⁸⁹ TAMAGNE Florence, « Genre et homosexualité. De l’influence des stéréotypes homophobes sur les représentations de l’homosexualité », dans *Vingtième Siècle. Revue d’histoire*, vol. 75, n° 3, 2002, p. 61-73. Disponible en ligne : <https://www.cairn.info/revue-vingtieme-siecle-revue-d-histoire-2002-3-page-61.htm>

lesbiennes, tout en contestant et subvertissant les stéréotypes liés à leur genre en élaborant des stratégies de contournement. Tamagne explique que, souvent, les femmes lesbiennes construisent leur identité à partir de ces stéréotypes sans qu'elles se soumettent nécessairement à la norme. Se définir par rapport à ces stéréotypes et les utiliser peut même être perçu comme une forme de provocation. Or, confronter les stéréotypes relatifs à l'homosexualité crée des divergences d'opinions au sein même de la communauté lesbienne. En effet, Colette, par exemple, rejetait totalement la masculinisation de la femme⁹⁰.

Toutes ces analyses ne sont que des hypothèses dans la mesure où, comme nous l'avons déjà dit, nous ne connaissons pas les détails de la vie intime et affective des deux libraires. De plus, ces points d'analyse s'appliquent au cas d'Adrienne Monnier et Sylvia Beach sans qu'on puisse les généraliser.

4. Homosexualité et féminisme

Durant la première moitié du XX^e siècle, l'entente n'était pas nécessairement cordiale entre les mouvements de défense de l'homosexualité et les mouvements féministes. En effet, les féministes n'avaient pas à cette époque bonne presse. De ce fait, l'amalgame des stéréotypes sur les femmes lesbiennes et la garçonne avec les féministes ne font que renforcer l'hostilité envers ces dernières. De plus, selon les féministes, les lesbiennes et la garçonne contribuent à la disparition du genre féminin et de ses spécificités. Or, les féministes se portent garantes d'une féminité et d'une société certes novatrice et égalitaire mais toujours liée aux codes de la maternité⁹¹. La mode androgyne et le lesbianisme iraient à l'encontre de la féminité et de la maternité (nous avons pu constater dans le point précédent que les choses sont plus nuancées et que l'homosexualité féminine peut inclure la féminité). Par ailleurs, la priorité des féministes est l'obtention des droits civils et civiques pour les femmes et non spécialement la liberté sexuelle⁹². D'un autre côté, le postulat des homosexuelles est que pour militer contre le patriarcat et remettre en question l'hétéronormativité dominante, il faut s'appartenir pleinement et connaître l'exclusion.

⁹⁰ *Ibid.*

⁹¹ THOMAS Héloïse, « Christine Bard, *Les Garçonnes. Mode et fantasmes des Années folles* », *Lectures*, Les comptes rendus, 2022. Disponible en ligne : <http://journals.openedition.org/lectures/56303>

⁹² BARD Christine, DURAND Jean-Marie, *Mon genre d'histoire*, *op. cit.*, p. 43-44.

Or, selon elles, seules les femmes lesbiennes s'appartiennent véritablement. Les féministes hétérosexuelles ne seraient donc pas bien placées pour mener ce combat social, au contraire des lesbiennes⁹³.

En ce qui concerne la position d'Adrienne Monnier quant au féminisme, on pourrait, de prime abord, penser que Monnier n'est pas féministe. En effet, elle ne se montre pas spécialement en faveur du mouvement féministe qui, selon elle, est dans l'excès (position proche de celle qu'elle entretient avec le surréalisme, comme nous avons pu le constater dans le chapitre II). Adrienne Monnier est cependant tout à fait favorable à l'obtention du droit de vote pour les femmes. En outre, l'*Odéonie*, comme nous l'avons compris, est constituée majoritairement d'hommes hétérosexuels. De plus, aucune séance organisée par la librairie n'est consacrée à une femme – de même que Sylvia Beach n'invite que la poétesse Edith Sitwell à venir prendre la parole dans sa librairie et ce n'est pas faute d'un manque de connaissances féminines. Néanmoins, Adrienne Monnier œuvre durant toute sa vie à rendre visibles les femmes dans la littérature, dans ses mots « honorer les déesses ». La Maison des Amis des livres, librairie et maison d'édition de Monnier, éditée par Raymonde Linossier et Gisèle Freund. Ainsi, Monnier ne rejoint pas les mouvements de lutte des féministes, mais admet « faire à la librairie du féminisme pratique ». Au-delà de côtoyer et aider de grands noms féminins de la littérature, Adrienne Monnier, via son système de bibliothèque de prêt, permet à de jeunes étudiantes d'avoir accès à la littérature – à une époque où les romans sont encore fort dispendieux. Monnier conseille et guide également des jeunes femmes en quête de lectures vers une littérature plus riche et complexe, autres que les romans à l'eau de rose qui leur sont généralement destinés. Ainsi, en sus d'être la clé de voûte de l'*Odéonie* et des écrivains qui l'entourent, La Maison des Amis des Livres est un lieu de socialisation pour les femmes actives. La position d'Adrienne Monier quant au féminisme est donc cohérente avec sa position face à l'homosexualité : elle ne se dit pas féministe, mais se laisse voir et agit comme telle⁹⁴.

Sylvia Beach, quant à elle, est une fervente féministe et le clame haut et fort. Elle soutient *La Lutte féministe*. Elle développe ses opinions lors de son séjour en Touraine durant la première guerre mondiale, où elle prend conscience des inégalités liées aux

⁹³ BONNET Marie-Jo, *Les relations amoureuses entre les femmes*, op. cit., p. 268.

⁹⁴ MURAT Laure, *Passage de l'Odéon.*, op. cit., p. 281-306 et 357.

genres au sein de la Croix-Rouge. Elle n'a, par ailleurs, rien à craindre pour sa réputation depuis que la publication d'*Ulysses* de James Joyce l'a catégorisée comme une femme audacieuse n'ayant pas peur de bousculer les mœurs⁹⁵.

Par ailleurs, les deux libraires se sont entourées exclusivement de femmes (assistantes, collaboratrices, traductrices, photographes, mécènes, etc.) pour les aider dans la gestion de leur commerce – à l'exception de Maurice Saillet. De plus, les deux femmes dirigent deux librairies et deux maisons d'édition dans un milieu majoritairement dominé par les hommes. Sans faire d'elles des ferventes féministes, cela souligne tout de même le fait qu'elles ont su s'imposer dans un monde où les femmes étaient minoritaires. Monnier et Beach ont également été bercées par un contexte familial ouvert à l'indépendance des femmes. Les sœurs respectives des deux libraires ont chacune un travail et sont autonomes financièrement. De surcroît, leurs mères respectives gèrent toutes les deux le foyer familial – Philiberte Monnier a éduqué intellectuellement ses filles en les éveillant à la culture et en les encourageant à poursuivre leurs études alors qu'Eleanor Beach a en partie financé les débuts de Shakespeare and Company. Enfin, la plupart des amies des deux libraires sont indépendantes également et exercent un métier : Raymonde Linossier est avocate, Thérèse Bertrand Fontaine médecin et Marie Laurencin artiste⁹⁶.

5. La garçonne

Dans l'imaginaire collectif, la figure de la garçonne représente la femme moderne par excellence et son émancipation au début du XX^e siècle. Or, nous allons observer ici que c'est un peu plus complexe qu'il n'y paraît. Le mot « garçonne » est utilisé pour la première fois par l'écrivain Joris-Karl Huysmans et popularisé par le roman *La Garçonne* de Victor Margueritte en 1922. Le mot « garçonne » démontre clairement la transgression de genre puisque c'est une féminisation du mot « garçon ». La figure de la garçonne est caractérisée par une apparence libératrice et libre. En effet, la garçonne arbore des cheveux courts au carré et ne porte plus de corset. Certaines revêtent des robes longilignes qui masquent les formes de leur corps et dévoilent leurs jambes, portent des bijoux, se

⁹⁵ *Ibid.*

⁹⁶ *Ibid.*

parfument et se maquillent. D'autres optent plutôt pour un style plus masculin ou androgyne et portent des pantalons. Deux motifs historiques – outre le désir de confort et de praticité – peuvent potentiellement expliquer le port du pantalon par les femmes : l'influence des uniformes des soldats ainsi que les vêtements sobres que devaient porter les femmes durant la guerre à cause des restrictions. Le port du pantalon est également utile pour les femmes qui pratiquent un sport. S'affranchir de sa condition par l'habillement bouleverse l'ordre social et sexuel. Petit à petit, les cheveux courts sont portés par toutes les femmes qui se veulent modernes et cette nouvelle mode n'a plus grand-chose de subversif. Christine Bard précise qu'il est important de prendre en compte ces prémices de la garçonne du XIX^e siècle et de ne pas attribuer à la première guerre mondiale toute la responsabilité⁹⁷. Déjà au XIX^e siècle, on ressent l'arrivée de la garçonne avec l'influence de George Sand, des premières féministes et des premières évolutions vestimentaires. De plus, dans la société parisienne bohème du XIX^e siècle, le travestissement est déjà en vogue, la mode n'hésite donc pas à en reprendre les codes. Les femmes se qualifient rarement de « garçonne » de leur propre initiative. C'est même plutôt une appellation réprobatrice. La culture populaire contribue à diffuser et à représenter la figure de la garçonne⁹⁸.

La figure de la garçonne a beaucoup été associée avec la communauté lesbienne, car la garçonne serait le paroxysme de la femme masculinisée et indépendante socialement et sexuellement des hommes, en plus d'une apparence de type masculine. Or, toutes les garçonne ne sont pas forcément lesbiennes⁹⁹. Beaucoup de garçonne choisissent par ailleurs de ne pas avoir d'enfant et ainsi renoncent à la maternité. On ne comprenait pas ce geste jugé égoïste et soi-disant « contre-nature ». On pensait également que les garçonne étaient influencées dans ce choix par la défense des divers moyens de contraception par les féministes¹⁰⁰.

Sylvia Beach incarne véritablement la figure de la garçonne – tailleurs, cravates, chaussures plates – ce qui l'affiche davantage comme lesbienne, contrairement à Adrienne Monnier dont l'apparence est plus traditionnelle. En revanche, les deux libraires

⁹⁷ THOMAS, *art. cit.*

⁹⁸ BARD Christine, DURAND Jean-Marie, *Mon genre d'histoire, op. cit.*, p. 43-52.

⁹⁹ *Ibid.*

¹⁰⁰ BARD Christine, *Les femmes dans la société française au 20^e siècle*, Paris, Armand Colin, 2001, p. 124.

ont les cheveux courts – chose rare pour des commerçantes, comme le dit Monnier dans ses Mémoires. Arborer des caractéristiques de type « garçonne » peut être une sorte de *coming out* pour les femmes lesbiennes. Ainsi, selon Murat, c’est grâce à Beach que Monnier parvient à assumer sa sexualité, ce qu’elle n’était pas parvenue à faire lors de sa relation avec Suzanne Bonnier¹⁰¹. Pour ce qui est des pantalons, peu nombreuses sont les femmes qui en portent. En effet, le port du pantalon n’est pas la caractéristique principale de la garçonne, cela va bien au-delà de ça. Adrienne Monnier et Sylvia Beach sont décrites et souvent représentées portant toutes les deux des jupes, bien que nous sachions que Beach portait des pantalons lorsqu’elle séjourna en Touraine et en Serbie.

Christine Bard est d’avis qu’il faut relativiser les effets émancipateurs et libérateurs de la mode de la garçonne. En effet, beaucoup de femmes ne portent déjà plus de corset avant l’avènement de la garçonne. Alors que la mode moderne se veut plus libre, elle plaide désormais pour une injonction à la minceur et une coupe courte demande de l’entretien. Enfin, Bard rappelle qu’une jupe peut s’avérer tout à fait confortable. Il faut donc garder à l’esprit que la mode est surtout émancipatrice à un niveau symbolique. En revanche, c’est une des premières fois où la mode est en faveur des femmes, autrement dit qu’elle est féministe¹⁰². Christine Bard explique également que l’émancipation au moyen de la mode correspond à se soumettre à un système patriarcal qui accorde une plus grande importance à l’apparence qu’aux véritables causes sociales, comme l’accord du droit de vote aux femmes en France¹⁰³.

La figure de la garçonne est néanmoins porteuse de nombreuses ambivalences et ambiguïtés. Tout d’abord, la garçonne se caractérise par une grande liberté sexuelle et corporelle – qui crée justement le scandale – et une audace vestimentaire. Or, cette liberté a été fabriquée, entre autres, par des écrivains masculins hétérosexuels conservateurs. Ensuite, la garçonne représente à la fois une nouvelle féminité et une masculinisation de la femme. De plus, en quittant son foyer, en refusant de se cacher et en étant soumise au voyeurisme, la garçonne est à la fois admirée et détestée¹⁰⁴. Christine Bard ajoute notamment que Victor Margueritte donne une immense visibilité à la figure de la

¹⁰¹ MURAT Laure, *Passage de l’Odéon.*, *op. cit.*, p. 348 et 357.

¹⁰² BARD Christine, DURAND Jean-Marie, *Mon genre d’histoire.*, *op. cit.*, p. 50.

¹⁰³ THOMAS, *art. cit.*

¹⁰⁴ Bard Christine, DURAND Jean-Marie, *Mon genre d’histoire.*, *op. cit.*, p. 43-52.

garçonne, tout en la stéréotypant et critiquant vivement. Le roman *La Garçonne* amalgamera la liberté sexuelle de la garçonne, non seulement avec l'homosexualité, mais également avec la stérilité volontaire et la consommation de drogues. Le roman fournira ainsi aux conservateurs une « preuve » que l'égalité des sexes mène à la dégradation de mœurs¹⁰⁵.

6. Les deux amies

Comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, la notion d'amitié est récurrente dans la vie des deux libraires, tant au niveau intime que professionnel. Elles-mêmes s'identifient comme « amies » dans leurs différents écrits et nombreux sont ceux qui en font de même. L'amitié est en réalité une notion récurrente lorsque l'on traite du lesbianisme. Pendant longtemps, relation amicale et relation homosexuelle ont été (volontairement) confondues pour rendre cette dernière plus acceptable et acceptée. L'amitié relève d'un domaine plus « pur » et permet d'attester une relation sans choquer les mœurs outre mesure. De plus, comme nous l'avons déjà dit, l'homosexualité féminine est davantage un problème social que celle masculine. Parler d'amitié pour ce genre de relation est donc un moyen d'attester une relation sociale convenable¹⁰⁶. L'historienne Florence Tamagne rapporte les recherches de l'Américaine Sharon Marcus qui constate que l'amitié entre femmes a souvent été négligée et cantonnée à l'extérieur du domicile par l'historiographie féministe. Ses recherches indiquent que les études lesbiennes ne différencient généralement pas amour et amitié et font de l'amitié féminine une simple résistance à la famille et au mariage. Selon Marcus, qui a étudié des écrits de femmes anglaises lesbiennes, rien n'est caché à qui veut bien le lire et le comprendre. Il faut ainsi arrêter de singulariser les relations lesbiennes par leur invisibilité et leur caractère transgressif et ambigu. Il faut cesser de faire passer une relation lesbienne pour amicale sous prétexte du manque de preuves et de sources, car cela réduit, invisibilise la communauté lesbienne et rend toute relation homosexuelle subversive. Marcus constate que « L'amitié féminine, appréciée socialement et encouragée comme l'expression d'une féminité normative, offrait pourtant aux femmes une capacité d'agir et de s'affirmer, à

¹⁰⁵ THOMAS, *art. cit.*

¹⁰⁶ BONNET Marie-Jo, *Les relations amoureuses entre les femmes, op. cit.*, p. 266.

l'égal des hommes. »¹⁰⁷ Ainsi, bien que certaines femmes ne cachent pas leur homosexualité, se dire « amie » est une façon, pour elles, d'être libre intimement et sexuellement tout en restant respectables aux yeux de la société¹⁰⁸.

Le thème des « deux amies » est particulièrement présent dans les arts visuels de la fin du XIX^e siècle, chez Marie Laurencin, Tamara de Lempicka et Claude Cahun par exemple. C'est un moyen (pas neuf, certes) pour les femmes peintres/artistes de représenter leurs propres désirs, exemptés de l'emprise fantasmagorique masculine. Représenter deux femmes (nues) qui s'aiment est totalement anticonformiste et provocateur et a pour but de « dénoncer l'invisibilité des lesbiennes dans la Cité¹⁰⁹ ». On retrouve une situation similaire en littérature avec George Sand qui décrit véritablement l'amour entre deux femmes dans son roman *Lélia* (1833). À partir de la seconde moitié du XIX^e siècle, représenter un couple de femmes incarne la modernité. La corrélation, à cette époque, de l'émergence des mouvements féministes et des revendications lesbiennes augmente le nombre d'œuvres produites par des femmes avec le thème des deux amies, et dont le but est de briser le regard des hommes sur le corps et les désirs des femmes. Ces œuvres ont pour but de rendre les couples de femmes normaux, libres et autonomes. Marie-Jo Bonnet démontre donc dans son livre *Les deux amies* que l'art a donné un moyen de visibilité et d'expression aux femmes lesbiennes¹¹⁰.

Comme nous l'avons vu dans le premier chapitre, Nathalie Clifford Barney tient un salon nommé « Le Temple de l'Amitié » où l'amitié (entre femmes) est mise en avant. Véritable refuge pour les homosexuels, le salon de l'Américaine est caractérisé par les rencontres de tout genre et la liberté. Comme le dit Marie-Jo Bonnet, « si l'amour entre femmes isole de la société, l'amitié socialise¹¹¹ ». Ainsi, l'amitié entre femmes est une

¹⁰⁷ TAMAGNE Florence, « Histoire des homosexualités en Europe : un état des lieux », dans *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, vol. 53-4, n° 4, 2006, p. 7-31. Disponible en ligne : <https://www.cairn.info/revue-d-histoire-moderne-et-contemporaine-2006-4-page-7.htm>

¹⁰⁸ *Ibid.*

¹⁰⁹ TAMAGNE Florence, « Marie-Jo BONNET, *Les deux amies. Essai sur le couple dans l'art*, Paris, Editions Blanche, 2000, 305p. », dans *Clio*, n° 14, 2001, p. 269-270. Disponible en ligne : <http://journals.openedition.org/cli/130>

¹¹⁰ *Ibid.*

¹¹¹ BONNET Marie-Jo, *Les relations amoureuses entre les femmes, op. cit.*, p. 273.

des seules façons des créer des liens sociaux entre les individus et peut conduire à la liberté individuelle¹¹².

Enfin, au printemps 2022, l'exposition *Pionnières. Artistes dans le Paris des Années folles* à Paris, au Musée du Luxembourg avait pour but de donner une certaine visibilité à toute une série de femmes d'origines et de milieux confondus – dont Adrienne Monnier et Sylvia Beach – qui ont marqué la période de l'entre-deux-guerres. L'exposition fut critiquée quant à son approche face au sujet des « deux amies ». En effet, l'exposition est tombée dans le piège de l'invisibilisation de la communauté lesbienne en la masquant (non judicieusement) l'homosexualité sous l'étiquette de l'amitié. Le billet de la doctorante Eva Belgherbi explique bien cette controverse¹¹³.

D. Note conclusive

Quant à leur genre et leur sexualité, Adrienne Monnier et Sylvia Beach ont comme principale préoccupation de ne pas être catégorisées ni assimilées à des communautés, des groupes ou des cases prédéfinies et réductrices. Ainsi, elles œuvrent ainsi afin d'acquérir une certaine neutralité sans pour autant refuser totalement leur sexe, leur genre féminin et leur homosexualité. En effet, elles mettent ces éléments identitaires à distance, principalement dans leur travail, sans pour autant les cacher. Dans leur cas, la communauté lesbienne et l'homosexualité ne sont pas des vecteurs de socialisation marquants – ce sont même des motifs d'effacement au profit sans doute de leur position d'intermédiaire. Comme la figure intermédiaire, le « sexe intermédiaire » évolue dans l'ombre et fascine d'une certaine manière. Il est indispensable pour le bon fonctionnement de la société (*l'Odéonie*) et son évolution. Par ailleurs, le couple homosexuel des deux libraires permet une affirmation identitaire, surtout pour Monnier. Enfin, on peut voir leur passion pour leur librairie et la littérature comme un véritable marqueur identitaire en puissance, supérieur aux questions homosexuelles.

¹¹² *Ibid.*, p. 272-273.

¹¹³ Pour plus d'informations : BELGHERBI Eva, « Un pas en avant, trois pas en Pionnières », sur *Hypothèses, un carnet genre et histoire de l'art* [en ligne], publié le 03/04/2022. URL : <https://ghda.hypotheses.org/1871>

Chapitre IV : Libraire et éditeur, des métiers d'homme

Au cours de ce quatrième et dernier chapitre, nous allons revenir sur l'histoire de la vie littéraire à Paris durant l'entre-deux-guerres pour nous intéresser particulièrement au statut des femmes libraires à cette époque. Nous verrons également en quoi Adrienne Monnier et Sylvia Beach ont influencé ce milieu majoritairement dominé par les hommes et ont inventé une position et une manière stratégique de l'investir en tant que femmes.

Adrienne Monnier et Sylvia Beach sont de véritables modèles pour les femmes en littérature et particulièrement les femmes libraires. Monnier a véritablement mis sur pied un nouveau standard de librairie française ainsi qu'une nouvelle conception du métier de libraire à une époque où la profession et le lieu sont généralement la possession des hommes. Pour ce faire, ces deux femmes n'ont pas eu l'aide ou le soutien d'un mari, d'un frère ou d'un père, il n'était nullement question de reprendre un commerce familial déjà établi¹. Au cours de cette étude, nous avons déjà eu l'occasion de nous faire une idée de leurs deux librairies. Dans ce chapitre, nous reviendrons donc sur un aspect plus théorique et historique de la pratique de la librairie en France au début du XX^e siècle.

A. Les métiers du livre

1. La librairie au XX^e siècle

Dans sa *Petite histoire de la librairie française*, Patricia Sorel fournit plusieurs éléments utiles pour mieux comprendre le contexte dans lequel Monnier et Beach ont lancé leurs entreprises respectives. Jusqu'au XIX^e siècle, les métiers du livre sont en quelque sorte tous amalgamés. Progressivement, l'éditeur sera différencié du libraire et de l'imprimeur donnant lieu ainsi à de nouvelles pratiques commerciales entre les différents acteurs de la chaîne du livre, bien que librairie et édition demeurent fortement liées. Par exemple, on voit apparaître l'usage du prix conseillé, de la remise des éditeurs aux revendeurs, de l'envoi d'office des nouveautés éditoriales aux libraires, etc. La suppression du brevet en vue de la profession de libraire en 1870, qui limitait jusque-là le nombre de libraires en France, marquera un tournant majeur dans cette évolution. À la fin

¹ MURAT Laure, *Passage de l'Odéon. Sylvia Beach, Adrienne Monnier et la vie littéraire à Paris dans l'entre-deux-guerres*, Paris, Gallimard, 2005, p. 287-288.

du XIX^e siècle, le monde du livre subit également une grosse crise financière. À cette époque où le livre de poche n'existe pas encore et les beaux livres coutent très cher, l'apparition des collections de livres à prix moindre entraîne l'effondrement de tout le marché. Comme aujourd'hui, les librairies sont un des maillons les plus faibles de la chaîne du livre, elles sont donc le plus affectées par ces diminutions de prix. S'ajoute à cela l'arrivée des tirages en gros, qui diminuent nécessairement encore le prix des ouvrages. Les livres étant produits en grande quantité, les libraires ont du mal à écouler les stocks. La crise durera jusqu'au début de la première guerre mondiale, entraînant de nombreuses faillites. Les librairies influentes s'organisent, défendent leurs droits et marquent ainsi la naissance de syndicats dans le milieu parmi lesquels la Chambre syndicale des libraires de France, fondée en 1892². Adrienne Monnier ouvre donc sa librairie dans un contexte difficile, qui plus est en pleine première guerre mondiale.

Le début de la première guerre mondiale contraint les maisons d'édition à fermer leurs portes jusqu'à la fin de l'année 1914. Durant la guerre, l'inflation et la diminution de production de papier causent une pénurie de papier. La désorganisation des transports et le manque de main-d'œuvre impliquent également que beaucoup de commerces doivent mettre la clé sous la porte. Après la guerre, une volonté de réformer la profession de libraire émerge et la Chambre syndicale des libraires de France fait passer des réformes quant au prix des livres. Les préoccupations se portent également sur la formation des employés des librairies qui doit être améliorée afin de redorer l'image de la profession atteinte par la suppression du brevet. En 1928, la Chambre syndicale organise pour la première fois un examen pour les commis-libraires en vue d'obtenir un brevet de capacité professionnelle. Ainsi, en 1931, elle met en place un diplôme de mérite professionnel destiné au patron et à ses collaborateurs. Le but de la Chambre syndicale des libraires de France est de faire évoluer la profession. Elle participera donc activement à la création de la Maison du livre français en 1920, qui regroupe cent six éditeurs (à l'exception de Hachette) et cinq cent trente-quatre libraires. Cette nouvelle organisation facilite notamment la vente de livres francophones en province et à l'étranger, pallie au manque de structure de diffusion/distribution et propose toute une série de services et de formations³. Nous ne possédons aucune information quant au rapport d'Adrienne

² SOREL Patricia, *Petite histoire de la librairie française*, Paris, La fabrique éditions, 2021, p. 95.

³ *Ibid.*, p. 106-108.

Monnier et Sylvia Beach avec ces institutions. Mais leur existence nous renseigne à tout le moins que Beach et Monnier débutent leur carrière dans un contexte où la profession de libraire se réforme, se modernise et se réorganise face aux métamorphoses du marché du livre.

Au début du XX^e siècle, les libraires avaient la possibilité de consulter les dernières parutions éditoriales dans la *Bibliographie de France – le Livre Hebdo* de l'époque. Pour conseiller leurs clients, les libraires avaient recours à des comptes-rendus critiques parus dans des revues spécialisées. Les libraires se fournissaient en nouveautés dans les comptoirs de vente des éditeurs ou auprès de grossistes. Les éditeurs livraient normalement gratuitement les livres aux libraires, presque quotidiennement. À partir de 1924, les libraires se devaient de vendre les livres au « prix fort » c'est-à-dire au prix fixé par l'éditeur. Le libraire pouvait toutefois faire des réductions à sa guise, aux étudiants par exemple, comme le faisait Adrienne Monnier⁴. C'était également la période où les librairies commencent à se spécialiser au vu du nombre croissant d'ouvrages publiés – Monnier et Beach se concentreront sur la littérature moderne. Le marché des livres d'occasion fait aussi son apparition⁵. Dès le départ, Monnier saura saisir le potentiel de cette nouveauté en proposant devant sa boutique des livres usagés.

Dans l'imaginaire collectif, le métier de libraire est plutôt bourgeois – ce qui n'était pas tout à fait le cas de Monnier et Beach – et la librairie est un monde réservé à une certaine élite. De plus, le métier de libraire a ses codes professionnels et sociaux comme la discrétion, le retrait au profit des livres et le bien-être de ses clients⁶. Ainsi, la discrétion de Monnier et Beach quant à leur couple et leur orientation sexuelle rejoint celle presque imposée par leur métier de libraire. Par ailleurs, à cette époque, le mot « libraire » est l'objet de la même confusion qu'aujourd'hui, c'est-à-dire qu'il fait aussi bien référence au vendeur de livres qu'au marchand de journaux et même, à l'époque, au marchand de pièces de théâtre et de chansons⁷. Enfin, la majorité des librairies parisiennes de l'époque

⁴ *Ibid.*, p. 109.

⁵ TÉTU Jean-François, « Jean-Yves Mollier, *Une histoire des libraires et de la librairie. De tous les commerces de textes et d'images, d'idées et de savoirs, de découvertes et d'imaginaires, depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours* », dans *Questions de communication*, n° 40, 2021, p. 541-543. Disponible en ligne : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/27658>

⁶ MURAT Laure, *Passage de l'Odéon.*, op. cit., p. 340.

⁷ HABRAND Tanguy, *Pratique de l'édition* (notes de cours), Liège, Université de Liège, 2021-2022.

ne vend que des classiques et est réticente face à la modernité littéraire et politique dans leur profession – notamment avec l’arrivée de la semaine de quarante heures en 1936 – en regard de quoi le caractère novateur des positions esthétiques de Monnier et Beach a nettement tranché⁸.

2. Être femme libraire durant l’entre-deux-guerres

Il y a en réalité très peu d’études sur la présence des femmes dans le monde du livre français au début du XX^e siècle. Il existe tout de même le *Dictionnaire des femmes libraires* de Roméo Arbour couvrant les années 1470 à 1870, mais rien de tel pour le XX^e siècle.

Jusqu’en 1791, les métiers du livre en France sont régis par le système des corporations. Les femmes devront attendre son abolition pour prétendre aux métiers de libraires, éditrices, imprimeurs, propriétaires de cabinets de lecture et de cabinets littéraires. De nombreuses femmes se joignent à leur mari, leur père ou leur frère au sein de la librairie familiale, alors que peu de femmes ouvrent leur librairie de manière tout à fait autonome. Nous nous pencherons sur ces dernières. Par ailleurs, le métier de libraire pour une femme est rarement une vocation ou l’objet d’une carrière à part entière, mais plutôt un commerce de subsistance. Ainsi, beaucoup de femmes commerçantes vendaient, en plus de leur marchandise principale, des livres. Ce genre de pratique fait directement écho à un problème que beaucoup de librairies éprouvent de nos jours : le livre n’est pas un produit assez rentable ce qui force les commerçants à vendre en parallèle d’autres articles comme de la papeterie par exemple. Par conséquent, les véritables femmes libraires indépendantes sont souvent sous-estimées et mettent du temps à être reconnues. Ainsi, il y a très peu de véritables femmes libraires au début du XX^e siècle. On revient donc à la condition de la femme, abordée dans le premier chapitre, au sein de laquelle elle a encore du mal à se faire accepter dans le monde du travail et être reconnue comme travailleuse indépendante⁹. Parmi les femmes libraires à Paris à cette époque, nous pouvons citer Elvire Choureau qui a repris L’artisan du livre, la librairie des *Cahiers de*

⁸ SOREL, *op. cit.*, p. 115.

⁹ KRYKUN Anna, « Libraire, substantif masculin : Adrienne Monnier et Sylvia Beach ou l’avant-garde littéraire française à l’épreuve du genre », dans *Genre et sociologie de la littérature : perspectives croisées*, sous la direction de DEGRANDE Laura, DURIAU Nicolas, LUCCA Siân et ZINZIUS Laura, *CONTEXTES*, n° 33, septembre 2023 [à paraître].

la quinzaine de Charles Péguy. Nous pouvons également donner le nom de Denise Verte qui tenait sa librairie et son salon littéraire rue du Faubourg-Saint-Honoré, la suisse Eugénie Droz, Marcelle Lesage, Odette Lieutier et Camille Bloch. Les femmes libraires sont rares quoique de plus en plus nombreuses.

Le métier de libraire au début du XX^e siècle est en réalité exigeant, tant dans l'énergie physique qu'il requiert que dans les compétences variées qu'il mobilise. Si l'on peut établir des similitudes (à nuancer, toutefois, nous le verrons) entre les salonnières et les premières femmes libraires, il est essentiel de ne pas assimiler leurs rôles : pour les secondes, il s'agit moins de tenir un espace mondain qu'un commerce. Dans sa biographie, Monnier explique que beaucoup de jeunes femmes l'ont enviée, mais qu'elles ont rapidement été découragées par le métier : « Elles ont vu qu'il ne s'agissait pas simplement de faire salon, mais qu'il y avait un gros boulot, un tas de corvées dont certaines fort matérielles. Des rangements, des paquets, des comptes... On est sans cesse envahi par la poussière et la paperasse¹⁰. » Comme l'explique la chercheuse Anna Krykun, quand on exerce le métier de libraire et qu'on est une femme, il faut savoir se rendre indispensable et ainsi cumuler de nombreuses compétences professionnelles telles que juridiques, marketing et financières afin de « mériter » et conserver leur place (ce que ne doivent pas forcément faire les hommes libraires). Sylvia Beach tenait notamment tous ces rôles auprès de James Joyce lors du processus d'édition d'*Ulysses*, tout comme Adrienne Monnier pour les comptes de Paul Valéry. À l'instar de Monnier et Beach, beaucoup de femmes libraires étaient également éditrices. Parfois, les femmes libraires vont également remplir la fonction d'agent et/ou de secrétaire et ainsi, entretenir avec les auteurs un rapport plus professionnel que les salonnières n'avaient avec ces derniers. Leur rôle devient ainsi indispensable à de nombreux auteurs. Monnier et Beach étaient donc à la fois libraires, éditrices, salonnières et même gestionnaires. Selon Anna Krykun, tout ce savoir-faire amène forcément les femmes libraires vers une position d'intermédiaire puisqu'elles ne peuvent exercer pleinement leur poste de libraire ou d'éditrice. Avoir plusieurs compétences est également un moyen pour elles de s'assurer des revenus supplémentaires et de maintenir leur boutique, soit leur projet initial¹¹. Or, être à la fois libraire et éditrice pour une femme dans ce milieu est également une façon de perpétuer

¹⁰ MONNIER Adrienne, *Rue de l'Odéon*, Paris, Albin Michel, 2009, p. 40.

¹¹ KRYKUN, *art. cit.*

une tradition. En effet, étymologiquement, le mot « librairie » désigne une bibliothèque, puis un magasin, et enfin une maison d'édition. Ainsi, Monnier et Beach n'innovent pas historiquement mais bien pour leur époque¹². Par ailleurs, Krykun constate que la majorité des femmes libraires et éditrices portent une grande attention aux goûts de lecture de leurs clients, comme ce fut le cas de Monnier et Beach. Par conséquent, beaucoup de femmes libraires vont orienter leurs choix de vente en fonction de leur clientèle. Enfin, comme nous l'avons vu dans le chapitre II, Krykun défend que se mettre au service des auteurs, comme beaucoup de femmes libraires le font, soit une stratégie commerciale, bien que nous pensions que la passion du métier prime en général¹³.

Au sujet des femmes libraires, Anna Krykun explique que les critiques d'aujourd'hui et de l'époque ont tendance à conférer aux biographies des femmes libraires une aura d'exceptionnalité pour expliquer leur rareté et leur réussite. Laure Murat s'inscrit dans cette voie – et partiellement cette enquête. Selon Krykun, cette mythification explique en partie le fait que ces femmes libraires ne s'associent pas entre elles afin de se revendiquer comme « *self-made women* »¹⁴. La *self-made woman*, figure récurrente de l'entre-deux-guerres, est une femme éduquée qui peut prétendre à des diplômes et à une carrière fructueuse, sans l'appui d'autrui. Il n'y aurait donc pas de dynamique collective parmi les femmes libraires. Or, Monnier et Beach, comme nous l'avons vu dans le chapitre II, avant d'être un couple, formaient déjà un partenariat professionnel. De plus, cette théorie s'avère peut-être vraie en France, mais pas spécialement en Angleterre et en Amérique : Sylvia Beach n'a pas hésité à collaborer avec les Américaines et Anglaises Harriet Waever, Margaret Anderson et Jane Heap sur le projet de publication d'*Ulysses*. Enfin, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, Monnier et Beach ont énormément œuvré pour la visibilité des femmes et des femmes lesbiennes dans le monde du livre.

3. Un contexte propice pour les expatriés

Nous avons déjà pu constater tout au long de ce parcours la forte présence d'Américains et d'Anglais à cette époque dans la vie intellectuelle parisienne. En effet, l'entre-deux-guerres et la capitale française réunissent les conditions parfaites de

¹² MURAT Laure, *Passage de l'Odéon.*, op. cit., p. 100.

¹³ KRYKUN, art. cit.

¹⁴ *Ibid.*

publication pour les expatriés (anglo-saxons). Le taux de change leur est très favorable et le coût de l'édition et de l'impression est faible. Il y a également à cette époque de nombreux mécènes qui vivent à Paris. La censure est moindre et les mœurs plus légères. En effet, la loi française interdit l'importation de livres licencieux et immoraux, mais pas leur publication en langue étrangère. Ainsi, dans les années 20, de nombreux Anglo-saxons ouvrent leur petite structure éditoriale afin de publier leurs propres textes. Il faut ajouter qu'à cette époque, la littérature anglo-saxonne a du mal à obtenir une certaine légitimité en France, ce qui explique pourquoi beaucoup d'Anglo-saxons s'attèlent à des exercices de traduction pour diffuser leur littérature, à l'instar de Monnier et Beach. Beaucoup de ces petites maisons d'édition prolongent des revues préexistantes. Robert McAlmon ouvre la Contact Publishing Company, William Bird la Three Mountains Press, Harriet Weaver avec l'aide de H. D. The Egoist Press quant à Gertrude Stein et Alice B. Toklas, elles ouvrent Plain Edition en 1931, mais n'éditeront que leurs œuvres. Toutes ces petites entreprises ont nécessairement eu un lien, à un moment ou un autre, avec Shakespeare and Company, qui est véritablement un des centres des métiers du livre à Paris¹⁵.

B. Deux librairies pas comme les autres

1. La Maison des Amis des Livres

Adrienne Monnier ouvre La Maison des Amis des Livres en 1915, rue de l'Odéon. C'est à la fois une librairie, une maison d'édition, une salle de conférence et également une bibliothèque de prêt – très innovant pour l'époque – car, comme le dit la libraire, « Il est presque inconcevable que l'on puisse acheter un ouvrage sans le connaître¹⁶. » Monnier nomme sa librairie « Maison » comme pour indiquer qu'elle y habite, d'autant qu'elle vit dans un appartement au-dessus. La Maison des Amis des Livres, en tant que (petite) maison d'édition, a toujours occupé une place prépondérante dans la vie littéraire parisienne de l'époque¹⁷. À l'ouverture de son commerce, Monnier n'a aucune expérience en matière de librairie et d'entrepreneuriat. Son fonds est à peine composé de trois mille volumes contemporains – une spécialisation par choix mais aussi par manque d'argent.

¹⁵ SCHOR Ralph, *Le Paris des écrivains américains, 1919 – 1939*, Paris, Perrin, 2021, p. 151-153.

¹⁶ MONNIER Adrienne, *Rue de l'Odéon*, *op. cit.*, p. 225.

¹⁷ MURAT Laure, *Passage de l'Odéon.*, *op. cit.*, p. 88 et 94-101.

La jeune femme a aussi l'idée de recouvrir ses livres avec du papier cristal et de ne pas les estampiller pour ne pas les abîmer¹⁸. Adrienne Monnier a bien conscience que sa librairie est avant tout un commerce – elle est « libraire-épicière¹⁹ » comme le dit Laure Murat, mais sa librairie n'a en rien l'apparence d'un simple commerce.

Une des particularités de La Maison des Amis des Livres est de se trouver Rive Gauche et non Rive Droite comme la plupart des autres librairies. Adrienne Monnier chérit sa Rive Gauche natale, avec les éditeurs à Saint-Germain-des-Prés, les étudiants du Quartier latin et les artistes de Montparnasse. La rue de l'Odéon lie ces différents univers. La Rive Gauche est aussi l'occasion pour Monnier de se trouver à proximité de la *Nrf* et du *Mercur de France*. Par ailleurs, bien que la librairie soit dans le prolongement des salons littéraires comme nous le verrons un peu plus loin, La Maison des Amis des Livres est plus proche du concept anglais des « *poetry bookshop* », dont Monnier a sans doute eu connaissance lors de son séjour à Londres. Toutefois, Monnier n'a jamais affirmé être dans le continuum de ces boutiques ni dans celui d'aucun autre modèle²⁰. C'est, entre autres, ce qu'Anna Krykun met en lumière : Monnier a tendance à insister sur la dimension singulière de son travail et à refuser toutes influences ou héritages²¹.

2. Shakespeare and Company

Sylvia Beach ouvre Shakespeare and Company en 1919, d'abord rue Dupuytren et ensuite rue de l'Odéon, en face de La Maison des Amis des Livres. Comme sa voisine, Shakespeare and Company est une librairie, une bibliothèque de prêt, une maison d'édition ainsi qu'une salle de conférence. Beach vend également de la littérature moderne et avant-gardiste anglo-saxonne. Elle n'est pas une libraire aussi rigoureuse et organisée que Monnier, par exemple, elle n'indique pas les prix sur les livres. La biographe Noël Riley Fitch décrit Beach comme une libraire qui aime ses livres et s'en sépare à contrecœur, c'est pourquoi, elle aime conseiller judicieusement ses clients²². La journaliste Janet Flanner disait d'elle qu'elle avait « un esprit clair et vigoureux, une

¹⁸ MONNIER Adrienne, *Rue de l'Odéon*, *op. cit.*, p. 225.

¹⁹ MURAT Laure, *Passage de l'Odéon*, *op. cit.*, p. 97.

²⁰ *Ibid.*, p. 420-422.

²¹ KRYKUN, *art. cit.*

²² RILEY FITCH Noël, *Sylvia Beach, Une américaine à Paris*, Paris, Perrin, 2011, p. 75.

excellente mémoire, un énorme respect pour les livres en tant que produits de la civilisation et était vraiment une remarquable bibliothécaire²³ ».

Shakespeare and Company n'a édité qu'un seul ouvrage, *Ulysses* de James Joyce, un cas unique dans l'histoire de l'édition. Beach n'a jamais voulu publier d'autres livres après celui-là, peut-être par épuisement ou dans l'idée de perpétuer un certain mythe autour du roman. Ce long projet fit la gloire de Shakespeare and Company et permit à Beach d'agrandir son fonds avec des écrivains anglo-saxons renommés. Après la publication, Beach reçoit de nombreuses propositions d'édition de manuscrits licencieux, alors qu'elle avait passé plus de dix ans à faire reconnaître *Ulysses* pour bien plus qu'un livre pornographique. Beach, comme à son habitude, ne veut pas être catégorisée et devenir la propriétaire d'une maison d'édition spécialisée dans ce genre de contenu²⁴.

3. Héritage des salons littéraires

La spécificité de l'article d'Anna Krykun « Libraire, substantif masculin : Adrienne Monnier et Sylvia Beach ou l'avant-garde littéraire française à l'épreuve du genre » est d'interroger l'héritage des salons littéraires dans la pratique de la librairie de Monnier et Beach. Depuis le XVII^e siècle jusqu'au début de la première guerre mondiale, les salons littéraires rythment la vie des mondains intellectuels parisiens. Le début de la guerre provoque l'exode de toute cette frange de la société en dehors de la capitale. Ainsi, les places importantes qu'occupent les salonnières telles que la princesse de Bassiano – avec qui Monnier a collaboré au sein de la revue *Commerce* – Rachilde ou Anna de Noailles sont laissées vacantes. À la sortie de la guerre, les préoccupations sont différentes, la vie culturelle est bouleversée, on sort désormais plus dans les cabarets et les bars que dans les salons et les divertissements intellectuels et littéraires n'ont plus la cote. Quelques femmes comme Rachilde tiennent tout de même toujours leur salon afin de maintenir leur position sociale et gagner leur vie. Adrienne Monnier, avec l'organisation de ses séances, type conférences/lectures publiques, comble donc ce vide dans la sphère intellectuelle. Ses séances, organisées dans sa librairie, son appartement ou encore quelques fois dans un théâtre, ont un succès immédiat, à tel point que la libraire doit limiter le nombre de

²³ FLANNER Janet, « The Great Amateur Publisher », Paris, Mercure de France, 1963, p. 48-49.

²⁴ MURAT Laure, *Passage de l'Odéon.*, op. cit., p. 230.

participants – maximum cent – pour garder une certaine intimité et cohésion entre les spectateurs et les auteurs. Monnier, excellente conteuse, a su conserver avec brio la spiritualité qui régnait dans les salons. Elle répond à un manque et perpétue une tradition française datant de deux siècles. Monnier reprend donc les codes d'un ancien modèle de socialisation qu'elle a finalement peu connu. Cela s'explique simplement par le fait que la jeune femme, autodidacte, a acquis sa culture littéraire en lisant des comptes-rendus littéraires, des chroniques mondaines et des conférences tenues dans les salons en plus de lire des auteurs datant de la Belle Époque. Ainsi, le modèle des salons lui est familier, tout comme cela l'est pour les auteurs qui fréquentent sa librairie et participent à ses séances. Monnier se réapproprie véritablement le concept et en fait sa marque de fabrique²⁵. Toutefois, il est clair que La Maison des Amis des Livres n'est en rien un salon mondain. Bien que des réputations et des relations se construisent lors de ces rencontres, la librairie demeure un espace public de travail où les discussions sont sérieuses et, surtout, dépourvues de petits-fours et de champagne. De plus, les salons littéraires se trouvent originellement Rive Droite, or La Maison des Amis des Livres est Rive Gauche²⁶.

C. Le problème de la reconnaissance

Si pour les personnes initiées, Adrienne Monnier est passée à la postérité grâce à sa librairie, ce n'est pas le cas de ses talents d'écrivaine. La renommée de sa librairie fera à la fois sa gloire et la déchéance de sa plume.

Comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, Monnier préconise un certain renoncement afin de prétendre à la créativité. Or, c'est précisément ce qu'elle ne parvient pas à faire ici : elle ne parvient pas à se détacher suffisamment de sa librairie pour être reconnue en qualité de créatrice. Laure Murat explique alors qu'Adrienne Monnier est prise dans le « piège de la femme mariée », c'est-à-dire que, comme dans les mentalités traditionnelles, la femme mariée se doit de choisir entre sa famille – la librairie – ou son travail, sa passion – sa carrière d'écrivaine. Monnier, qui s'est battue toute sa vie pour échapper à une condition de la femme bridée, se retrouve finalement elle aussi prise au

²⁵ KRYKUN, *art. cit.*

²⁶ MURAT Laure, *Passage de l'Odéon.*, *op. cit.*, p. 417-419.

piège. Monnier décide finalement de se consacrer pleinement à sa librairie familiale et aux autres, de demeurer dans sa place d'intermédiaire invisible. Pourquoi la femme se retrouve-t-elle presque systématiquement dans ce genre de position, si ce n'est à cause du poids écrasant du patriarcat ? Comme beaucoup de femmes indépendantes, le choix de carrière de Monnier est également déterminé par l'aspect financier qui lui est peu favorable. Monnier souffre de cette décision et de ce renoncement qui, comme nous l'avons vu, finit par la caractériser²⁷. Ce n'est pas le cas de Sylvia Beach qui, quant à elle, n'affronte pas le même genre de dilemme puisque sa grande passion est James Joyce et qu'elle accomplit sa carrière d'éditrice de l'auteur irlandais jusqu'à sa fin (sans trop de désagréments).

D. Note conclusive

Les deux librairies ont inévitablement façonné le couple des deux femmes et inversement. La Maison des Amis des Livres et Shakespeare and Company forment en quelque sorte une famille rendue possible, en partie, grâce au couple des deux libraires. Leurs librairies font partie intégrante de leur identité. En effet, elles passeront à la postérité par leur commerce, au détriment de leur propre nom et de leurs autres accomplissements. En plus d'être des figures intermédiaires en elles-mêmes, leurs librairies et leur métier de libraire sont respectivement des lieux et des professions intermédiaires. Par ailleurs, Monnier et Beach endossent à leur époque le rôle des diffuseurs/distributeurs dans la chaîne du livre.

En ce qui concerne leur postérité et celle de leur librairie, il existe toujours aujourd'hui une librairie Shakespeare and Company en plein centre de Paris, rue de la Bûcherie, fondée en 1951 par George Whitman et spécialisée en littérature anglo-saxonne. Whitman reconnaît s'être inspiré du concept et du nom de la librairie de Beach qui, visita, elle-même, la nouvelle boutique dans le courant des années 50²⁸. On observe ainsi une fétichisation de la librairie de Beach par Whitman qui reprend toutes les caractéristiques ou presque de la librairie de Beach. Whitman va même jusqu'à nommer sa propre fille Sylvia, en l'honneur de son inspiratrice. D'un autre côté, il est étonnant de

²⁷ *Ibid.*, p. 318-325.

²⁸ « History », sur *Shakespeare and Company* [en ligne], s. d. URL : <https://www.shakespeareandcompany.com/history> (Consulté le 31/07/23)

constater que Martine Reid, dans son ouvrage *Femmes et littérature*, omet de mentionner l'ouverture de La Maison des Amis des Livres en 1915 en affirmant que Shakespeare and Company possède le titre de la première librairie tenue par une femme à Paris au début du XX^e siècle²⁹. Nous pouvons postuler que leur posture d'intermédiaire est à double tranchant : elle peut mener à la création d'un certain mythe ou conduire à une invisibilité. Dans notre cas, il semble que Sylvia Beach ait acquis une place plus considérable dans la culture littéraire et populaire (des *tote-bags* existent aujourd'hui à l'effigie du nom de sa librairie).

²⁹ REID Martine (dir.), *Femmes et littérature, Une histoire culturelle, II*, Paris, Gallimard, 2020, p. 281.

Conclusion

Au terme de cette recherche, nous pouvons conclure que des salonniers aux femmes libraires, des avant-gardistes aux femmes émancipées du début du XX^e siècle, l'effacement demeure une caractéristique commune et récurrente. Tout d'abord, l'entre-deux-guerres est une période intermédiaire établie dans une posture d'effacement causée par l'ampleur des deux événements qui la bornent – les deux guerres mondiales. Ensuite, on observe que les femmes du début du XX^e siècle – et encore malheureusement aujourd'hui – ont souvent tendance à intérioriser la place secondaire que la société leur attribue. Or, ce n'est pas parce que certaines femmes intériorisent ces normes sociétales patriarcales qu'elles y consentent. À l'inverse, l'émancipation n'est pas obligatoire et forcément totale, s'émanciper n'est pas une chose facile. Laure Murat explique justement que cet effacement des femmes – y compris dans le cas de Beach et Monnier – est typique d'une sociologie de l'époque. Certes, les femmes s'émancipent, mais elles ont du mal à s'imposer et à faire leur place, surtout dans des milieux majoritairement dominés par les hommes. Assumer sa valeur auprès des autres dans l'espace public n'est pas une mince affaire, encore faut-il reconnaître et assumer soi-même son travail, son œuvre (et son identité) à leur juste valeur¹. De plus, certaines femmes et femmes lesbiennes auront également tendance à effacer leur genre au profit de la neutralité et être parfois dans la retenue quant à leur homosexualité comme c'était le cas de Monnier et Beach. S'effacer en tant que femme lesbienne ne signifie pas vivre marginalement mais mettre de côté sa sexualité, jugée réductrice dans une société où rien que le fait d'être « femme », et qui plus est « lesbienne », est un frein à la réussite. Effacer son genre et sa sexualité est alors perçu comme un moyen de mettre son talent en avant. Par ailleurs, les libraires sont également dans cette optique de discrétion au service des clients, des auteurs et de la promotion des lettres, caractéristiques mêmes de la profession. Plus généralement, les figures intermédiaires prennent aussi cette posture de retrait et d'effacement au profit des personnes qu'elles lient et promeuvent. Ainsi, Laure Murat soulève la question de savoir si cet effacement n'est pas un minimum accepté, voire recherché² – comme le défend Pierre Bourdieu dans son ouvrage *La domination masculine*³. Ce retrait, en même temps

¹ MURAT Laure, *Passage de l'Odéon. Sylvia Beach, Adrienne Monnier et la vie littéraire à Paris dans l'entre-deux-guerres*, Paris, Gallimard, 2005, p. 281-283.

² *Ibid.*

³ BOURDIEU Pierre, *La domination masculine*, Paris, Seuil, 2002, p. 69.

d'être imposé par la société, est souhaité implicitement par les personnes que toutes ces figures intermédiaires soutiennent, c'est en quelque sorte la condition de leur réussite. Laure Murat constate que Monnier et Beach maintiendront un équilibre entre un certain effacement au profit des auteurs qu'elles aident (à tous les niveaux) et une reconnaissance de leur travail en qualité de libraire, éditrice et écrivaine. C'est un véritable compromis entre retrait « imposé » et « stratégique » qui a pour but ultime la promotion des lettres, de leurs idéaux et des femmes⁴. Par ailleurs, il existe en réalité une multitude de mots pour parler des figures intermédiaires : introductrice, *go-between*, agent de liaison, passeuse, médiatrice, etc. Bien qu'intériorisé et parfois imposé, l'effacement n'est pas toujours négatif, il est peut être tout à fait porteur.

Nous observons également au cours de ces quatre chapitres qu'entre toutes ces femmes (ou presque) règne implicitement une sororité, c'est-à-dire une communauté de femmes non exclusive, non cachée, non fermée et unie contre le patriarcat. Il ne s'agit pas, dans ce cas-ci, d'une association et encore moins de catégorisation. La sororité n'exclut pas ici non plus la compétition ou la rivalité⁵. La sororité est notamment présente, d'une certaine façon, entre Monnier et Beach – et leurs sœurs respectives. Nous constatons aussi une forme d'entraide collective au profit d'un avenir meilleur entre les femmes émancipées de l'époque. C'est aussi le cas entre les femmes de la communauté lesbienne de l'époque, à plus ou moins grande échelle, avec une certaine proximité. Nous constatons surtout la présence d'une sororité entre les figures intermédiaires qui travaillent dans l'ombre, qui façonnent en coulisses le monde intellectuel, littéraire et artistique. Comme le dit Laure Murat, cette solidarité féminine dans l'ombre est le reflet de la société⁶.

Pour revenir à notre question de recherche, en quoi le couple homosexuel d'Adrienne Monnier et Sylvia Beach a-t-il eu une influence sur leur carrière de libraire, d'éditrice et d'écrivaine, sur leur position d'intermédiaire et sur leur identité ? Nous pouvons avancer qu'il fut important et non négligeable. En effet, leur couple a été pour chacune une source de révélation professionnelle et identitaire. Monnier et Beach ont vécu à une époque – et

⁴ MURAT Laure, *Passage de l'Odéon.*, op. cit., p. 284.

⁵ MANNOORETONIL Agnès. « La sororité, pour quoi faire ? », dans *Études*, n° 12, 2021, p. 91-104.

⁶ MURAT Laure, *Passage de l'Odéon.*, op. cit., p. 284.

toujours aujourd'hui – où le couple et le mariage sont une véritable institution, un pilier fondateur de la société. Or, au début du XX^e siècle, leur couple était en dehors des normes puisqu'homosexuel. Elles ont malgré tout réussi à se construire et construire leur couple et tirer profit de cette caractéristique. De plus, comme nous l'avons vu dans le deuxième chapitre, le simple fait de se mettre en couple et de cohabiter influe sur la socialisation des deux partenaires, ce qui est décisif dans un parcours de vie. Dans la sphère professionnelle, Monnier et Beach, au travers de leur couple, ont su créer un réseau unique de relations. Il est toutefois difficile de dire si leur relation a subi une évolution. Il n'y a pas vraiment eu d'influence créative entre elles mais plutôt de la stimulation, du partage d'idées et de l'entraide. Nous pouvons véritablement parler de carrière « encouplée » pour leur cas, où solidarité, soutien, progression (et amour) étaient maîtres. Monnier et Beach ont su construire un couple à leur image, discret mais fondateur et extrêmement riche.

Enfin, ce travail met également en lumière le retard et le manque en Europe d'études sur le genre, les femmes et les communautés homosexuelles au niveau social et historique. Comme nous l'avons fait remarquer tout au long de ce travail, nous possédons peu d'outils pour étudier les couples homosexuels. C'est pourquoi nous devons constamment nous tourner vers les travaux réalisés en Amérique les cinquante dernières années afin d'éclairer les recherches européennes sur le sujet. Florence Tamagne précise alors qu'il faut absolument veiller à adapter et/ou créer des outils d'analyse propices aux lieux étudiés, car les réalités en matière de genre et de politique sexuelle sont différentes d'un endroit à l'autre. Il est important de garder un regard critique sur ces outils et de comprendre les enjeux et l'origine des notions utilisées telles que *queer* ou *gender* pour ne citer qu'elles. Selon Tamagne, l'homosexualité européenne a ses spécificités telles que l'ancrage historique ancien, la présence d'auteurs, d'autrices et de littératures homosexuelles et, ces dernières années, les nombreux progrès en matière de droit des homosexuels. Tamagne ajoute que l'histoire des homosexualités et celle des femmes sont liées, car il s'agit, dans les deux cas, de construire une histoire des minorités soumises à la norme et plus généralement de faire l'histoire de la « domination sociale ». Ainsi, au XXI^e siècle, à une époque où les questions de genre sont de plus en plus étudiées, il serait temps de laisser une place plus importante aux femmes et aux femmes lesbiennes dans l'Histoire. Selon Tamagne, étudier l'histoire des homosexualités, c'est mettre en lumière ce qui va à l'encontre de la norme, c'est démarginaliser l'homosexualité ainsi que les

minorités, c'est même rendre la norme plus inclusive. Légitimer les minorités dans l'étude de l'histoire permettrait de ne plus en faire des exceptions et de les reconsidérer⁷. Enfin, questionner le genre est primordial, car cela admettrait une « relecture de l'histoire détachée des catégories de sexe et de genre, et davantage sensible à la construction culturelle des corps⁸ », une histoire systémique donc.

⁷ TAMAGNE Florence, « Histoire des homosexualités en Europe : un état des lieux », dans *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, vol. 53-4, n° 4, 2006, p. 7-31. Disponible en ligne : <https://www.cairn.info/revue-d-histoire-moderne-et-contemporaine-2006-4-page-7.htm>

⁸ *Ibid.*

Bibliographie

Adrienne Monnier & Sylvia Beach

« History », sur *Shakespeare and Company* [en ligne], s. d.

URL : <https://www.shakespeareandcompany.com/history> (Consulté le 31/07/23)

« Sylvia Beach and Adrienne Monnier, The lesbian love story at the heart of a Parisian bookstore », sur *Europeana* [en ligne], s. d.

URL : <https://www.europeana.eu/fr/blog/sylvia-beach-and-adrienne-monnier>
(Consulté le 18/05/23)

BEACH Sylvia, *Shakespeare and Company*, New York, Harcourt, Brace and Company, 1959.

GOÉMÉ Christine, « Profils perdus, Adrienne Monnier 2/2 » [podcast], sur *France Culture*, [1988] 2023. URL : <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/les-nuits-de-france-culture/adrienne-monnier-j-ai-ouvert-ma-librairie-par-amour-des-livres-j-aurais-voulu-lire-tout-ce-qu-on-a-ecrit-au-monde-7197500>

KRYKUN Anna, « Libraire, substantif masculin : Adrienne Monnier et Sylvia Beach ou l'avant-garde littéraire française à l'épreuve du genre » dans *Genre et sociologie de la littérature : perspectives croisées*, sous la direction de DEGRANDE Laura, DURIAU Nicolas, LUCCA Siân et ZINZIUS Laura, *CONTEXTES*, n° 33, septembre 2023 [à paraître].

MONNIER Adrienne, « Americans in Paris », dans MCDUGALL Richard, *The Very Rich Hours of Adrienne Monnier*, Lincoln, University of Nebraska Press, 1996.

MONNIER Adrienne, *Les Gazettes 1923-1945*, Paris, Gallimard, [1996] 2012.

MONNIER Adrienne, *Rue de l'Odéon*, Paris, Albin Michel, 2009.

MONNIER Adrienne, *Vierges folles*, Paris, Éditions Sillage, 2021.

MURAT Laure, *Passage de l'Odéon. Sylvia Beach, Adrienne Monnier et la vie littéraire à Paris dans l'entre-deux-guerres*, Paris, Gallimard, 2005.

RILEY FITCH Noël, *Sylvia Beach, Une américaine à Paris*, Paris, Perrin, 2011.

Genre et sexualité

« Fou (Fol), Folle », sur *TLFi : Trésor de la langue Française informatisé*, ATILF - CNRS & Université de Lorraine [en ligne].

URL : <https://www.cnrtl.fr/definition/folle//1> (Consulté le 01/08/23)

ACHIN Catherine, NAUDIER Delphine, « Contrebande », dans DORLIN Elsa (coord.), *Feu ! Abécédaire des féminismes présents*, Montreuil, Libertalia, 2021, p. 95-104.

BARD Christine, DURAND Jean-Marie, *Mon genre d'histoire*, Paris, Presses universitaires de France, 2021.

BARIL Audrey, « De la construction du genre à la construction du « sexe » : les thèses féministes postmodernes dans l'œuvre de Judith Butler », dans *Recherches féministes*, vol. 20, n° 2, 2007, p. 61-90. Disponible en ligne : <https://id.erudit.org/iderudit/017606ar>

BARTHES Roland, *Le Neutre, Cours au Collège de France (1977-1978)*, texte établi, annoté et présenté par CLERC Thomas, Paris, Seuil/IMEC, 2002, p. 261-262.

BONNET Marie-Jo, *Les relations amoureuses entre les femmes, XVI^e-XX^e siècle*, Paris, Odile Jacob Poches, 2022.

BREY Iris, *Le Regard féminin : une révolution à l'écran*, Paris, Éditions de l'Olivier, 2020.

BRYHER *Beowulf*, préface de MONNIER Adrienne, traduit par MALVAN Hélène, Paris, Mercure de France, 1948, p. 14-15.

BUTLER Judith, *Gender Trouble: Feminism and the Subversion of Identity*, New York, Routledge, 1999.

CAHUN Claude, *Aveux non avendus*, Paris, Éditions Carrefour, 1930, p. 176.

CHECUTI Natacha, préface de BOZON Michel, *Se dire lesbienne, Vie de couple, sexualité et représentation de soi*, Paris, Petite bibliothèque Payot, 2013.

- DEMOULIN Laurent, *Questions de poétique* (notes de cours), Liège, Université de Liège, 2022-2023.
- FERZLI Raphaële, « Couples au féminin : aspects du quotidien », dans *Cahiers du Genre*, vol. 1, n° 30, 2001, p. 147-178. Disponible en ligne : <https://www.cairn.info/revue-cahiers-du-genre-2001-1-page-147.htm>
- KOSOFSKY SEDGWICK Eve, *Epistemology of the closet*, Berkeley et Los Angeles, University of California Press, 1990, p. 278.
- MURAT Laure, « L'invention du neutre », dans *Diogène*, vol. 208, n° 4, 2004, p. 72-84. Disponible en ligne : <https://www.cairn.info/revue-diogene-2004-4-page-72.htm>
- MURAT Laure, *La loi du genre, Une histoire culturelle du « troisième sexe »*, Paris, Fayard, 2006.
- OMER-HOUSEAUX Frédérique, « Le genre, une notion féconde pour les sciences sociales », dans *Idées économiques et sociales*, vol. 153, n° 3, 2008, p. 4-5. Disponible en ligne : <https://www.cairn.info/revue-idees-economiques-et-sociales-2008-3-page-4.htm>
- PERRIN Céline, CHETCUTI Natacha, « Au-delà des apparences. Système de genre et mises en scène des corps lesbiens », dans *Nouvelles Questions féministes*, vol. 21, n° 1, 2002, p. 35. Disponible en ligne : <https://www.cairn.info/revue-nouvelles-questions-feministes-2002-1-page-18.htm>
- RICH Adrienne, « La contrainte à l'hétérosexualité et l'existence lesbienne », dans *Nouvelles Questions Féministes*, n° 1, 1981, p. 15-43. Disponible en ligne : <http://www.jstor.org/stable/40619205>
- ROSTAING Corinne, « Stigmate », dans PAUGAM Serge (dir.), *Les 100 mots de la sociologie*, Paris, Presses universitaires de France, p. 100.

TAMAGNE Florence, « Genre et homosexualité. De l'influence des stéréotypes homophobes sur les représentations de l'homosexualité », dans *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, vol. 75, n° 3, 2002, p. 61-73. Disponible en ligne : <https://www.cairn.info/revue-vingtieme-siecle-revue-d-histoire-2002-3-page-61.htm>

TAMAGNE Florence, « Histoire des homosexualités en Europe : un état des lieux », dans *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, vol. 53-4, n° 4, 2006, p. 7-31. Disponible en ligne : <https://www.cairn.info/revue-d-histoire-moderne-et-contemporaine-2006-4-page-7.htm>

TAMAGNE Florence, « Marie-Jo BONNET, *Les deux amies. Essai sur le couple dans l'art*, Paris, Editions Blanche, 2000, 305p. », dans *Clio*, n° 14, 2001, p. 269-270. Disponible en ligne : <http://journals.openedition.org/cliio/130>

THOMAS Héloïse, « Christine Bard, *Les Garçonnes. Mode et fantasmes des Années folles* », dans *Lectures*, Les comptes rendus, 2022. Disponible en ligne : <http://journals.openedition.org/lectures/56303>

TURBIAU Aurore, LACHKAR Margot, ISLERT Camille, BERTHIER Manon, ANTOLIN Alexandre, *Écrire à l'encre violette, Littératures lesbiennes en France de 1900 à nos jours*, Paris, Le Cavalier Bleu Editions, 2022.

WITTIG Monique, « La Pensée Straight », dans *Questions féministes*, n° 7, 1980, p. 45-53. Disponible en ligne : <http://www.jstor.org/stable/40619186>

Histoire de la librairie

FLANNER Janet, « The Great Amateur Publisher », Paris, Mercure de France, 1963, p. 48-49.

HABRAND Tanguy, *Pratique de l'édition* (notes de cours), Liège, Université de Liège, 2021-2022.

SOREL Patricia, *Petite histoire de la librairie française*, Paris, La fabrique éditions, 2021.

TÉTU Jean-François, « Jean-Yves Mollier, *Une histoire des libraires et de la librairie. De tous les commerces de textes et d'images, d'idées et de savoirs, de découvertes et d'imaginaires, depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours* », dans *Questions de communication*, n° 40, 2021, p. 541-543. Disponible en ligne : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/27658>

Histoire littéraire et histoire des femmes

« Joseph Arthur, comte de Gobineau » sur *Larousse, Dictionnaire mondial des littératures* [en ligne], s. d.

URL : https://www.larousse.fr/encyclopedie/litterature/Joseph_Arthur_comte_de_Gobineau/173618 (Consulté le 05/05/23)

« Les Annales politiques et littéraires » sur *Retronews* [en ligne], s. d.

URL : <https://www.retronews.fr/titre-de-presse/annales-politiques-et-litteraires> (Consulté le 02/08/23)

AMFREVILLE Marc, CAZÉ Antoine, FABRE Claire, « XVIII. Le modernisme (1900-1930) », dans AMFREVILLE Marc (dir.), CAZÉ Antoine, FABRE Claire, *Histoire de la littérature américaine*, Paris, Presses universitaires de France, 2014, p. 167-182. Disponible en ligne : <https://www.cairn.info/histoire-de-la-litterature-americaine--9782130633457-page-167.htm>

BARD Christine, *Les femmes dans la société française au 20^e siècle*, Paris, Armand Colin, 2001.

BONNET Marie-Josèphe, « L'avant-garde, un concept masculin ? », dans *Itinéraires*,

n° 1, 2012, p. 173-184. Disponible en ligne :

<https://journals.openedition.org/itineraires/1336>

BOVIER François, « En marge de l'avant-garde américaine : le groupe Pool », dans *1895.*

Mille huit cent quatre-vingt-quinze, n° 46, 2005, p. 5-35. Disponible en ligne :

<https://journals.openedition.org/1895/312>

- DENIS Benoît, *La littérature de la Belle Époque à la Libération (1900-1945)*, dans *Histoire approfondie de la littérature française du 19^e au 20^e siècle* (notes de cours), Liège, Université de Liège, 2020-2021.
- KALIFA Dominique, « L'entre-deux-guerres n'aura pas lieu », dans *Littérature*, vol. 193, n° 1, 2019, p. 101-113. Disponible en ligne : <https://www.cairn.info/revue-litterature-2019-1-page-101.htm>
- LONGSTREET Stephen, *We All Went to Paris: Americans in the City of Light, 1776-1971*, New-York, MacMillan, 1972, p. 348.
- MANNOORETONIL Agnès. « La sororité, pour quoi faire ? », dans *Études*, n° 12, 2021, p. 91-104.
- MORINEAU Camille (commissaire gén.), PESAPANE Lucia (commissaire assoc.), *Pionnières. Artistes dans le Paris des Années folles*, Catalogue d'exposition (Paris, Musée du Luxembourg, 2 mars 2022 – 10 juillet 2022), Paris, BeauxArts&Cie Éditions, 2022.
- OBERHUBER Andrea (dir.), ARVISAIS Alexandra (dir.), DUGAS Marie-Claude (dir.), « Modernisme, fiction, friction » dans *Fictions modernistes du masculin-féminin : 1900-1940* [en ligne], Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2016, p. 7-25. Disponible en ligne : <https://books.openedition.org/pur/55952>
- PLANTÉ Christine, « Les bas-bleus contre l'ordre social », dans *La petite sœur de Balzac : Essai sur la femme auteur*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2015, p. 37-56. Disponible en ligne : <https://books.openedition.org/pul/22545?lang=fr>
- REID Martine (dir.), *Femmes et littérature, Une histoire culturelle, II*, Paris, Gallimard, 2020.
- SCHOR Ralph, *Le Paris des écrivains américains, 1919 – 1939*, Paris, Perrin, 2021.

Sociologie et couple

« Ami, ie » sur *TLFi : Trésor de la langue Française informatisé*, ATILF - CNRS & Université de Lorraine [en ligne]. URL : <https://www.cnrtl.fr/definition/ami> (Consulté le 01/08/23)

BECKER Howard Saul, CARPER James, « The Development of Identification with an Occupation », dans *American Journal of Sociology*, vol. 61, n° 4, 1956, p. 289-298.

BERGER Peter, KELLNER Hansfried, « Le mariage et la construction de la réalité », dans *Dialogue*, n° 102, [1964] 2007, p. 60.

BIDART Claire, « Partager son réseau. Processus de positionnement du conjoint dans les réseaux personnels », dans *Temporalités*, n° 27, 2018. Disponible en ligne : <http://journals.openedition.org/temporalites/4126>

BIDART Claire, « Réseaux personnels et processus de socialisation », dans *Idées économiques et sociales*, vol. 169, n° 3, 2012, p. 8-15. Disponible en ligne : <https://www.cairn.info/revue-idees-economiques-et-sociales-2012-3-page-8.htm>

BOURDIEU Pierre, « Un acte désintéressé est-il possible ? », *Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action*, Paris, Seuil, [1994] 1996, p. 149-167.

BOURDIEU Pierre, *La domination masculine*, Paris, Seuil, 2002.

CAILLÉ Alain, *Don, intérêt, désintéressement. Bourdieu, Mauss, Platon et quelques autres*, Paris, La Découverte/MAUSS, 1994.

DARMON Muriel, *La socialisation*, Paris, Armand Colin, 2023.

DE SINGLY François, *Sociologie des familles contemporaines*, Paris, Armand Colin, 2023.

DE VERDALLE Laure, « Faire carrière avec des artistes en jouant sur la stabilité des relations de travail », dans *Temporalité*, n° 27, 2018. Disponible en ligne : <http://journals.openedition.org/temporalites/4159>

DUCOURNAU Claire, « Le couple littéraire comme unité d'analyse croisée : quelques pistes autour de Marie NDiaye et Jean-Yves Cendrey », dans *Genre et sociologie de la littérature : perspectives croisées*, sous la direction de DEGRANDE Laura, DURIAU Nicolas, LUCCA Siân et ZINZIUS Laura, *CONTEXTES*, n° 33, septembre 2023 [à paraître].

FAVEZ Nicolas, « Psychologie Clinique du Couple », sur *Encyclopædia Universalis* [en ligne], s. d. URL : <https://www.universalis.fr/encyclopedie/psychologie-clinique-du-couple/> (Consulté le 10/05/23)

FOUDRIAT Michel, « La co-construction. Une option managériale pour les chefs de service », dans DELALOY Maxime (éd.), *Le management des chefs de service dans le secteur social et médico-social*, Paris, Dunod, 2014, p. 229-250. Disponible en ligne : <https://www.cairn.info/le-management-des-chefs-de-service-dans-le-secteur--9782100713059-page-229.htm>

GODBOUT Jacques T., CAILLÉ Alain, *L'Esprit du don*, Montréal, Boréal, 1992.

LACROIX Michel, « “La plus précieuse denrée de ce monde, l'amitié”. Don, échange et identité dans les relations entre écrivains », dans *CONTEXTES*, n° 5, 2009. Disponible en ligne : <http://journals.openedition.org/contextes/4263>

LEDUC Violette, *La Batarde*, Paris, Gallimard, 1964.

LIZÉ Wenceslas, NAUDIER Delphine, ROUEFF Olivier, *Intermédiaires du travail artistique. À la frontière de l'art et du commerce*, Ministère de la Culture - DEPS, 2011.

MAESTRE Michel, « Le couple dans tous ses états », dans *Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux*, vol. 42, n° 1, 2009, p. 67-86. Disponible en ligne : <https://www.cairn.info/revue-cahiers-critiques-de-therapie-familiale-2009-1-page-67.htm>

MERLE Jean-Christophe, SCHUMACHER Bernard, *L'Amitié*, Paris, Presses universitaires de France, 2005, p. 1-2.

MONTENOT Jean, « Les couples en littérature. Badinages et écriture. Des sentiments à l'œuvre. », *Lire, Magazine littéraire*, n° 505, 09 mars 2022, p. 40-41.

NEUBURGER Robert, *Le mythe familial*, Paris, ESF, 1994, p. 83.

NOLET Anne-Marie, COUSINEAU Marie-Marthe, MAHEU Josiane, GERVAIS Lise, « L'interdépendance dans la recherche partenariale », dans *Nouvelles pratiques sociales*, vol. 29, n° 1-2, 2017, p. 271-287. Disponible en ligne : <https://id.erudit.org/iderudit/1043406ar>

SAINT-AMAND Denis, « Amitiés et affections littéraires » dans WHIDDEN Seth (dir.), *Rimbaud, Verlaine et Cie, « un devoir à chercher »*. À la mémoire de Yann Frémy, Paris, Classiques Garnier, 25 octobre 2023 [à paraître].

Table des matières

Remerciements	1
Introduction	3
Chapitre I : L’histoire et les femmes au début du XX^e siècle	5
A. Contexte historique : l’entre-deux-guerres à Paris.....	5
B. La place des femmes durant l’entre-deux-guerres	7
1. Le foyer	8
2. Les femmes et le travail	10
3. Les femmes dans l’art et la culture.....	11
4. L’émancipation des femmes.....	13
C. Note conclusive.....	15
Chapitre II : Adrienne Monnier & Sylvia Beach, un couple	16
A. Le couple, un vaste sujet !.....	16
1. Définition du couple.....	16
2. La rencontre.....	17
B. Biographies	19
1. Adrienne Monnier	19
2. Sylvia Beach.....	28
C. Deux parcours de vie entrelacés	35
1. Vivre en couple	36
2. Travailler en couple.....	43
3. Couple et amitié littéraire.....	46

4.	Le couple, un vecteur de socialisation	48
5.	Interdépendance	49
6.	Une carrière couplée.....	51
D.	Deux figures intermédiaires.....	52
1.	Collaborer au profit de la promotion des lettres.....	52
2.	Un réseau commun.....	56
3.	L'entourage, un vecteur de socialisation.....	57
4.	La place du couple au sein du réseau	59
E.	Note conclusive.....	60
Chapitre III : Genre et sexualité		62
A.	Troisième sexe, neutre, intermédiaire ?	62
1.	Le troisième sexe.....	62
2.	Le Neutre.....	63
3.	Adrienne Monnier et le genre.....	65
4.	Sylvia Beach et le genre	70
B.	<i>Vierges folles</i>	70
C.	Un couple de femmes lesbiennes	73
1.	Petit historique et réflexion sur le lesbianisme de l'entre-deux-guerres	74
2.	Le rapport à l'homosexualité.....	79
3.	Se dire lesbienne.....	82
4.	Homosexualité et féminisme	88

5. La garçonne	90
6. Les deux amies	93
D. Note conclusive.....	95
Chapitre IV : Libraire et éditeur, un métier d'homme	96
A. Les métiers du livre.....	96
1. La librairie au XX ^e siècle	96
2. Être femme libraire durant l'entre-deux-guerres.....	99
3. Un contexte propice pour les expatriés	101
B. Deux librairies pas comme les autres	102
1. La Maison des Amis des Livres	102
2. Shakespeare and Company.....	103
3. Héritage des salons littéraires.....	104
C. Le problème de la reconnaissance	105
D. Note conclusive.....	106
Conclusion	108
Bibliographie.....	112

